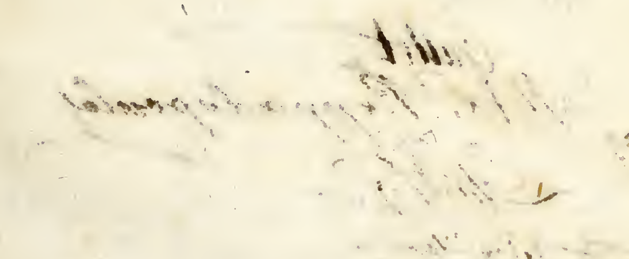
CHOIX

DES

MEILLEURS MORCEAUX

DE LA LITTÉRATURE

RUSSE.



Nous prévenons, qu'aux termes des lois du 19 juillet 1793 et 25 prairial an 3, nous avons déposé deux exemplaires de la présente édition, à la Bibliothèque Nationale. Tous exemplaires qui ne seraient pas revêtus de nos trois ssignatures M. L. PAPPA DO POULO, GALLET et LEFORT, doivent être regardés comme contrefaits, et en vertu des lois ci-dessus citées, nous promettons de rechercher et de poursuivre devant les tribunaux, tous ceux qui en seraient les imprimeurs, vendeurs et distributeurs.

Gallet

M. L. Pappadopoulo

Lefort

Propriétaire

CHOIX
DES
MEILLEURS MORCEAUX
DE LA
LITTÉRATURE RUSSE,

A dater de sa naissance jusqu'au règne de CATHERINE II;

TRADUITS EN FRANÇAIS,

PAR M. L. PAPPA DO POULO
ET PAR LE C^EN^. GALLET.

A PARIS,

Chez LEFORT, Libraire, rue du Rempart Honoré, N°. 961, dans l'enfoncement, à côté du cordonnier, près la rue de la Loi.

AN IX — 1800.

De l'Imprimerie de Pilardeau,
rue André-des-Arts, N°. 20.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

L'IDÉE que l'Europe entière s'est formée au sujet du génie de la nation russe, qui, quoique juste sous certains rapports, ne laisse pas d'être injuste sur le fond; cette idée, disons-nous, qui lui fait voir le russe entièrement barbare, sous le rapport des arts et des sciences, et la nécessité de faire connaître à fond ce peuple, qui joue aujourd'hui un si grand rôle, et qui semble devoir prendre une prépondérance chaque jour nouvelle, nous ont engagés à produire cette traduction, et à la composer de divers morceaux de littérature, pris chez ses meilleurs écrivains, pour

pouvoir la montrer sous toutes ses faces. On sait que la littérature d'un peuple fait voir la trempe de son génie ainsi que ses préjugés, et le degré où ils se trouvent : elle présente le caractère et l'énergie de ce peuple dans tout son jour; elle montre sa dignité où son abaissement; enfin, elle est la pierre de touche qui sert à apprécier sa valeur. La politique et les arts avaient donc besoin d'une traduction russe pour pouvoir juger cette nation; et ils gagneront sans doute à la connaître. Il n'a fallu rien moins que le desir de réaliser ce vœu utile, pour nous engager à entreprendre un ouvrage, qui, parmi quelques morceaux intéressans, en offre tant de fastidieux, et c'est un tribut que nous offrons à la nécessité publique, plus encore qu'à la littérature. — Nous avons voulu montrer plus clairement

qu'il n'a été fait jusqu'ici, que chaque peuple a un génie qui lui est propre, basé sur ses mœurs et ses préjugés, et qui se lie plus ou moins à celui des autres nations. D'ailleurs, convaincus que la littérature forme un lien puissant entre elles, nous avons cru former des nœuds nouveaux entre ces peuples et nous. Nous avons voulu détruire, en quelque sorte, les préventions qui subsistent à leur égard, et qui tendent à les écarter des autres nations; enfin nous avons cru concourir en cela à l'harmonie générale.

L'opinion de Voltaire, sur le génie des Russes, avait bien donné à quelques-uns une idée favorable de leur littérature; mais les hommes qui ne se laissent pas entraîner par l'engouement que peut faire naître l'opinion d'un écrivain célèbre, ont pensé que Voltaire, ne connaissant pas la langue

russe, n'avait pu juger les ouvrages écrits chez cette nation que sur des apparences équivoques, et ils sont restés dans l'incertitude à cet égard. L'ode et les trois fables que le citoyen Lévêque a mis à la fin de son histoire de Russie, ne suffisaient pas non plus pour fixér l'opinion, ni pour faire connaître le véritable degré où se trouve l'esprit russe; il fallait montrer des ouvrages de divers genres, surtout ceux qui présentent des plans, où l'on voit la force et le jugement des auteurs.

Nous avons vu d'abord des obstacles dans cette entreprise, en pensant que nous n'allions pas offrir au public une masse entière de beautés : mais lorsque nous avons envisagé qu'il accueille toutes les traductions étrangères, et que la littérature anglaise et allemande a été traduite, même dans

ses plus médiocres ouvrages, nous n'avons plus hésité, et nous avons cru rendre un service à la littérature européenne, qui semblait par-là incomplète.

On verra que celle des Russes n'est pas au point de dégradation où on la croit : et on la regardera favorablement, lorsqu'on observera que le Russe est un peuple presque naissant : son existence ne date, sans doute, que du règne de Pierre-le-Grand ; avant il n'était guères plus policé et plus éclairé que les Tartares. Nous croyons devoir observer que, pour juger sainement du génie de ce peuple et du période où il peut atteindre, il faut mettre en opposition celui des autres nations de l'Europe, en se reportant à une époque aussi rapprochée de leur naissance. Que la France se transporte à celle du quatorzième siè-

cle; qu'on mette du Bartas en pendant avec Lomonosow, et l'on verra qu'il y a des pensées et des images dans les ouvrages de celui-ci, dont une seule peut racheter un des ouvrages entiers de notre auteur; enfin l'avantage sera évidemment du côté du premier: nous dirons, même, que les progrès des écrivains russes ont été plus rapides que ceux des nôtres. On répondra qu'ils avaient des modèles dans la littérature européenne, et nous répliquerons que nous en avions, dans la grecque, la latine, etc. On ne désavouera pas, qu'à cette époque, la langue latine était plus familière à l'Europe, puisque tous ses écrivains la parlaient, que la française, l'allemande et l'italienne ne l'étaient en Russie. Nous observerons, en outre, que lorsque Lomonosow produisit ses ouvrages, il n'existait en Russie ni

dictionnaire, ni grammaire. Trediakowki, qui la précédé dans la carrière de la poésie, invita l'académie, dans un discours qu'il prononça lors de sa réception, en 1735, à s'occuper de ces deux objets, fondemens de la langue, et mobile de son accroissement et de celui des arts. Les premières odes de Lomonosow furent écrites peu de tems après; donc, il travailla sans autre guide que son génie et son goût naturel. Nous devions ces considérations au lecteur, et c'est un hommage que nous rendons, à la vérité, en faveur des Russes.

Après avoir exposé nos motifs, nous allons parler de la marche que nous avons suivie dans la traduction. — Nous avons d'abord envisagé le but de tout traducteur, qui est de faire connaître le fort et le faible de son original, et non de l'embellir. Nous

avons donc évité avec soin de suivre l'exemple du grand nombre de ceux-ci, qui, en s'écartant de cette méthode, n'ont donné que des imitations, ou plutôt une réunion d'idées étrangères mises en style français : voilà, pourquoi, sans quelques traductions exactes, on n'aurait qu'une très-faible connaissance du génie des Anglais, des Allemands, etc. Celle de la *Dunciadè*, où on a conservé jusqu'aux locutions de l'auteur anglais, nous a mieux fait connaître la trempe du génie de sa nation, que deux mille traductions, qui ont été faites de sa littérature. Et lorsque nous avons trouvé dans le Tasse ses *Conceti*, nous avons entrevu le génie italien.

Nous l'avons déjà dit, nous n'aurons pas à présenter des ouvrages aussi précieux que la *Mort d'Abel*, le *Paradis Perdu*, la *Jérusalem déli-*

vrée ; mais nous aurons pour nous un grand avantage, celui de donner, les premiers, une idée de l'esprit russe. Sans doute, lorsque cet esprit sera connu, il serait inconvenant, et même ridicule, de présenter des pièces qui n'offriraient pas un très-grand nombre de beautés ; ce serait alors fatiguer le public, et abuser de son indulgence ; mais nous n'en sommes pas à ce point : nous saurons nous arrêter lorsque le goût et l'agrément voudront prendre la place de l'utilité.

Nous avons donc cru devoir conserver, non-seulement les pensées et les images des auteurs, mais même la coupe de leurs périodes, leurs tours, leurs locutions, leur désordre, et jusqu'aux trivialités qui ne sont point révoltantes dans notre langue. L'image et la pensée peignent le génie naturel de la nation qu'on met sur la scène ;

mais le tour et l'expression montrent le dégré de civilisation et de lumières qu'elle a acquis : enfin, sans ce moyen, nous n'aurions point cru présenter un ouvrage russe.... Nous ne nous sommes attachés qu'à donner de la clarté aux passages obscurs et inintelligibles, et le nombre en est assez grand : nous avons, au milieu du désordre fougueux de Lomonosow, qui personifie tout exclusivement, ce qui, on le sait, ne peut qu'amener la diffusion, nous avons, disons-nous, été forcés de mettre un ordre limité dans les morceaux qu'il nous a fournis : nous en avons fait de même à l'égard des autres ouvrages ; sans cela on n'aurait pu les concevoir. Nous avons tâché de rendre exactes les comparaisons, dont les figures ne se correspondent pas toujours, et n'ont pas la précision que l'art exige ; nous avons

enlevé les nombreuses redites ; nous avons enfin écarté tout ce qui aurait pu être trop choquant pour nos mœurs, entièrement opposées à celles de cette nation. Le lecteur jugera qu'il eût été plus facile d'écrire dans notre style ces ouvrages, que de les maintenir dans le leur, et sans doute il nous en tiendra compte.

Nous allons dire deux mots à l'égard des morceaux dont nous avons fait le choix pour composer ce volume.

Nous avons cru devoir mettre à la tête de l'ouvrage une ode du premier poëte russe, c'est-à-dire, de Trediakowki, et cela pour faire voir la rapidité des progrès que l'art a fait dans ce pays. Lomonosow a écrit successivement ; que dis-je, quatre années après, et l'on verra à quelle distance il laisse ce premier.

Nous avons pris toutes les odes de

Lomonosow qui étaient dans l'édition de la bibliothèque nationale. Cette édition ayant été imprimée sous le règne de Catherine, ne contient aucune de celles qui célébraient le malheureux Pierre III : l'on découvrira, sans doute, le motif qui les en a fait écarter. Nous nous les sommes procurées plus tard ; mais l'édition étant en ordre, il a été impossible d'y en faire entrer aucune. — On verra dans ces odes l'influence du systême politique d'un état sur les écrivains : l'on y trouvera des éloges outrés ; mais l'auteur devait écrire ainsi pour se faire lire. Nous pourrions observer, à cet égard, que notre Rousseau, qui a écrit dans un pays plus éclairé, n'a pas moins flatté, et que, dans certaines odes de l'auteur russe, il se trouve autant de philosophie que dans celles de l'écrivain français. L'impartialité nous a commandé encore

ces explications, qui ne peuvent être contredites.

Nous avons mis un morceau historique sur les Strelitzs, et nous avons eu en cela un double but, celui de présenter un morceau précieux pour l'histoire, par les nombreux détails qu'il donne, et de faire connaître la naïveté de l'historien, qui est un des meilleurs écrivains russes. Malgré cela, nous nous serions contentés de l'épisode du poëme de Pierre-le-Grand, au sujet des Strelitzs, voyant qu'en insérant cette pièce historique nous nuisions à la variété de l'ouvrage ; mais nous l'avons regardée comme une explication de l'épisode du poëme, à laquelle il aurait fallu ajouter, sans cela, une infinité de notes qui auraient fatigué le lecteur.

Quant au poëme, le regardant comme le morceau que les Russes es-

timent le plus, et celui dont l'auteur attend le plus de gloire, comme on le verra dans sa dédicace à Iwan Ivanowitch Schouvalow, nous n'aurions eu garde de l'oublier. On y verra peu de méthode ; l'action y est arrêtée par l'épisode des Strelitzs, trop longue pour un ouvrage de si courte haleine ; mais on y trouvera de l'imagination, du feu, et des idées hardies qui ne sont qu'à l'auteur. On y verra un éloge pompeux, quoiqu'outré, de Pierre-le-Grand, et l'on y découvrira le germe de l'orgueil militaire qu'a montré depuis la Russie.

Voulant donner une idée des succès des écrivains russes dans tous les genres, nous avons ajouté à la traduction une tragédie et une comédie de Soumarocow, le meilleur poëte dramatique de ce pays, à qui Voltaire, en le reconnaissant pour tel, semble

donner beaucoup de talent, comme on le verra dans la lettre qu'il lui écrivit, au sujet de la Comédie larmoyante, que nous avons placée à la tête de sa tragédie. — Parmi ses pièces, nous avons pris celle *du Faux Dimitri*, parce qu'elle nous a paru plus piquante que les autres, par deux motifs; d'abord, parce que le sujet, qui est presque révolutionnaire, semble faire contraste avec les mœurs et le système politique de ce pays : les personnages secondaires, tels que Chouiski, George, Parmene et Xénie, y débitent les maximes sur les droits du peuple et les devoirs des souverains. D'un autre côté, la philosophie y forme un second contraste, qui n'est pas moins extraordinaire, c'est lorsque le fanatisme y est attaqué avec force. On ne pourrait se persuader, si la certitude n'y était point, qu'un

membre du peuple de l'univers le plus attaché à sa religion, ait pu sapper le fanatisme de Rome avec autant de véhémence et de hardiesse, et que ce même peuple, ait applaudi à cet ouvrage, et le souffre encore de nos jours sur son théâtre : voilà une de ces contradictions dont l'esprit humain est seul capable. On nous objectera que la religion des Grecs n'est pas celle des Catholiques, et nous dirons, à notre tour, qu'il y a identité parfaite quant au fond du systême, et de très-grands rapports dans le cérémonial.

Nous dirons peu de chose sur le fond de cette tragédie: le lecteur verra, ainsi que nous, que l'action y est embarrassée par les discours politiques; il verra que le caractère de Dimitri, soutenu sous certains rapports, ne l'est point dans tous; qu'il n'y a pas un très-grand

ordre dans les idées, et que la gradation des sentimens y est interrompue : mais le lecteur sait, que c'est le sublime de l'art de mettre de l'ordre et de la clarté dans une action, ainsi que dans l'expression, et de ne point faire flotter les héros entre des sentimens opposés, excepté dans les grandes crises des passions ; et que cet art n'est que le fruit de la civilisation et de l'habitude d'écrire. Les opinions du héros sur la divinité, sont incertaines, en sorte qu'on le voit tantôt fanatique et tantôt athée. Nous ferons cependant envisager au lecteur, en faveur de l'écrivain russe, que le ton de son style, dans cette tragédie, est noble et soutenu. — Nous croyons devoir parler ici, à l'égard de ce même auteur, de la comparaison qu'on a faite de lui avec Racine, ou plutôt de l'accusation qu'on lui a intentée, en disant qu'il avait imité entièrement notre grand écrivain.

Soumarocow a pu, dans quelques-unes de ses pièces, telles que *Sinaw* et *Sémire*, prendre le ton de Racine; mais il y a plus de véritable grandeur et plus de force dans ses actions. On verra que, dans *Dimitri*, il s'est écarté entièrement du genre de ce premier. Il se rapproche plutôt de celui de Corneille; car, enfin, le caractère de Dimitri n'a aucun pendant dans les ouvrages de Racine. On sait qu'Achille, même dans sa fureur, prend un ton de douceur, étranger au héros de Soumarocow. Le dévouement de Xénie ne se rapproche, ni d'Athalie, ni d'Iphigénie, ni de Phœdre : celle-ci, oserons-nous le dire, cède lâchement à son sort; elle a perdu les facultés de son esprit, et Xénie, qui les possède, s'immole volontairement pour son pays. Ainsi, nous croyons cette opinion sur ce poëte, qui s'est généralement répandue, au moins hasardée.

Quant à la comédie de l'*Usurier*, du même écrivain, elle fait la peinture des mœurs russes; et, sans doute, l'usure, qui s'est introduite par-tout, est portée à l'excès en Russie. On trouvera dans cette pièce du véritable comique, et le caractère de l'Usurier, qui est bien soutenu, aura quelque mérite aux yeux du lecteur; cependant on observera que l'auteur a confondu deux caractères, ce qui n'est pas un petit défaut. L'Usurier est bien censé avare, mais ce caractère ne doit pas avoir la nuance de l'avarice portée à son période.

Voilà nos motifs, et les moyens que nous avons cru devoir employer; trop heureux si nous ne nous sommes point trompés, et si nous avons concouru, nous ne pouvons pas dire aux jouissances du public, mais à l'utilité de la littérature.

ERRATA.

Page 11, ligne 3, au lieu de *fixés vers toi*, lisez: *fixés sur toi.*
— 14, lig. 6 de la note, au lieu de *fonds*, lisez: *fonts.*
— 15, lig. 3, au lieu d'*éloignées*, lisez: *reculées.*
— 16, lig. 17, au lieu de *mugissaient*, lisez: *rugissaient.*
— 31, lig. 2, en remontant, *te dit*, *que*, supprimez la virgule.
— 33, lig. 13, retranchez le mot *mer.*
— 35, lig. 3, supprimez *pas.*
— 38, ligne 2, au lieu de *il le sera aussi pour vous*, lisez: *il vous le sera aussi.*
— 40, ligne 10, au lieu de *ont été favorables pour nous*, lisez: *nous ont été favorables.*
— 47, ligne 15, au lieu de *Xamma*, lisez: *Kama.*
— 56, ligne 13, après le mot *ténèbres*, ajoutez: *ainsi qu'il.*
— *Idem*, ligne 22, au lieu de *se réunissent*, lisez: *se portent.*
— 62, ligne 12, après *empêcheront*, ajoutez: *pas.*
— 66, ligne 15, après *automne*, ajoutez: *que fournissent.*
— 70, ligne 3, de la note, lisez: *y ont réussi.*
— 75, ligne 4, lisez: *de celle des Narichskins.*
— 76, ligne 21, ôtez le mot *passé.*
— *Idem* une ligne plus bas, au lieu d'*enveloppait*, lisez: *enveloppant.* Et à la suivante, ôtez *et.*
— 79, ligne 15, au lieu de *pendant celui*, lisez: *sous celui.*
— 80, ligne 2, après le mot *flatteurs*, ôtez *et.*
— 81, ligne 10, ôtez le mot *pas.*
— 85, ligne 14, au lieu de *le plus grand nombre*, lisez: *un grand nombre.*
— 89, ligne 10, au lieu de *il n'osait pas*, lisez: *il n'osait point.*
— 101, ligne 1 de la note, lisez après *Gastinoï-dvor*, une virgule au lieu du point et virgule.
— 105, ligne 6, au lieu d'*employer en même tems*, lisez: *mettre en œuvre.*
— 107, ligne dernière, ôtez le mot *on vit*, et à la ligne suivante, au lieu de *courut*, lisez: *courir.*
— 109, ligne 16, au lieu de *tuèrent*, lisez: *égorgèrent.*
— 116, ligne 20, ôtez *et* devant *ils se cachèrent.*
— 119, ligne 11, au lieu de *la victime*, lisez: *celui-ci.*
— 171, ligne 15, ôtez les virgules après les mots *moissonnez* et *été.*
— 182, ligne 19, après le mot *machines*, ajoutez: *à feu.*
— 183, ligne 9, lisez: *il sépara son ame de sa bravoure.*
— 185, ligne 11, au lieu de *et recueillant*, lisez: *il recueille*, avec deux points avant.
— 140, ligne 24, au lieu de *fuis devant*, lisez: *fuis de devant.*
— 241, l. 12, au lieu de *était d'entendre*, lisez: *était d'apprendre.*
— 285, ligne 8, au lieu de *tout sera vain*, lisez, *tout sera envain.*
— 324, ligne 4, lisez: *je l'aurai laissé tomber.*
— 330, l. 7 et 8 lisez *des* devant *sonores*, *tendres et convenables.*

ODE

SUR LA REDDITION DE LA VILLE DE DANTZICK, L'AN 1734,

Par TREDIAKOSKI.

Quelle ivresse excite ma voix à chanter? Chœurs du Parnasse n'est-ce pas vous que mon esprit découvre ? J'entends les sons harmonieux de vos lyres ; je vois les danses enchanteresses de vos divinités ; l'enthousiasme élève mon ame. O peuples! écoutez tous ; vents bruyans ! appaisez-vous : mes vers vont célébrer Anne.

Pindare et après lui Horace, par leurs chants sublimes, se sont élevés comme des aigles rapides jusqu'aux astres lumineux. Si les miens pouvaient égaler mon zèle ardent pour Anne, Orphée de Thrace, et Amphion le Thébaïn en seraient ravis.

Par les sons doux de ma lyre, je chante la fête qui célèbre l'humiliation des ennemis, en exaltant nos triomphes. O combien nos succès belliqueux ont accru notre bonheur! que ces succès sont puissans! la joie qui remplit nos cœurs est au-dessus de toute mesure, et surpasse tout exemple.

Est-ce Neptune lui-même qui a construit ces murs? ne sont-ils pas sur le bord de la mer? ne peuvent-ils pas être comparés avec ceux de Troie, lorsqu'ils s'opposent à l'entrée de la nombreuse armée russe? ne donne-t-on pas le nom de Scamandre à la Vistule? ne prend-t-on pas pour l'Ida le mont Stolntzeberg?

Ce n'est pas Troie, la mère des fables : là, il n'y a pas seulement un Achille. Mais chaque combattant est un Hercule. Quelle puissance lance des foudres? n'est-ce pas Minerve avec son carquois éclatant? c'est sans doute elle-même; sa figure est celle d'une déesse, sous l'égide redoutable; c'est Anne, l'ornement des souveraines.

Une seule phalange russe aurait suffi pour

assiéger la ville ennemie de Dantzick. Chacun de nos guerriers est prêt à verser son sang avec bravoure, et à couronner ses exploits sous les auspices d'Anne; chacun est fort par elle; Anne est leur espoir le plus ferme, sa bonté les rend fidèles et sincères.

O soleil de l'Europe et de l'Asie! ô souveraine de la Russie! ce bonheur est ton ouvrage. L'amour que tu prodigues à tes sujets et les bienfaits de ton règne t'ont mérité l'admiration de l'univers. Le monde entier t'offre un tribut de gloire, en voyant combien tu t'es rendue célèbre par tes bontés, toujours florissantes.

Que vois-je? mon œil ne se trompe-t-il point? un enfant veut s'opposer à Hercule, en fronçant ses sourcils derrière ses remparts, et au-delà de son fleuve; c'est Dantzick qui, dans ses projets insensés, et enivré de son orgueil, veut se mesurer avec notre puissante souveraine. Dans son aveuglement, il ne voit pas les abîmes sous ses pieds, et les maux destructeurs qui le menacent.

Il reçoit dans ses murs Stanislas, qui cher-

che deux fois une couronne, et espère se défendre jusqu'à la fin par le secours de Neptune (1): redoutant la foudre des Russes, il implore l'appui d'un peuple éloigné, habitant les bords de la Seine; celui-ci donne le signal de la fuite au bruit des tambours, près des eaux de Vexelminde.

Dantzick s'énorgueillit de ses nombreuses phalanges et de la grande quantité de canons que renferment ses murs, il les dirige contre les Russes : il appelle Stanislas; il lui étale ses richesses et son abondance, il veut enfin inspirer du courage à ses guerriers lâches, qui n'attendent que le moment favorable de sauver leur vie par la fuite.

Ah! Dantzick, qu'oses-tu? rappelles ta raison, rentres en toi-même; tu cours à ta ruine. Pourquoi t'arrêter? tu hésites; soumets-toi. D'où te vient cette audace? Tu ne trembles pas devant Anne! vois, des nations entières se soumettent à son pouvoir sans

---

Le poëte veut faire entendre que Stanislas comptait se soutenir par les secours qu'il recevrait de ses alliés par la voie de la mer, qui n'était pas bloquée.

résistance. La Chine pour ne pas lui payer de tribut (1), se prosterne deux fois devant elle.

Nulle part on n'a vu son égale en bonté ; aucune puissance ne peut lui être comparée pour l'observance religieuse des traités : son épée, couronnée du rameau d'olivier, n'est redoutable que dans les combats. Abandonne, Dantzick, abandonne tes projets pernicieux ; les Alcides sont prêts à s'élancer sur toi ; ils réservent à tes habitans des désastres sans nombre. Tu entends le courroux d'Anne, sauve-toi.

Tu es étroitement pressé par des milliers d'athlètes, des coups de foudres sont lancés contre toi ; tu vas être écrasé ; tes remparts sont sans défense ; la terre ouvre des gouffres sous tes pas ; tes édifices voyent disperser leurs débris, et tes murs tombent en poussière.

Quand toutes les puissances de la terre se

---

(1) Ceci a rapport aux ambassades des Chinois, qui vinrent conjurer l'impératrice de ne pas les regarder comme tributaires.

déclareraient en ta faveur, Dantzick, quand tous les élémens te défendraient; quand tous les braves viendraient des extrémités des différentes parties du monde verser leur sang pour toi, rien ne pourra arrêter les maux qui vont t'assaillir, ni te soustraire au pouvoir d'Anne.

Vous, nations ennemies, considérez la bravoure des guerriers russes; le feu ni les eaux ne peuvent arrêter leur marche : ils offrent avec ardeur leur poitrine à l'ennemi. Avec quel empressement ils montent à l'assaut! comme ils oublient leur vie! la foudre en tonnant ne peut leur inspirer la crainte; ils escaladent les murs aussi gaiement que s'ils volaient aux fêtes; à travers les ténèbres et la fumée, on les voit contempler la mort d'un front intrépide et serein.

Ceux qui sont enfermés dans l'enceinte de la ville infortunée, sont glacés d'effroi : tout tombe; tout est dévoré par le feu. Les assiégeans sont sur le haut des remparts; les magistrats voyant de la tour, leur dernière retraite, qu'ils ne peuvent fonder leur espoir ni sur les forces qui leur arrivent des

contrées éloignées, ni sur la présence de Stanislas réfugié dans leurs murs, s'écrient, dans leur désespoir : Le sort nous menace de notre ruine totale.

Ce que j'ai prédit va s'accomplir ; Dantzick commence à s'ébranler, ceux qui voulaient combattre, ne pensent maintenant qu'à se rendre, qu'à se soustraire à la fureur des armes, aux foudres qui éclatent sur leurs têtes, et à tous les maux qui se réunissent sur les villes assiégées ; chacun crie, ne pouvant plus supporter les coups de la guerre : Il est tems d'ouvrir les portes à l'armée d'Anne.

Leur vœu fut rempli ; le signal de la reddition parut : Dantzick se prosterna. Notre chef, content du succès, fit cesser le feu, et les maux finirent au même instant. La gloire prit son vol rapide, et proclama ces mots dans l'univers : Anne est heureuse, Anne est invincible ; Anne est exaltée de tous : elle est la gloire, et l'honneur de la société !

Lyre ! suspens tes chants, je ne puis

dignement célébrer Anne et ses sublimes bienfaits. Je ferai seulement son éloge en disant : Qu'elle est aimée de Dieu même et qu'il la protège. C'est par lui qu'elle remporte des victoires ; qui osera lui résister ? Que son siècle soit long ?

ODES
DE LOMONOSOW.
PREMIÈRE

Sur l'anniversaire de l'avènement de l'Impératrice Elisabeth, le 25 novembre 1752.

Le soleil de la Russie a dissipé à son lever l'ombre de la nuit épaisse et lugubre qui la couvrait. — Heureuses contrées, habitées par un peuple fidèle, embellissez vous, en rappelant ces heureux momens, et montrez une ardeur nouvelle ; et vous, champs et montagnes, exaltez par vos acclamations répétées, le sublime bienfait des cieux.

Si nous te comparons si souvent, ô grande Souveraine ! à l'astre qui donne la lumière, ce n'est pas que nous n'ayons d'autres titres à te donner : mais sitôt que nons voulons te chanter, nous découvrons en toi une nouvelle splendeur et une nouvelle source de bontés. Dès l'instant que nos yeux et nos

pensées s'élèvent vers toi, nous voyons dans ta personne l'image de l'astre du jour, et nous te voyons comme lui répandre les effets de ta bienfaisance.

Quand le Très-Haut créa, dans sa sagesse, le roi de la lumière, il lui prescrivit différens cours. Après avoir éclairé l'Europe, il se porte vers l'Ethiopie. Du Sud, il retourne sur ses pas; et tantôt en couvrant ce globe de ses feux, il porte en son sein la chaleur, et tantôt, en y laissant régner la nuit, qui fournit la rosée abondante, il vivifie alternativement les deux moitiés de notre globe.

Tu fais paraître sur Moscow toute la clarté du midi radieux, en dirigeant ta course vers cette cité, lorsque tu quittes les eaux fameuses de la Baltique pour te porter vers l'Orient. Tu te présentes alors comme l'aurore pour les peuples les plus éloignés, et ceux dont tu t'écartes et que tu prives de ton aspect, jouissent en ce moment même de ta rosée bienfaisante; en général, tu donnes tour-à-tour, et à tous, le repos et le bonheur.

Sur ta route que tu parcours avec la rapi-

dité de l'aigle, de quelque côté que tu portes tes regards, soit dans les champs, soit dans les villes, tu rencontres des yeux fixés vers toi: tu es l'objet de tous les entretiens et de toutes les pensées, et tu vois tous les travaux s'enfanter pour toi. L'enfant demande alors aux auteurs de sa vie, si celle qu'il contemple n'est pas la mère de tout le monde?

Le vieillard, courbé par le poids de l'âge, tâche de redresser son dos pour t'envisager; et ses yeux affaiblis retrouvent dans les tiens la lumière. L'âge encore privé de la parole, quitte à son tour le sein chéri pour contempler ta divine image, et ce qu'il ne peut exprimer par l'organe de sa langue, il le trace par son sourire, en te suivant des yeux dans ton chemin.

Dans le centre de l'empire héréditaire, au sein de l'antique cité où tes aïeux élevèrent leur trône, au milieu du bruit tonnant, signe de l'éternelle gloire, quel peuple, au milieu duquel s'élève l'aimable et douce paix, s'élance en foule à ta rencontre? Joyeux de ton arrivée, les sommets des montagnes Ryphées s'élèvent plus haut. La Dvina, le Nieper

et le Volga suspendent leur cours pour contempler ta splendeur.

Et vous ondes fortunées qui arrosez les rives fertiles où s'élève Moscow, dansez, faites éclater votre joie, bientôt vous allez jouir de l'aspect de votre déesse. Les nymphes de la Neva, cette nouvelle Hypocrêne, étant privées de sa vue, vont la suivre ici de leurs chœurs.

Dans leurs chants glorieux, elles annonceront à l'univers par quels prodiges étonnans elle étendit la ville de Pierre : elles dévoileront comment, en voyant sa présence, la mer, dont elle entrouvrit les barrières, se mit en mouvement, et ajouta le bruit de ses flots aux foudroyans éclats de l'airain bruyant qui annonçait l'allégresse publique, et célébrait ce grand événement.

Pendant cette surprenante acclamation des foudres terribles, qui montrent les feux au milieu des ondes, la grande Elisabeth, terminant l'ouvrage de Pierre, ordonne à l'abyme des eaux de se séparer et d'entrer dans les terres. Les masses énormes, à la voix de

cette nouvelle Pallas, se meuvent et ouvrent le sein des rivages aux flots de l'abîme (1).

O siècle plein de prodiges ! ô faits incompréhensibles ! des fleuves rompant les bornes de la nature, coulent de la mer sur le continent. Les vaisseaux y entrent; les flots sourcilleux s'en éloignent, et le terrible Océan gémit sous leur poids. Race humaine, vois si aucun siècle t'a offert un si étonnant exemple !

Vois, en contemplant ces sublimes travaux, ce que peut le Russe, et ce que la gloire de Pierre, qui renaît dans sa fille, peut exécuter. Envain la nature a voulu nous cacher l'entrée de la route qui mène de l'Orient à l'Occident : je vois de mes yeux intellectuels, un nouveau Colomb s'y élancer, au milieu des glaces qui lui servent de barrières, et, dans son ardeur, affronter le sort et les élémens.

La fortune d'Elisabeth commande à ces

(1) Les travaux, dont parle ici le poëte, sont ceux du canal de Cromstat.

élémens : elle guide les vaisseaux dans leur chemin et prévient tous les dangers auxquels ils sont exposés. Ni les tempêtes excitées par les frimats, ni les vagues qui se forment sous les monts de glaces, rien ne peut l'arrêter : sa main puissante et libérale soutient l'effort des voyageurs et leur donne des forces indomptables.

O vous ! héroïnes de la Russie, qui siégez parmi les astres, auprès de la divinité, depuis que vous avez quitté la demeure terrestre, vous qui vous êtes immortalisées par les plus hauts faits, contemplez du séjour divin que vous habitez, l'état florissant où la fille de Pierre a mis cet Empire !

Olga (1), toi qui, après avoir vengé la mort de ton époux, en punissant par ton courage

---

(1) Olga, femme d'Igor, fit un massacre horrible de Drevliens, après que ceux-ci eurent tué son époux, qui allait ravager leur pays, dans une embuscade qu'ils lui tendirent. Elle alla ensuite se faire baptiser à Constantinople, où régnait Constantin - Porphirogenete, qui la tint sur les fonds, et lui donna le nom d'Hélène. — Le poëte nomme les peuples massacrés, par Olga, Iscoretes, et l'*Evêque* Drevliens : nous ne savons lequel des deux auteurs a donné la véritable expression.

les Iscoretes; toi qui, t'éloignant des contrées où régnait l'ignorance, courus chercher dans des régions éloignées la lumière de la foi que tu portas parmi nous, vois Elisabeth, marchant sur tes traces dans les œuvres de la sainte foi, mais se vengeant avec modération de ses ennemis.

Hélène (1), mère du héros menaçant, tu méritas, par tes exploits, le nom de grande! tu sus défendre la Russie, et quoique entourée d'ennemis, tu sus fonder des villes. Envain les Soportates, les féroces hordes et les Sarmates se soulevèrent pour t'accabler pendant la régence de ton fils, tu sus, en l'élevant, le rendre un sujet de joie pour les peuples, et tu fis d'un orphelin la terreur de tes ennemis.

Tu opposas des forces considérables à leur

---

(1) Hélène, grande-duchesse de Moscow, épouse du grand-duc Basile Iwanovitz, née princesse Glinskaia, mère du tsar Iwan Basilievitz, qui prit le premier le titre de tsar, et fut surnommé le redoutable à cause de sa férocité, d'après le testament de son époux, gouverna l'empire russe pendant la minorité de son fils, qui dura quatre ans et demi.

fureur et les maîtrisas. Elisabeth, en montant sur le trône, a terrassé les siens : aujourd'hui que la douce paix régne, elle élève des villes, et par les temples magnifiques qu'elle érige, elle embellit la Russie. Le seul aspect de ses guerriers et les tableaux de ses victoires font trembler l'univers.

Et toi, bénie parmi les femmes, toi qui, avec le brave Alexis, nous donnas un monarque incomparable (1), qui introduisit la lumière dans son pays, tu fus grande sans doute comme mère de ce héros; mais tu le devins encore plus, lorsque tu sus le sauver de la rage de ses ennemis intérieurs. Nous ne pouvons, sans éprouver un horrible effroi, nous retracer le jour où ces scélérats mugissaient autour de lui, comme des lions affamés.

Contemple ta petite-fille sur le trône; vois-là déjouant d'un côté, les projets des méchans, placer le sceptre dans sa main héroïque; vois-là, l'étendant bientôt vers les mers, porter l'épouvante au milieu des armées de ses ennemis; vois-là, dissipant

(1) La tsaritz Natalie Kirilowna.

les intrigues ténébreuses, appeler Pierre (1) en Russie, le conduire aux pieds du trône par des chemins sûrs et aux acclamations universelles, et assurer l'héritage par son hymenée.

O toi que la Russie depuis long-tems attend des reins de Pierre, et que les vœux d'Elisabeth, élevés vers le Très-Haut, appellent sans cesse, viens, viens vîte! Les Russes, sans consolation, ne soupirent qu'après ta naissance. O ciel! sois propice à notre sort, accorde du fruit à Catherine, en écoutant la voix de ses peuples.

O Catherine! (2) toi qui participas aux grands, aux glorieux, aux incomparables exploits de Pierre, toi qui nous consolas le jour qu'il nous quitta et qu'il nous laissa dans les pleurs et dans l'amertume, en te chargeant du fardeau du gouvernement selon son propre vœu, réjouis-toi aujourd'hui en contem-

(1) Pierre III.

(2) C'est à Catherine premiére, femme de Pierre-le-Grand, que l'auteur s'adresse.

plant celle qu'il fit naître par toi et pour nous, et vois-là semblable à vous deux.

Ce qui lui étoit dû par droit de succession, elle l'acquit par son héroïsme. A quel malheur tu t'exposas, grande Souveraine, pour nous sauver! Lorsque nous nous retraçons ce jour, nous sommes hors de nous-mêmes : l'espoir, la joie, la crainte, l'amour nous agitent à-la-fois, une passion chasse la passion contraire, le sang en nous se glace et bouillonne.

Le Tout-Puissant en te donnant la couronne, nous a donné à nous le bonheur, et il a mis en toi seule les vertus de toutes les héroïnes de la Russie : nous les adorons toutes en toi : reçois donc nos vœux, Etre-Suprême; accorde à Elisabeth un siècle abondant, joyeux et tranquille, analogue enfin au mérite de l'être qui te ressemble.

ODE

SUR LA NAISSANCE

DE SON ALTESSE IMPÉRIALE

LE GRAND-DUC PAUL PETROWITZ,

Le 20 *septembre, l'an* 1754.

Nos vœux sont remplis, et la gloire reprend son cours rapide : hâte-toi, hâte-toi, ô muse, de suivre ses traces, et tonnes en accordant la lyre avec la trompette. La main du Très-Haut a répandu la joie sur tout l'empire de Russie : il a entendu notre voix, il a porté l'enthousiasme dans tous les cœurs sincères : Elisabeth aujourd'hui tient dans ses bras le premier né de Pierre.

J'entends les bruits, signes de l'allégresse ! Petropol (1) a étendu les mains vers les

(1) Pétersbourg.

cieux, et, dans son transport nouveau, s'est écriée : ô Dieu bienfaisant, sois glorifié mille fois, tu m'as donné un double siècle d'or! sa joie excessive entrecoupait sa parole que dirigeait son zéle ; et, dans son enthousiasme, elle sentait couler les tendres larmes qui s'échappaient de ses yeux.

Quand l'observateur assis sur une haute colline, parcourt les environs de ses regards, il se sent rempli d'admiration ; en contemplant les champs dans les beaux jours d'été, les jardins, les vallées, les bois verdoyans, les eaux bruyantes, les sources claires, les arbres touffus, l'ombre fraîche, les troupeaux se promenant parmi les fleurs, la richesse des travaux champêtres, et les épis jaunes parmi les sillons, son ame enfin est transportée !

De même, en ce jour, la cité sacrée de Pierre est montée au comble de la joie, en contemplant le spectacle qui s'offre autour d'elle, et dont la beauté est inépuisable. Que voit-elle ? Ici des chœurs de peuple parcourant les rues et les rivages ; d'un autre côté, les acclamations de la fête se font entendre, et se répandent dans les airs.

Ailleurs, elle entend les discours : l'un élevant ses yeux vers le ciel, s'ecrie : que tu es bienfaisant, ô mon Dieu ! il m'était reservé dans ma vieillesse, et avant mon trépas, de voir ce qui fait la joie et l'orgueil de la Russie. Un autre, envisageant son âge tendre, dit : je vivrai pour le suivre au champ de Mars, je m'elancerai avec lui au milieu des feux ; avec lui je franchirai les fleuves rapides.

Déjà la gloire, agitant ses grandes ailes, prend son vol au-dessus des nues, et sonne dans les extrémités des contrées. Les peuples quittent leurs travaux, et prêtent l'oreille à la nouvelle voix, pour savoir ce que la Providence va leur ordonner : alors l'abîme abaisse ses flots, le calme s'offre sur les rivages, et le silence règne dans les contrées ; tous les mortels attentifs écoutent enfin la gloire.

Les villes de la Russie, pleines de l'espoir dont elles se nourrissaient dès-long tems, sont plus avides d'entendre. En élevant leurs têtes, elles voudraient toucher les nues. Moscow paraît au milieu d'elles, portant

dans les airs sa tête couronnée de murailles, comme un Cédre, merveilleux par son antique beauté, se montre parmi de jeunes arbres.

A peine cette nouvelle tant desirée fut répandue dans cette immense ville, toute tremblante du poids de ses siècles, qu'ouvrant sa bouche sacrée, elle dit : C'est à présent que le Ciel me confirme que la maison de Pierre ne sera pas stérile; la sagesse, l'héroïsme, la paix, la justice et la vérité y régneront à jamais; il élevera ma *corne* (1) jusqu'aux Cieux.

Toutes les cités de ton empire, ô grande souveraine ! répètent d'une voix éclatante, que leur existence est attachée à ton règne glorieux : elles se communiquent leurs expressions dont les campagnes retentissent, comme le tonnere pendant l'orage retentit dans les montagnes éloignées, en accroissant sans cesse son fracas ; ou comme les rivages mugissent du bruit des vagues, lorsque la tempête est appaisée.

---

(1) On a conservé le mot *corne* qui est une expression des livres saints.

Et toi, Gloire ! en te portant plus loin, en volant vers le coucher de l'astre du jour, où coulent la Vistule, le Rhin, la Seine, le Tage, lieux où nos guerriers ont laissé des traces de leurs victoires, ou qui s'étonnent de nos triomphes; où la Russie trouve l'ami fidèle, ou l'ennemi qui n'ose la braver; Gloire, tu annonces par des bruits redoublés, la faveur dont le ciel nous a comblés, en donnant des neveux à Pierre-le-Grand, et montrant ainsi son étonnante bonté pour ce héros.

Que le courage des Russes s'accroisse; celui qui osera désormais montrer de l'orgueil devant eux, sentira doublement les effets de leur nouveau zèle. Nous ne trahirons personne; mais les murs de nos ennemis s'évanouiront en fumée, et leur antique aspect s'anéantira dans la poussière. Gloire, répands ces nouveaux présages dans l'univers; l'amour impatient m'appelle dans la ville de Pierre.

Déesse dont rien n'égale la puissance, toi dont le nom est un éloge, toi qui es la beauté, l'amour de l'univers et la consolation des

Russes, dans le transport qui nous anime aujourd'hui, notre cœur prend une nouvelle vie, et un nouveau sang coule dans nos veines : notre joie s'est accrue par celle que tu viens d'éprouver. O combien tu t'es réjouie ! tes beaux yeux ont brillé d'un nouvel éclat.

Quand tu parvins à l'Empire tu ajoutas à la gloire de Pierre-le-Grand, et dans ta personne tu le rappelas à la vie. Aujourd'hui il est ressuscité de nouveau dans son neveu : long-tems nous avons été privés de ces grands bienfaits; mais, ô ciel ! nous les avons reçus par tes bontés, et notre satisfaction est grande et inépuisable.

Et vous, couple chéri, recevez un tribut commun d'hommages; les forêts et les prairies vous applaudissent, ainsi que les fleuves et les mers. Contemplez l'allégresse générale, et voyez ce que vous pouvez, vous et le jeune Paul. Commence, enfant aimable, commence, par ton doux sourire, à reconnaître ceux qui t'ont donné le jour : celui qui est d'extraction divine ne doit pas attendre pour se manifester le terme prescrit aux mortels.

Croîs, croîs, croîs, et sois comparable à ton grand-père : suis ta carrière selon notre desir. Les actions de Pierre sont grandes ; mais il t'en reste encore à enfanter. Quand nous nous tournons vers l'Orient, quand nous contemplons le Midi, nous appercevons une espace immense où peut retentir ta gloire.

Là, un dragon terrible a entouré les saints lieux de ses replis (1), et il élève jusqu'aux cieux ses cent têtes : l'univers tremble à l'aspect de ce monstre ; le seul Alcide Russe pourra le combattre : lui seul pourra émousser ses dards aigus, et le terrasser, en écrasant ses têtes redoutables : il rétablira ainsi la liberté dans les plus belles contrées.

A l'abri de ses immenses murailles, la Chine croit être à couvert de nos coups ; elle se persuade que le désert qui la sépare de la Russie ne peut être franchi par nous, et elle nous regarde d'un œil dédaigneux ; mais

---

(1) le poëte fait allusion à l'envahissement de la Palestine, berceau du christianisme, par les Turcs, et à l'assujettissement dans lequel ils tiennent la Grèce.

qu'elle se désabuse; elle n'est point en sûreté en nous outrageant : nous pouvons porter la flamme, la vengeance au sein de ses murailles, et notre acharnement peut lever tous les obstacles; c'est ce qui peut être accompli par les bras des descendans de Pierre.

O Paul! tu verras dans les fastes de tes ayeux de grandes actions, et des exploits éclatans qui exciteront ton courage. Tu verras le jeune Michel relever Moscow de sa chûte, et, après une terrible révolution, contenir ses ennemis dans leurs limites; tu le verras rassembler les membres épars d'une quantité de villes.

Tu verras le Sarmate, malgré son audace, fournir des trophées à Alexis; tu verras celui-ci poser le fondement de la justice et de la vérité, former le projet de créer des phalanges régulières, et d'établir des flottes sur les mers. Mais Dieu réservait à Pierre l'exécution de ce projet. Les services que ce dernier a rendus à la patrie, sont célébrés par toutes les bouches du monde sublunaire. Ce glorieux exemple, ainsi que celui que donne sa douce compagne, se répète de notre tems dans ses successeurs.

Vois sa sublime fille ouvrant un vaste champ aux sciences, au bonheur et à la tranquillité publique. Amante de la paix, elle a regné sur le vaste empire des Russies plus par ses douces vertus que par sa sévérité. Orgueil insensé, frémis ; elle est née des héros, et son ame héroïque est connue.

Aujourd'hui que nous jouissons de la profonde paix, élevons notre pensée, nos cœurs et nos mains vers le ciel, et implorons-le de nouveau : Dieu ! qui reculas les bornes de l'empire Russe, et qui, par un acte éclatant de ta bonté, conservas pendant sept siècles le sceptre dans la même famille, prolonge son existence dans la même proportion d'étendue que tu viens de donner à ce pays.

De ton séjour divin fixe tes regards sur ce vaste Empire, à qui tu donnas la puissance et que tu portas à l'état le plus florissant. Les habitans des campagnes, ceux des bords des larges fleuves et des vastes mers, et ceux qui vivent sur les hautes montagnes ont vu leurs vœux exaucés par toi, lorsque tu leur donnas un rejeton du héros : protège-les encore dans l'avenir, et comblant Pierre et

Catherine de tes insignes faveurs, accorde leur de nouveaux fruits.

Tu promis, jadis, à un de tes élus, prenant pour témoin ta lumière incréée, de conserver sans interruption le trône à ses descendans; acomplis la même promesse dans ce siècle postérieur, en bénissant le peuple russe; et pour assurer la paix de ces vastes contrées, et pour le bonheur de tant de siècles, érige devant toi, comme le soleil et la lune, le trône de Pierre.

ODE

SUR L'ANNIVERSAIRE, D'HEUREUSE MÉMOIRE,

De l'impératrice ÉLISABETH PETROWNA, *le premier septembre* 1759, *et sur les victoires remportées à la même époque sur le roi de Prusse.*

ANGE de la paix, source immense de bontés, toi qui embellis la pourpre de l'éclat de l'aurore, toi qui donnes à la couronne la splendeur que montre le soleil dans le jour le plus beau, toi dont l'ame offre l'image des cieux les plus sereins, et qui portes celle du doux printems, sur ta figure, sur tes lèvres, dans tes yeux et dans tes mœurs, serait-il possible que sous ton règne la cruelle guerre osât ravager l'Europe ?

Permets-moi, dans cet auguste jour, où

l'éternel voulut faire de ton nom le rempart de notre tranquillité (1); dans ce jour où il te fit naître pour opposer par la main de la paix une barrière à la méchanceté et à la perfidie, permets-moi, dis-je, de porter ma vue sur la guerre, et sur ta miséricorde naturelle, qui est devenue, dans ton sein, l'asyle de la douceur, et qui rend à tes yeux, la perte de tes ennemis pénible et douloureuse.

O combien d'événemens contraires occupent l'esprit en même tems! Ici, je vois des actions douces et bienfaisantes, là, les cris et les rugissemens de la guerre. D'un côté, les graces paraissent dans leur midi; de l'autre, on voit l'Ade ouvrir son gouffre mortel..... Mais la Providence dissipe ces ténèbres, et appaise le trouble des esprits : la cité de Dieu s'ouvre et paraît dans toute sa gloire.

L'ether, la terre et l'enfer, attendaient en tremblant le Créateur; et son fils glorieux s'avançait pour présider au tribunal de l'éter-

---

(1) Ici il y a une double allusion : à l'anniversaire, et à l'étimologie du mot Elisabeth, qui, en hébreu, signifie paix.

nité : le Tout-Puissant dit alors à Moïse, du haut de son trône : « J'endurcirai le cœur superbe de l'Egyptien, et j'armerai d'une force invincible Israël ».

De même, Dieu agit envers nous de nos jours, en nous attirant une guerre acharnée, pour te donner ô Elisabeth ! les brillantes couronnes de la victoire. Il a permis à l'orgueilleux de se soulever, pour que notre pacifique souveraine fut portée au plus haut degré de gloire : il a voulu ainsi faire croire aux exploits des braves Russes, par nos ennemis, et leur faire connaître, par leur expérience, quelle est notre nation, la force de notre glaive, notre ardeur et notre puissance.

Qu'est devenu ton superbe courage, ô Frédéric ! lorsque tu as vu le vol rapide de l'aigle russienne ! tu te caches au-delà de tes limites, et tu prétends encore que tu es grand ! En contemplant le triste sort où tu as réduit les Saxons, tu te crois le conquérant de l'univers ; et quoique à présent sans puissance, ta passion insensée te dit, que le monde entier peut être rangé sous ton joug !

Contemple l'incendie de Custrin ; (1) et si tes autres villes n'ont pas eu un sort pareil, ne l'attribue pas à ta bravoure. Si les contrées sur lesquelles tu régnes n'entendent pas les gémissemens qu'amène la destruction, si elles ne voyent pas les flammes dévorantes les consumer, si enfin elles s'étonnent du repos dont elles jouissent au sein de la guerre, il faut l'attribuer à la clémence de celle qui a remporté de si grands triomphes sur elle-même, et tu lui dois des actions de graces.

Grande de sa grandeur naturelle, par son amour pour la paix, elle s'élève plus haut : elle s'arme pour soutenir la liberté de ses voisins. Voyant les alliances violées, elle se dit : Si je ne rends pas les méchans dociles, l'univers ne suffira point à leur avidité ; que ma colère marche contre les superbes ; que la foudre éclate comme les éclairs de mon glaive !

En sortant des contrées Atlantiques, qui

(1) La ville prussienne de Custrin, fut bombardée par le général Fermer en 1758, après qu'il eut gagné, sur Frédéric, une bataille qui fut disputée pendant deux jours.

produisent les grêles et les neiges, la tempête se précipite par-dessus les rivages montagneux, laissant par-tout des traces de ses ravages. Elle arrache les chênes et les rochers; elle fend les montagnes, après les avoir ébranlées; de leurs sommets nébuleux, elle s'élance sur les mers, où elle repousse les vagues par d'autres vagues : les sables et les monstres marins qu'elle fait sortir de son sein, au milieu d'un immense amas d'écume, présentent un aspect qui fait trembler l'univers.

De même la bravoure des Russes, à la voix de cette mer souveraine irritée, s'élance avec rapidité, franchit les champs, pénètre sur les plaines humides, et sur ses pas déchire, repousse et renverse tout. Où sont donc les discours de ce vain roi, qui voulait, en nous opposant ses phalanges, arrêter notre marche rapide vers l'Occident? Déjà les eaux ensanglantées de la Pregle, annoncent en roulant dans ses domaines, la force et la puissance des Russes.

Memmel, tel qu'un autre Phaéton (1), dont

(1) Le poëte personnifie ici la ville de Memmel, en Prusse.

elle a le sort, attire les gémissemens des nymphes, qui habitent les golfes de la mer d'Ambre (2). La vérité a réalisé ce que l'imagination avait inventé. Les villes situées au-delà de la Vistule et de la Varthe, menacées par notre puissance, attendent de notre volonté, leur salut ou leur destruction; et nos foudres, en grondant au loin, ont fait trembler la superbe Berlin, où règne l'insatiable géant.

Dans cette lutte, le talent et l'audace rendirent un moment le sort du géant incertain; mais ce fut pour mieux assurer sa perte, et lui préparer de plus terribles coups. Sables profonds de Tsorndorf, les ruisseaux de notre sang et du sien se confondirent, et bouillonnèrent dans votre sein. Mais la justice nous donna la victoire; et notre ennemi, après une telle défaite, ose paraître encore devant nous!

Le brave Soltikof va remplir les engagemens sacrés de notre déesse, et qui feront sa gloire. Il va terrasser la puissance perfide

(2) L'auteur nomme ainsi la Baltique, parce qu'on recueille l'ambre sur ses bords.

qui l'outrage. Ni les vastes forêts de la Pologne, ni les hautes montagnes de Chlonie ne pourront pas servir d'asyle aux ennemis. C'est en vain qu'ils nous défient d'en approcher; les Russes passant sur des monceaux de cadavres, sont déjà au pied des remparts de Francfort (1).

Ainsi volent les héros russes, en marchant de triomphe en triomphe! O muse! en planant dans les nues, présente leur aspect terrible. Leurs cœurs, pleins d'ardeur, sont pareils au fer que la flamme embrâse; leurs mains ressemblent aux foudres rapides, et leurs yeux étincelans à l'aurore boréale. L'ennemi, suivant le cours de l'Aquilon, dit, en fuyant: Les coups qu'ils m'ont portés ne seront que le prélude des coups terribles que je leur porterai à mon tour.

Il serrait ses phalanges légères comme une grêle épaisse, et cherchait à faire une brêche dans notre flanc, pour pénétrer dans le cœur de nos forces. Mais le roulement terrible et

(1) Après le choc de Crossen, où Soltikof batit les Prussiens, il marcha vers Francfort, sur l'Oder, dont se répara.

rapide du tourbillon qui s'élève à l'Orient, peut-il long-tems continuer sa marche? Non : sa masse pesante tombe tout-à-coup avec fracas : elle occasionne des désastres, des gémissemens; et finit par se transformer en une énorme masse humide.

Les Prussiens, en fuyant, montrent leurs épaules orgueilleuses toutes fumantes de sang, et leurs têtes tombent comme les feuilles des arbres. Prussiens, que vos trompettes sonnent notre victoire aux portes de Berlin (1). Votre roi, vos phalanges et tous vos appareils guerriers ne peuvent vous protéger; ils sont dispersés et anéantis par nos bras valeureux.

Honneur éternel du peuple russe, exemple des guerriers de nos jours! dans ta première campagne, tu as su écraser deux fois nos ennemis. Celui qui te cède ses lauriers, les arracha avec bravoure aux autres; il fut

(1) Le poëte veut parler ici de la bataille de Cunersdorff, que Soltikof livra au roi de Prusse, où ce dernier fut battu après un combat de huit heures, et où il perdit deux cents pièces de canon, et cinq mille prisonniers.

vainqueur au-dehors de son pays, et il n'a pu lutter contre toi, lorsqu'il défendait ses propres foyers, et qu'il employait la masse entière de ses forces.

Tels sont, grande princesse, les héros de ton siècle d'or; tels sont les guerriers que Dieu te donna quand il t'appela à l'Empire: il t'accorda des succès brillans dans la guerre et des consolations dans la paix. Que le bonheur que tu répands sur nous est digne d'envie! les arts, l'agriculture, le commerce, les sciences, aux bruits de tes triomphes, bénissent la paix intérieure dont ils jouissent.

Mais quelle auguste assemblée s'offre à mes yeux! Nos guerriers, couverts de leurs lauriers, se montrent parmi les astres où ils jouissent de la présence de Pierre. « Enorgueillissez-vous, crient-ils aux leurs, nous avons maîtrisé l'audace, par notre héroïsme, et nous avons reçu la mort pour notre déesse; pour celle qui donne la vie aux morts, en pardonnant aux coupables, qui ressuscite les pauvres par ses largesses, et répand la vie parmi les peuples.

» Suivez avec zèle notre exemple : Dieu nous fut propice, il le sera aussi pour vous, lorsque vous tournerez tous vos sentimens vers notre chère patrie, et notre sainte religion. Méprisez le sort : N'avez-vous pas l'espoir de jouir de jours tranquilles? Montrez-vous enfin dignes de nous dans les combats, et retracez ce discours à vos enfans. Lorsque les héros descendus de Pierre marcheront de nouveau contre des ennemis jaloux, qu'ils nous cherchent dans nos neveux! »

Russie! jette les yeux autour de toi, et prête l'oreille : les peuples des extrémités de la terre t'adressent ces mots : « Juge les contestations élevées entre nous ; que la puissance d'Elisabeth les termine. L'univers est rempli du bruit de sa gloire : Nous offrons pour elle des sacrifices avec les mêmes acclamations et le même zèle, que ses vrais et fidèles Russes. »

« Ses armées invincibles vont combattre pour la juste cause, et le cœur héroïque qui porte en lui la douceur et l'humanité est sûr de vaincre. C'est en vain qu'un roi opiniâtre,

fondant son espoir sur son activité, rassemble ses phalanges fugitives: il n'accepte pas la paix précieuse; il veut verser encore des torrens de sang. »

Assis au sommet du Parnasse fleuri, nous gémissons sur les angoisses auxquelles tous les cœurs sont livrés, et nous sommes dans l'attente de la voix desirée, qui annoncera la victoire qui doit finir cette guerre : ô Dieu! Dieu de la paix! lève-toi, montre encore pour nous ton amour universel; au nom de la fille de Pierre scelle les portes de la guerre; accorde-nous la paix.

Notre vie est-elle trop longue pour que nous en précipitions la fin, ou sommes-nous fatigués de la pesanteur du fardeau de l'existence? Regarde les pleurs des orphelins, regarde les larmes des vieillards; vois le sang versé de tes serviteurs. C'est à toi, amour et appui du monde, qu'Elisabeth adresse ses vœux: exauce-là; relègue la guerre aux extrémités de la terre.

ODE

Pour le jour de l'anniversaire de l'avènement au Trône de l'Impératrice Elisabeth Petrowna,

D'HEUREUSE MÉMOIRE,

Qui eut lieu le 25 novembre 1761.

Tu règnes sur nous depuis vingt ans, ou pour mieux dire depuis cette époque tu verses sur nous tes bontés. O que les décrets de l'éternelle sagesse ont été favorables pour nous, grande princesse! De combien de prodiges merveilleux la divine grace marqua ton lever héroïque, la guerre, la paix nous ont donné tour-à-tour des victoires : ô Dieu! comment te témoignerons-nous notre reconnoissance?

Lyre dorée, résonne de nouveau, et cé-

lèbre la fille de Pierre : chante ses combats et la paix; prends une nouvelle force sous ma main, affaiblie par l'âge; que tes accords surpassent ceux que tu rendais dans ma jeunesse; tu le dois puisqu'Elisabeth multiplie chaque jour ses bontés; le monde entier lui devra son bonheur, redoublons le tribut de nos hommages.

Chante avec transport dans ces momens où nos triomphes se manifestent de toutes parts; nos dangers et nos longues douleurs les rendent plus précieux et plus éclatans dans ces jours consacrés à la joie. Portons enfin nos regards sur le passé : nous sentons mieux les jouissances lorsqu'elles ont été précédées par la peine. O Elisabeth! les traces des coups du malheur embellissent ton aimable image.

Les Russes en voyant sans vie, sur son lit de mort, le défenseur, le père, le héros de la patrie, faisaient éclater les regrets que leur inspirait la perte de Pierre! L'air retentissait de cris lugubres, et la désolation regnait en tout lieu; la terre paraissait comme un désert, le ciel ne brillait plus du même

éclat; les rivières étaient immobiles, les hautes montagnes semblaient s'affaiser, toute la nature enfin avait interrompu sa marche.

Catherine (1) avait pris le sceptre pour gouverner la patrie, et soutenait sa maison glorieuse; le peuple, encouragé par elle, continuait les brillans travaux de Pierre : mais, ô destin fatal! sa vie et sa puissance, qui nous étaient chères, s'éteignent bientôt après elle : le même sort détruit le sexe mâle, et rompt les liens de notre bonheur (2); le peuple dans la plus profonde affliction, se couvrit de deuil en voyant disparaître tout-à-coup la lignée de Pierre.

La fille du héros marchait sur des précipices affreux. Des murailles fortes et épaisses, et des portes de fer sont prêtes à l'enfermer pour toujours; les mers des contrées inaccessibles menacent d'engloutir avec elle notre

---

(1) Catherine première, femme de Pierre-le-Grand.

(2) Il est question ici de la mort de Pierre, second fils du malheureux Alexis, qui, au moment de ses nôces, mourut de la petite vérole, en 1730.

espoir. (1) Elle cherche des moyens et des conseils : le ciel la protège enfin ; elle triomphe selon nos vœux, et son règne amène sur nous tous les bienfaits.

Dieu le voulut ainsi, et les cœurs des Russes seront inébranlables pour toi : quel discours frappe mon oreille ?..... Ce sont les mers, et les fleuves qui répètent ces accents en courant avec empressement à sa rencontre : « Es-tu Minerve ou Diane ? qui t'a portée dans son sein ? Tu es digne d'être élue déesse ici bas, et tu peux mieux qu'aucune porter la couronne.

N'es-tu pas celle que nous attendons depuis si long-tems, et que nous désirons si ardemment, pour laquelle enfin nous avons répandu des ruisseaux de larmes ? Je vois en elle la taille, la figure, l'aimable regard de Catherine, la ressemblance et l'ame de Pierre ; c'est notre auguste protectrice ! O filles de la Russie, réjouissez-vous, votre espérance ne vous

(1) La mère du prince Iwan et son conseil de régence voulut faire enfermer Elisabeth, pour laquelle il se formait un parti puissant, dans un des couvens qui sont situés aux bords la mer Glaciale.

flatte pas, et prêtez avec plaisir votre attention aux discours de votre déesse.

» Je monte sur le trône de mon père pour sauver des mains du crime les opprimés (1); je ferai voir mon origine par les effets de ma puissance généreuse; j'encouragerai les savans, et, profitant de mon pouvoir heureux, j'abolirai la peine de mort; je veux régner plus doucement que les zéphyrs; toutes mes pensées, et la volonté que le ciel m'a donnée, porteront toujours dans ma bouche le pardon et l'image de Dieu dans mon cœur. »

O promesse accomplie par les faits! ton règne est celui de la bienfaisance, et chaque moment nous offre tes nouvelles bontés. La cruelle guerre te força de tirer ton glaive contre l'orgueil, et de lui opposer la poitrine russe comme une forte barrière; mais ce fut pour la défense des puissances amies, que tu voulus sauver des mains violentes d'un

---

(1) Le poëte parle ici de la tyrannie de Byreu, qui gouvernait l'impératrice Anne, et qui fit couler des torrens de sang.

oppresseur, après avoir fait voir ta scrupuleuse fidélité dans les alliances.

De même que le soleil brille lorsqu'il est couvert par de ténébreux nuages qui l'empêchent de répandre ses rayons en tous lieux, ainsi ton pouvoir bienfaisant existe toujours; il est toujours prêt à éclairer et à ranimer le peuple; mais les maux de la guerre maîtrisent sa bénigne influence.

Le sort ordonne à tous les peuples de prendre la trompette guerrière, et d'éveiller la valeur de ceux qui sont engourdis dans les bras de la molle tranquillité, pour qu'ils ne croupissent pas comme des eaux stagnantes, qui dorment entourées par des montagnes, et par des chênes sans mouvement, qui, sous leurs feuilles paresseuses, engendrent le méprisable reptile.

La guerre produit des fruits, elle est le bouclier des grands Etats; elle affermit la puissance des Empires et fait naître, dans la paix, de fameux héros. Jettons un coup-d'œil dans l'antiquité; l'histoire de la Russie en offre la preuve : voyez, du milieu de la

nuit qui la couvrait, sortir au premier rayon de lumière une foule de grands hommes qu'elle plaça sur le théâtre du monde comme l'aurore du soleil qui l'éclaire.

Voyez le guerrier Swiatoslaw (1); après avoir réuni les Slaves, les Scythes, les Petzenegues, et les Bulgares avec les Turcs, il s'établit sur les bords du Danube, et se dit: Ici doit être le cœur de mes provinces : les Grecs me porteront en tribut les émeraudes, la soie et le vin; l'or sera le fruit du travail des Ougres, et les grands fleuves qui parcourent ma patrie, me procureront le pain, et me fourniront des combattans.

Son fils Vladimir l'égale en héroïsme, et le surpasse en piété religieuse dans la paix et dans la guerre; (2) ses actions sont celles d'un

---

(1) Sviatoslaw, premier, petit-fils de Ruric, après avoir défait les Kozars, les Bulgares et les Petchenegues, dont il fut cependant la victime, commenca à former la réunion de ces peuples, que ses descendans réalisèrent entièrement. Il vivait au milieu du dixième siècle.

(2) Vladimir, qui était d'abord idolâtre, fut converti

géant : après avoir vengé la mort de son frère d'une manière digne de l'attachement qu'il lui portait, il répand la loi du vrai Dieu, depuis les bords du Danube jusqu'à ceux du Xamma ; par son zèle et sa constance, il dissipe les ténèbres épaisses de la superstition et fait triompher la foi, en foulant aux pieds Perun et son culte.

Le brave Monomaque ne l'égale-t-il pas? Il porta son glaive sur Bysance, et Comnin, dans sa terreur, mit sa couronne aux pieds de la Russie (1). Les bords de Neva trésaillissent après la chute de l'audacieux ennemi qui tombe sous les bras des prédécesseurs de Pierre, qui fut le défenseur de son Empire du côté de l'Occident, et les armes de Démétrius épaisissent, par le sang des Tartares, les flots du Don.

à la religion chrétienne par un Grec. Il épousa la sœur de l'empereur de Constantinople, qu'il força de lui donner. Dans d'autres tems, ce guerrier, dont on a fait un héros, vengea la mort de son frère par un fratricide.

(1) Ce que dit ici le poëte de la démarche de Comnin, n'a point de fondement historique, ou, plutôt, l'histoire de cet empereur le contredit. Les historiens russes, même, regardent ce fait comme une fable.

L'aïeul et le petit-fils du même nom (1) secouent les chaînes rompues, et montrent tour-à-tour à l'univers la puissance, les droits, le glaive, et les alliances : leur parent Alexis marche sur leurs traces. O Vistule ! il mit les bornes de ses exploits, aux lieux où l'on découvre ton cours tortueux ; il aurait pénétré plus loin ; mais il vécut peu, il a laissé à ses descendans des exploits plus héroïques. Quel fils naquit de lui !

Ranime-toi mon ame, et sois attentive : un rayon céleste frappe mes yeux ; à travers les flots de lumière et de flamme, je découvre le Paradis : là, Dieu étend son bras, et désigne la puissance infinie qu'il confie à Pierre dans ce monde. « Abaisse, dit-il, l'orgueil et la perfidie ; arrête les guerres par les guerres ; donne un nouvel aspect guerrier à ton Empire, et vivifie ses contrées occidentales. »

Le Créateur le conduit ; il suit ses pas, et enfante par lui notre renaissance. Russes !

---

(1) Le grand-duc Iwan Vasiliewitz, et le tsar Iwan Vasiliewitz.

révérez sa mémoire en signe de ses victoires; que des montagnes Riphées, son éclat immortel éclaire, comme le soleil, jusqu'aux extrémités de la terre ; qu'il soit apperçu des peuples les plus éloignés ; que la Russie, égale au ciel, montre autant de hauts faits qu'il a d'étoiles.

Portons nos regards vers l'Occident : les Titans tombent d'un énorme hauteur, percés par les flèches de la Diane russe (1). Memmel, Francfort, Custrin, Schweidnitz, Koënigsberg, et toi tortueuse Sprée, demandez à votre héros ce que peut la valeur des Russes.

Dans le moment où la grande Elisabeth montre et sa force et sa puissance, elle se dit à elle-même : Je dois augmenter par la paix notre gloire, et préférer les sciences à la guerre. Pour moi, si, comme un autre Jason, je pouvais conquérir une toison dor, je ne balancerais pas à l'offrir aux muses.

La guerre arrose la terre de sang, et les continens et les mers sont bouleversés par

(1) Le poëte veut parler encore du roi de Prusse.

elle : dans les jours de paix, c'est l'amour qui règne, et la nature triomphe. Là, les esprits sont sans cesse dans le trouble et le fracas; ici, l'imagination ne se nourrit que des idées du bonheur : la bienfaisance et la clémence s'unissent à la justice : mortels ! élevez vos regards ; voyez-la, en embrassant la paix, offrir un spectacle dont la mémoire sera éternelle.

Au milieu des tempêtes dispersées, paraît avec une splendeur inconnue la paix toute puissante. Autour d'elle brillent l'or et l'azur ; dans sa main, l'olivier et le laurier sont à la place du glaive. Régions sublunaires écoutez attentivement ce dont la fille de Pierre est pour toujours le gage ; Dieu vous dit : « Je suis vivant, et Pierre est ressuscité : je serai éternellement votre Divinité, et bienfaisant pour vous comme Elisabeth. »

ODE
SUR L'AVÈNEMENT
DE
CATHERINE II,
Au trône de Russie, le 28 *juin* 1762.

RÉGIONS de l'univers! écoutez, et sachez ce que peut l'Etre-Suprême; Elisabeth est ressuscitée: l'Eglise et les Palais s'ébranlent: est-ce elle ou Catherine? Elle est l'une des deux. Son courage et son génie rétabliront le siècle d'or pour les sciences, et sauveront du mépris l'aimable nation russe.

Nation Russe! tu es terrible pour tes ennemis dans les champs de Mars, et tu établis le repos dans ta patrie. En combattant, tu fais des conquêtes, et chez toi tu triomphes

sans verser du sang : là, tu es la tempête ; ici, le moteur de la tranquillité : la modération que tu montres au sein de la victoire qui te couronne, t'est donnée par trois déesses.

L'épouse de Pierre-le-Grand, qu'il plaça lui-même sur le trône, est l'ornement, l'honneur de la terre et le modèle des têtes couronnées. On la vit au milieu d'une bataille horrible, lorsque la flamme et la mort volaient de toutes parts, donner un conseil salutaire au héros et enchaîner son ardeur guerrière. Le furieux Mahomet, en acceptant la paix, la bénit et l'embrasse (1).

Elisabeth, sous son règne paisible, adoucit les cœurs des Russes ; semblable à l'aimable Zéphyr, par son aspect bienfaisant, elle porta l'aménité dans les mœurs, sans affaiblir l'énergie de ses guerriers. La paix et la

---

(1) Catherine, voyant que le tsar était pressé par deux fortes armées turques, le contraint, par ses sollicitations énergiques, à se désister de son projet de résistance, et devient ainsi l'auteur de la paix, qui fut signée avec elles.

victoire embellirent la couronne qu'elle plaça elle-même sur son front, et de nombreux trophées furent élevés par elle sur la fin de son règne.

Dans les jours de tristesse et de découragement, Catherine inspire aux vrais enfans de la Russie des sentimens dignes d'eux. Accoutumés au bonheur que nous avons goûté sous le règne de nos déesses, éloignons de nous un triste sort : je vois, pour sauver l'Etat, toutes les ames prêtes à rappeler en sa personne la fille de Pierre.

Verrait-on une nation victorieuse livrée aux vaincus ? O honte ! ô étrange vicissitude ! nos ennemis acquerraient les trophées achetés par le sang des vainqueurs, et notre foi en serait le gage ! Non, Russie, un pareil exemple n'existe point dans tes annales; . . . . mais ce malheur est détourné.

Ton amour pour Catherine, et celui de Catherine pour toi enfantent encore ta victoire, et le ciel affermit sa fidelle adoratrice, en lui faisant maîtriser nos insensés ennemis, sans choc et sans carnage : mais quel spec-

tacle s'offre à mes yeux ! quel fantôme terrible ! que va donc apprendre cette cité ?

Les ténèbres ne seraient-elles pas dispersées dans les cieux ? ou le tombeau de Pierre se serait-il ouvert ? Je le vois, s'éveillant le visage tout troublé, et j'entends ce discours qu'il prononce : « Une douleur vive me poursuit dans la tombe : ai-je formé l'hyménée de l'aimable Anne pour que ma Russie passe sous le joug d'une nation étrangère, et soit privée de sa force, de sa puissance et de sa gloire ? »

« Dois-je voir mes innombrables travaux détruits et tous les fruits que j'en ai acquis, inutiles ? Dois-je les voir abandonnés, et de nouveaux désastres s'accumuler sur ma patrie ? Ai-je érigé la ville sacrée pour qu'elle devînt l'effroi de mes fidéles Russes, lorsqu'elle serait habitée par leurs ennemis, et pour qu'elle fût le foyer des troubles qui doivent agiter les frontières les plus éloignées de mon Empire, que j'ai étendues, au lieu d'être le siège du bonheur de ma nation ? »

Ombre Auguste, calme toi : nous n'avons

pas oublié les nombreux services que tu as rendus à la patrie. Retourne en paix dans l'éternité : tes travaux sont vivans autour de nous : tes enfans ne trahiront pas ton amour ; nous répandrons tout notre sang pour sauver la Russie, en suivant la plus sage héroïne, Catherine, chère à tous les cœurs, et en lui restant à jamais fidèles.

Quelle fut votre surprise, muses de la Néva, lorsque vous entendîtes cette auguste voix ! unissant nos pensées et nos accords mélodieux, nous prononçâmes le serment de zèle ; et quand le jour tomba, ce rivage et ses flots nous parurent, à travers l'ombre subtile, pleins d'une majesté nouvelle : au milieu des héros les plus distingués, parmi les armes brillantes, nous vîmes la beauté tenant l'épée redoutable, animer le courage, et enchanter à-la-fois tous les cœurs (1). Chacun en voyant Catherine, la suivait en disant : « C'est ainsi qu'Elisabeth monta sur le trône de Pierre. »

(1) L'auteur fait ici le tableau de l'entrée triomphante de Catherine dans Pétersbourg, à la tête de son armée.

Viens, consolation de la Russie! viens, objet desiré! être notre rempart contre nos ennemis: mets fin à nos dangers, et justifie Elisabeth en montrant à tout l'univers, qu'une guerre féconde en triomphes est deshonorée par une paix honteuse. L'ennemi ne doit pas être pour nous comme une idole, et recevoir nos tributs.

Comme l'astre du jour, elle montre à nos yeux pleins de joie les beaux rayons de son lumineux visage, sur lequel brille la couronne. Ainsi qu'il disperse les brouillards, et les ténébres, vivifie les campagnes, les forêts et les rivages, l'aspect de notre libératrice nous vivifie à son tour, et va nous éclairer également.

Fière de sa nouvelle spendeur, Petropol fait entendre un bruit triomphant, et des acclamations bruyantes; elle sent sa grandeur, et son esprit est consolé: en contemplant Catherine, elle se rappelle sa première gloire. Les flots de peuples se réunissent dans les temples, dans les rues, dans les maisons, et par leurs voix reunies, ils ressemblent aux flots bruyans qui portent leurs mugissemens jusqu'aux cieux.

Les méchans, victimes de leur orgueil, sont plongés dans la fosse, (1) et Catherine est restée debout. En ce moment, elle adresse avec piété, dans le temple saint, des louanges au ciel qui la protège, et tous les cœurs font des vœux, en même tems, pour sa conservation et pour la nôtre. Le Très-Haut, par sa volonté propice, en nous la donnant pour souveraine, a sauvé les innocens d'une perte sûre.

Puissances! arbitres de la terre, gardez-vous, emportées par la folie, d'abolir les lois sacrées, et ne méprisez pas vos sujets; mais corrigez leurs vices en répandant sur eux les lumières; unissez la vérité avec la libéralité; respectez enfin les droits du peuple: alors Dieu bénira votre maison.

Oh! qu'il est beau de voir des sujets fidèles bénir leurs monarques! et qu'il est affreux de voir ceux-ci les forcer de les abandonner parce qu'ils veulent leur malheur! Observez notre exemple; aimez vos peuples, respectez

(1) Ce passage désigne la fin de Pierre III, qu'on accusait de vouloir livrer son empire aux Allemands.

la religion : elle est le frein de la férocité ; elle unit à vous les cœurs de vos sujets, et vous les soumet plus fortement que vos boucliers.

Et vous, à qui la Russie donne ici, depuis tant de siècles, la jouissance d'une liberté que vous n'avez trouvée dans aucun Empire, écoutez-moi : Pleine d'amitié pour ses voisins, elle vous permit d'exercer librement les rits de vos cultes : si nos monarques et nos pontifes y ont consenti, était-ce pour vous voir porter atteinte à notre antique religion ?

Au lieu de vivre parmi nous dans les bornes de votre devoir, vous avez voulu nous traiter comme vos esclaves, contre l'ordre des choses et de la justice. Votre perfidie a enfanté ces maximes dont la nation russe a ressenti les funestes effets : vous vouliez renverser son trône, en anéantissant sa religion, et cela en violant le droit sacré des gens.

Mesurez l'étendue de nos contrées, lisez les livres où sont consignés nos faits glorieux ; calculez le nombre infini de nos combats, comptez les héros qui ont paru parmi

nous, depuis le cultivateur jusqu'au prince; dans le temple de la justice, dans nos armées, dans nos flottes et dans les campagnes, ainsi qu'auprès du saint autel, et croyez à vos propres sens; ce n'est pas à vous à borner notre carrière.

O qu'il est fortuné le monarque qui sait régner sur les Russes! il sera célébré par la gloire dans tout l'univers, et tiendra dans ses mains les cœurs de tous ses sujets. Nous te voyons, ô Déesse! à ce point de bonheur, en découvrant en toi toutes les vertus; tu montres, à-la-fois, la libéralité, l'amour de la religion, la justice, la fermeté, la prévoyance et le véritable esprit héroïque.

Pendant dix-huit ans tu embellis l'auguste maison de Pierre; tu imitas Elisabeth dans l'élévation des talens des monarques. En élargissant les détenus, et en consolant les affligés, tu abaissas la hauteur des cieux: le Tout-Puissant te sauva enfin d'un sort désastreux, te donna l'empire sur nous, et secha ainsi les torrens de nos larmes.

Et toi, ô rejeton chéri, sauvé par des bras

puissans, que ta vie soit bénie! qu'elle soit glorieuse au sein des sciences! très-cher Paul, deviens homme parfait dans les bras de celle qui te mit au monde! Lorsque les malheurs passés seront oubliés, elle appaisera toutes les tempêtes. Par son génie, ses bienfaits, et son zèle pour toi et pour nous, elle créera un paradis sur nos bords.

Sciences, triomphez, Minerve est montée sur le trône. Fontaines du Permesse, jaillissez avec transport; roulez en murmurant dans la vallée verdoyante. Allez dans les rivières et les mers annoncer notre joie; dites aux prairies, aux montagnes et aux îles, que les lumières s'étendent, et que les arts ont vu ériger pour eux des temples magnifiques.

Héros braves et fidèles, à qui la Providence ordonna de s'armer contre des impies pour la défense de notre héroïne, jouissez de votre victoire, et réjouissez-vous en ce jour: vos lauriers ne se faneront pas, tant que les Russes rempliront les extrémités de l'univers du bruit de leurs exploits.

ODE

POUR LA NOUVELLE ANNÉE;

ADRESSÉE A L'IMPÉRATRICE

CATHERINE II, EN 1764.

Je chante l'an qui commence! il est glorieux, il sera l'ornement des siècles; il égalera la sublimité de tes projets, ô Déesse, notre protectrice! je prédis que je laisse ta fortune obéissante guider ma voix: il n'est pas possible que nos années ne ressemblent à la destinée de celle qui est la splendeur et l'appui des Russes.

Trompette des exploits héroïques, Parnasse! toi vainqueur des tems et du sort, que tes échos répètent aujourd'hui les accens de ta voix mélodieuse! approche tes sommets des cieux, et, pour célébrer Catherine, fleuris comme nos cœurs remplis de

joie ; que la voix de la lyre murmure avec le ruisseau ; transforme Borée en Zéphyr ; montre le printems pendant l'hiver, et l'éclat radieux au milieu de la sombre nuit.

En unissant ma voix aux accens de la fête, fais voir que j'adore la petite-fille de Pierre, et que je la chante avec le même zèle que je chantais la fille du héros. Ni le poids de l'âge qui affaiblit l'ame de l'homme, ni les maux physiques qui m'assaillissent auprès du tombeau, ni mes ennemis par leurs intrigues pernicieuses, ne m'empêcheront de rendre aux monarques le respect qui leur est dû.

Le choix de la vertu ajoute à la gloire de la Russie ; Elisabeth en fut l'auteur et le témoin ; l'amour de toute la nation remplace la parenté du sang. O sceptre, couronne ! ô trône ! ô palais ! ô destinées de la Russie ! embellisez-vous sous la domination de cette seconde Déesse : l'une vous fut donnée par Pierre, et celle-ci par Dieu.

Oui, Dieu même l'a conduite parmi vous ; qui pourra arrêter sa marche ? Peut-on ar-

rêter le flux des eaux de l'Océan? qui peut lui opposer une digue? où sont les chocs, où sont les périls et les désastres? Le Très-Haut les a écartés de nous, et, favorable à la douce héroïne, il l'a couverte de son égide, l'a élevée au rang suprême, et l'a couronnée de sa main.

Comme celui qui s'élève au-dessus desnues découvre les astres d'Atalante et voit sans s'émouvoir le tourbillon rapide à ses pieds; ainsi son génie élevé, par un effet de sa sublime conception, débrouille le ténébreux chaos des impôts; elle méprise les tempêtes, dissipe les ténèbres, change les jours obscurcis en des jours pleins de clarté, et nous ramène la joie et le bonheur.

O toi, chef radieux! qui brillas dès l'éternité des ans, qui vivifies tout ce qui respire, tout ce qui fleurit, toi qui es l'œil des planètes, permets qu'en portant le mien jusqu'à ton temple d'or, j'y arrête ma vue. Déjà de ses portes éclatantes de saphirs, tu diriges tes coursiers éthérés; ils hennissent, frappent le firmament, se pressent et volent dans l'espace.

En ouvrant la nouvelle année, porté sur les roues éclatantes de ton char, tu t'élances sur la voûte azurée; tu cours d'un pas rapide dans les cieux escarpés : à la voix du voluptueux printems, tu chasses le sombre et farouche hiver; ainsi Catherine, en t'imitant, adoucit la rudesse du peuple, et l'entraîne vers la paix et la félicité, en renouvellant ses droits.

Lorsque tu seras parvenu au plus haut point de ta course, tes rayons plus forts verseront par torrens la flamme et la vie sur la terre, et feront naître la tendre verdure : sur les arbrisseaux qui brillent autour de la jeune Cérès, tu exciteras la voix des oiseaux; là, tu attireras les chœurs des jeunes garçons et des jeunes filles qui croissent pour peupler et enrichir nos campagnes.

Les bontés de Catherine s'épanchent sur nous dans le printems de son règne; mais sa générosité devient plus grande à mesure que le rayon de sa gloire devient plus éclatant. L'abondance et la tranquillité répandent par elle leurs semences; elle soigne,

couve, échauffe. O quel riche fruit murira en toi, terre de la Russie!

Quand des espaces éthérés ta chaleur approche de la terre, ô Phébus! tu verses sur nous des pluies fertiles en élevant et épaississant dans les nues les vapeurs, et par-là tu tempères le bel été; de même le cœur des Russes, échauffé par le rayon de Catherine, sera rafraîchi par les rosées bienfaisantes de ses largesses, et la joie sera donnée à tout le monde.

Pour mieux embellir la face de la terre, tu raccourcis l'ombre de la nuit; de même pour travailler au bouheur de ses sujets, elle change la nuit en jour. Russes, peuple obéissant à sa souveraine généreuse, imitez-la; soyez comme des abeilles vigilantes, et augmentez votre bonheur par vos succès dans les travaux utiles.

Après avoir versé ses trésors sur l'été, le soleil parviendra au signe de la balance, où il rend le jour égal à la nuit pour tout le monde, et à la suite du radieux été, murira la joie avec le fruit qui naît après les travaux.

Le doux jus de la grappe coulera par ruisseaux; alors les souffles favorables amèneront à tems marqué les vaisseaux avec les richesses dans les ports sûrs.

Je crois entendre déjà les voix des Nymphes qui chantent en portant de doux fruits. J'entends le murmure des énormes gerbiers, et je vois dépouiller les gras épis dans les aires ; je crois voir les Russes au milieu des cris des chasseurs, qui font retentir les forêts du son des cors, et nous présentent la guerre au sein de la paix, porter aux pieds de l'incomparable Déesse le tribut de l'automne, la terre, l'eau, les bois et l'air.

Dans ces momens bénis où le Très-Haut, par l'effet de sa grace, couvrit ton front sacré de la couronne, par les mains de la gloire, et où, après une longue attente, il nous récompensa par le plus cher gage, en nous donnant le jeune Paul, nous ne pouvons concevoir tant de bontés, ni rendre dignement assez d'actions de graces au Créateur, pour tous ces dons précieux.

Catherine monta sur le trône, non-seule-

ment pour se sauver elle-même des malheurs dont le sort la menaçait; mais pour sauver les Russes des périls communs, excités par les passions pernicieuses que sa prévoyance voyait naître, et que, par un insigne héroïsme, elle voulut empêcher : elle se dévoua pour nous donner la tranquillité, comme une vraie mère se dévoue pour ses enfans.

Notre obéissance pour elle est le gage de notre bonheur. O vous contrées! par l'accord unanime de vos cœurs accoutumés à vivre en union avec la volonté de vos monarques, réjouissez-vous! La vérité est sur le trône, et la sagesse est assise avec elle ; le ciel dirige l'esprit de notre Déesse, et, par sa bouche, il dicte ses lois éternelles.

« C'est par moi que les Empires fleurissent
» et que les rois rendent des jugemens justes :
» j'abhorre l'abominable intrigue ; je juge
» sans partialité les contestations ; je puis
» faire le dénombrement de toutes les actions
» passées, et de tout ce qui se passe jour-
» nellement : je prédirai l'avenir ; mes con-
» seils seront salutaires à tous ; je détour-
» nerai les malheurs de mes fidèles adora-
» teurs, en les avertissant.

» Le Seigneur commença la création par » sa sagesse : pour la première fois le » nombre infini des flambeaux célestes » brilla dans le firmament ; dans le sein » de l'espace immense, il marqua par sa » parole le cours des astres ; il alluma le » soleil, appaisa la guerre entre les élé- » mens, abaissa les plaines, éleva les » montagnes, et prescrivit des bornes à » l'abîme. »

Cette voix du sage Salomon, grande princesse, est ta propre voix. La fermeté de tes lois sera le rempart de la vérité sacrée. Il t'a précédée par des siècles, tu le surpasseras par les actions qui naissent de la force de l'ame : l'aurore des sciences dissipera les ténèbres de l'ignorance des peuples qui te sont confiés.

Tes travaux seront notre richesse, tes exploits notre défense ; ton esprit sera notre lumière, et ta vigilance enfantera notre repos. O Pindare ! si dans les siècles où tu chantas, il eût existé chez les Grecs une telle princesse, tu aurais annoncé que les dieux, dégagés de tout soin, pouvaient

boire leur nectar dans les cieux, sans se mêler de gouverner les mortels.

Quels sont les objets qui se présentent à mon esprit rempli d'allégresse? Ce n'est pas vous, farouches Druides; ce n'est pas vous, bois ténébreux; ni vous, cavernes qui donniez, par de sourds mugissemens, des réponses dictées par la voix des féroces fanatiques; mais ce sont les belles sœurs de Castalie, ces aimables prophêtesses qui, du haut du Parnasse, s'approchent de moi, et me prêtent leurs yeux et leur voix.

« Vois et entends, disent-elles, ce qui » doit arriver dans les contrées étendues de » la Russie, que de grands fleuves traver- » sent, et où ils abreuvent de leurs ondes » quantité de peuples. Ces fleuves franchi- » ront, par de nouveaux canaux, les dos des » hautes montagnes, à la voix de Cathe- » rine: (1) elle veut, par la réunion de leurs » eaux, rapprocher ses peuples et augmenter

---

(1) Ce passage a rapport au canal du Ladoga, que Catherine fit finir.

» leur abondance par l'échange de leur su-
» perflu.

» Ainsi, par l'alliance des ondes de ces » fleuves, elle établit de nouveaux liens » entre ses sujets, et donne à nous, muses » zélées, le moyen de répandre nos fruits » par-tout. Cette Déesse chérie et éclairée, » d'un œil plein de bienveillance, affermit » l'existence des arts, ainsi que leur sanc- » tuaire, en ouvrant les portes aux sciences » dans toute l'etendue de sa domination.

Uranie nous découvre l'Occident, pour conquérir la toison d'or. La Russie s'élance aux portes de l'aurore, à travers les montagnes, les glaces, les pluies et les orages. Les Jasons, les Thésées, les Alcides, s'abandonnant à la merci de l'Amphitrite russienne, comme dans un tems calme, méprisent les périls et les difficultés : dirigés par le bonheur de Paul, ils accomplissent ce que Pierre avait tant souhaité (1).

(1) L'auteur laisse croire que les Russes qui ont tenté plusieurs fois de franchir le passage de la mer du Nord, pour joindre l'Amérique, ont réussi.

Russie regarde à ta droite, où un Géant enflé d'orgueil est assis ; il croit tenir lui seul toute la puissance de la terre : (1) entouré par d'épaisses murailles et par des mers éloignées, il compte pour rien le reste de l'univers ; il ne sait pas qu'une grande puissance, sans la bravoure disciplinée, comme celle qui brille en Europe, est presque sans force.

Chine, en prévenant ton malheur, prends garde d'exciter notre colere par ton orgueil ; crains la vengeance redoutable des Russes ; tes deserts stériles et arides, et les nuées épaisses de tes flèches ne serviront qu'à ta honte inévitable. Le poëte zélé est prêt à annoncer du haut du Parnasse, à tout l'univers, ta fuite honteuse, et quel est ton vainqueur.

Les décrets des Cieux, et le génie de nos héros accompliront ces souhaits éternels. Je vois la Russie, concevant l'espoir de ces prodiges ; je la vois, le regard attendri et le cœur plein de son bonheur, présenter le plus beau

(1) Allusion au peuple chinois.

spectacle dans ses transports ; elle porte ses yeux sur le jeune Paul, qui est comme un tendre lys, et lui dit :

« O toi, joie de tous, gage sûr de mes espérances, Pallas te mit au monde pour moi et pour que tu continues mon siècle d'or : ô rejetton d'un sang divin ! crois, fortifie toi, comblé de son amour ; regarde par le fruit de ses travaux, combien tu dois prendre avec joie le fardeau du gouvernement, et conserver ma gloire et la tienne, en imitant ses exemples.

» O enfans zélés de la nation des Slaves, si fameuse dans l'univers ! ô peuple ferme dans ta fidélité, dominateur de tant de royaumes et de mers, à l'abri des ailes de l'aigle russienne ! toi que la Déesse a embelli par sa gloire, comment pourras-tu lui rendre des actions de graces ? occupe toi des travaux utiles ; et cette année, et toujours, imite sa grandeur et ses vertus. »

« Sa haute naissance développa ses talens, sa beauté est le bienfait de la nature. Le ciel lui donna l'élévation de l'esprit pour la

faire admirer de l'univers, comme l'astre du jour; la fortune lui donna la couronne et la pourpre. Quelle offrande, ô Russes! lui consacrerons nous pour prix de ses bienfaits et de notre bonheur? qu'est-ce qui peut être digne d'elle? un zéle ardent et perpétuel. »

Roulez, flambeaux heureux dans tout le siècle de Catherine; que votre force vivifiante, comme les fleuves majestueux d'Eden, se répande dans son cœur, dans ses membres, dans ses yeux; que sa précieuse santé fleurisse sans altération pour notre bonheur, comme un printems éternel!

LA PREMIÈRE ET LA PRINCIPALE RÉVOLTE DES STRELIZTS,

Arrivée à MOSCOW, *l'an* 1682, *au mois de mai;*

Décrite par ALEXANDRE SOUMAROCOW.

CHAPITRE PREMIER.

LA première épouse du tsar Alexis Michaïlowitz, fut Marie Ilinitsna, de la famille des Miloslawskis, et la seconde, Natalie Kyrilowna, de celle Narichskins. Cette double alliance fut la cause des révoltes des Strelitzs. La puissance des Miloslawskis, après la seconde union du tsar, qui d'abord avait espéré de se soutenir par l'avènement futur du tsarevits Théodore, né des Miloslawski,

quoique elle ne fût pas détruite, était considérablement affaiblie; et la puissance des Narichskins, quoique n'étant pas parvenue à son comble, était cependant un obstacle à celle des Milcslawskis. Le nom des Narichskins était détesté parmi le peuple, et particulièrement parmi les Strelitzs, à cause des intrigues du ci-devant boyarin, Iwan Michaïlowitz Miloslawski : tout contribuait au mécontentement populaire; les impositions, les violences, les rixes dans les rues, le retardement dans la distribution de la paie aux Strelitzs, les travaux les jours de fêtes, tout cela était attribué aux Narichskins. Non-seulement les Strelitzs, mais encore leurs femmes et leurs enfans étaient recherchés par le même boyarin Miloslawski qui déplorait leur sort, et ces insensés regrettaient avec lui et avec ses suppôts, son état passé et le leur. (Le mal nouveau est plus sensible que le mal passé qui n'est plus). Quelquefois le même Miloslawski enveloppait sa tête d'un fichu et se mettait sur les perrons comme si c'était une femme, et qu'elle fût maltraitée par les Narichskins, et cela pour exciter la compassion des Strelitzs. Il disait d'autres fois que tel ou tel avait été écrasé par

la course rapide des chars de ces premiers, et que leur sang demandait vengeance au ciel, à l'image miraculeuse de la vierge. Il racontait à la populace les miracles de cette image (1), qui présageaient la chute des Narichskins : car, disait-il, Notre-Dame, la protectrice des chrétiens orthodoxes, ne peut pas souffrir long-tems l'oppression de ses fidèles adorateurs.

Quoique le règne d'Alexis Michaïlowitz fût heureux, néanmoins Miloslawski ne laissait pas échapper l'occasion, quand il arrivait quelques maux, d'en rejetter tout l'odieux sur les Narichskins, en rendant excessivement grand le moindre de ces maux. Il fondait sur le mal, reconnu général, son bonheur particulier : il inventait tout ce qui est propre à un homme astucieux, qui a l'ame basse ; et ayant à faire avec la populace, il employait une politique fondée sur la simplicité même. (Il faut parler différemment aux hommes éclairés qu'à la populace ignorante.)

Après le décès du tsar Alexis Michaïlowitz,

---

(1) Cette image, apparue, se trouve dans l'église principale du couvent de Snamenski, dont Miloslawki était un des fondateurs.

son fils aîné le tsarevitz Théodore, d'une très-faible complexion, mais doué des plus excellentes qualités de la nature, monta sur le trône. Les Miloslawskis s'abandonnèrent à leur orgueil en voyant régner leur parent, malgré que le tsar Théodore Alexievitz voulût plutôt être le parent du peuple russe, que celui des messieurs Miloslawskis. Quoiqu'il en soit, les Narichskins devinrent tout-à-fait impuissans, et la tsaritze Natalie Kyrilowna, quoique infiniment respectée, vit déserter ses appartemens. (Les politiques ne portent point leur hommage là où la fortune ne brille pas, et les petits, qui imitent les grands, se comportent de même:) les uns agissaient par peur, les autres cherchaient des faveurs dans le parti opposé, où les attirait leur intérêt; et les autres les imitaient par habitude de flatter et d'adorer la fortune, quoiqu'ils n'attendissent d'elle aucun bienfait. Enfin la plupart s'éloignaient, sans en connaître le motif, de la cour de Natalie Kyrilowna. On pourrait connaître la cause de leur conduite en se fondant sur l'exemple de ce qu'on voit de nos jours. Le mot, *la mode*, était alors inconnu en Russie; mais son effet existait chez elle dès la plus haute

antiquité : tout venait et se faisait par la mode. Les adulations naissaient d'elle comme aujourd'hui. Dans l'instant où l'on ne voyait que peu ou point de monde dans les appartemens de la tsaritze Natalie Kyrilowna, on voyait aussi les Narichskins rester sans amis ; (car les amis, communément, ne s'attachent qu'à la fortune, et non pas à la personne ; et lorsque la fortune s'écarte d'un homme, les amis s'en détachent aussi-tôt.) La tsaritze n'aurait pas été abandonnée si son bonheur eût dépendu du seul tsar ; mais elle était haïe par la sœur de celui-ci, la tsarewne Sophie Alexievne, pendant le règne même de son père : pendant celui de son frère elle devait être opprimée par elle. (La discorde entre les belles-mères et les belles-filles est devenue presque naturelle en ce monde.) Cette tsarewne, qui était d'une beauté parfaite, passait toutes les femmes en ambition : elle avait une passion extrême de dominer ; elle était enfin aussi malicieuse et vindicative qu'elle était belle. Il n'est pas étonnant qu'avec de pareilles qualités, elle ne pût souffrir sa belle-mère qui partageait le trône de son père, et que celle-ci lui inspirât tant de haîne. Sophie avait

de l'esprit ; elle était élevée dans les grandeurs, et était entourée de flatteurs : et ne devant rien à la lumière de l'éducation, elle était arrogante par nature et par naissance, et ne pouvait pas se contenir dans les bornes de l'humain devoir. Dans sa position, il eût fallu qu'elle eût eu beaucoup de vertu pour ne pas s'écarter du chemin de la droiture, et pour prendre celui du véritable héroïsme, pour s'attacher enfin à la morale utile, au lieu d'écouter la politique qu'on voit gravée dans nos cœurs corrompus, qui, d'après leurs passions, la préfèrent à toute sorte de sagesse, quoique la vraie gloire et la vraie ambition ne consistent que dans la vertu ; mais cette opinion philosophique n'est pas généralement reçue : la princesse Sophie n'était pas un philosophe, elle n'adoptait point ce systême ; de pareilles considérations sont entièrement opposées aux passions humaines.

Le tsar Théodore Alexievitz, assis sur le trône des monarques de la Russie, régnait en luttant contre les obstacles de sa faible santé ; n'ayant ni la cruauté qui éclipse les plus belles actions des monarques, ni cette faiblesse du cœur, qui fait pencher vers l'in-

justice, et qui ouvre aux malveillans le chemin aux troubles et à la révolte. Il fut le gardien fidèle des lois, l'ami des sciences, le protecteur des pauvres, l'arbitre des débats de ses sujets. Il proscrivit l'usage des habits ruineux, qui sont l'ornement des hommes sans esprit et sans caractère; il abolit les prérogatives des familles qui ne tiraient leur vanité que de l'ancienneté de leur généalogie, et non pas des services rendus à la patrie; il supprima les impositions qui pesaient sur le peuple, et fit cesser la cherté des denrées, qui est la source principale des malheurs de celui-ci; il fut le père de l'éloquence russe, née des fleurs de la langue; car alors elle n'était pas remplie de mots allemands et français: les Russes de son tems ne se convertissaient pas en Français ni en Allemands (1), mais ils cherchaient à se policer, à s'éclairer, et à être de dignes originaux, et non pas de faibles, de ridicules et d'inconstantes copies des étrangers, en dédaignant leurs propres qualités. On ne pensait pas alors

(1) Ici l'auteur critique l'introduction des usages français et allemands, pendant le règne de Pierre-le-Grand et de ses successeurs.

comme plusieurs le font à présent, qu'en répandant sur la tête cette farine de bled que nous appellons *poudre*, nous nous rendons semblables aux autres Européens; car les habitans de notre partie du monde ne diffèrent pas seulement par la poudre, mais par les sciences, des Asiatiques, des Affricains et des Américains. Ceux qui proclament que nous n'étions avant Pierre-le-Grand que des barbares, ou pour mieux dire des animaux, ne savent ce qu'ils disent ; nos ancêtres ne nous étaient point inférieurs; et ce dernier tsar, dansnotre antiquité, était le digne frère de Pierre-le-Grand.

Les Russes n'ont point éprouvé de métamorphoses comme le disent, sur la foi des étrangers, les ignorans de nouvelle mode, auxquels ceux-ci ont inspiré une opinion avilisante d'eux-mêmes. Ces déclamateurs insensés sont, il est vrai, changés ; car d'hommes sans poudre qu'ils étaient, ils sont convertis en bêtes poudrées.

Ni l'âge tendre, ni la faiblesse de la santé, ni les maladies continuelles, ne diminuèrent point la gloire du tsar Théodore Alexievitz ; elle ne fit, au contraire, que s'augmenter cha-

que jour. Sa première épouse, Agathe Simeonowna, de la famille des Grouchewskis, après lui avoir donné un fils nommé Elie, rendit l'esprit; et son fils périt avec elle. Cette affliction ajouta aux infirmités du tsar, et elles devinrent plus allarmantes. Son premier ministre, Iasicow, son favori, desirant conserver toujours sa fortune et son crédit, lui conseilla d'allumer une seconde fois le flambeau de l'hymenée, afin que pendant sa vie, et dans la faible situation où sa santé le mettait, ses sujets, dans l'espoir d'un bonheur avenir, n'inclinassent pas pour un autre parti, et qu'après sa mort le même parti restât en possession du trône russe. Iasicow avait pour but d'être le tuteur des enfans du tsar et en même tems le régent de l'Empire.

Ces vues politiques n'étaient point alors contraires aux desirs des Boïars et du peuple. On lui choisit la belle, la vertueuse Marthe Matweewna, de la famille des Apraxins. Le tsar l'épousa, et le 27 avril, de la même année, il mourut après un régne de six ans et trois mois. Il vécut pour le bonheur et la joie de son peuple; il mourut pour amener les pleurs et les infortunes... La nouvelle de sa mort étant

répandue, la ville de Moscow se vit plongée dans un état de profonde tristesse, pareil à celui que Rome éprouva après le décès de Titus : Moscow gémissait et toute la Russie se baignait de larmes.... Dans l'instant que le tsar expira, on en informa le patriarche Joachim, et on annonça au peuple sa mort par le son de la grande cloche. (1) Le patriarche, tout le clergé, les Boïars, et la haute noblesse s'assemblerent dans le Cremle pour nommer un nouveau tsar, et tous, à l'unanimité, élurent pour succéder au trône, le tsarevitz Pierre; le tsarevitz son aîné, qui étoit d'une faiblesse extrême, begue et privé presque de la vue, fut reconnu incapable de gouverner l'Empire. Cette décision était conforme, d'après ses infirmités, avec ses propres desirs. Le tsar fut elu, et les grands prêtèrent le serment de fidélité. Il monta sur le trône à l'âge de dix ans, et le peuple confirma cette élection par ses applaudissemens, ses acclamations et son serment volontaire.

---

(1) La cloche dont il est ici question, est celle qu'on ne sonne que dans les cas extraordinaires.

CHAPITRE II.

Les semences de haine que Miloslawski avait semées contre les Narichskins étaient prêtes à porter leurs fruits pour nuire au nouveau tsar et à la tsaritze Natalie Kyrilowna. Les Strelitzs de Moscow, dans l'élection générale du peuple, ne le reconnurent pas. Ils n'étaient point membres de la société, mais les défenseurs de l'Empire par une paye qui leur était accordée; ils avaient seulement quatorze mille cent quatre-vingt-dix-huit voix comme soldats. Quoique tous les grands et le reste de la noblesse, ainsi que le bas peuple, eussent prêté sur la croix, qu'ils baisèrent, le serment de fidélité, pourtant le plus grand nombre d'entr'eux était du parti opposé. (Il me paraît que le meilleur serment est l'amour pour la patrie et l'honneur; parce que ce serment ne se viole jamais. C'est ainsi que jurèrent Caton et beaucoup d'autres Romains, lorsqu'ils voulurent rester fidèles à leur pays.) Les hommes intrépides du parti

du tsar Pierre Alexievitz et de sa mère, la tsarize, Natalie Kirilowna étant avertis de l'émeute du peuple, et ayant mis par-dessous leurs habits leurs cottes de maille, arrivèrent au Kremle pour défendre le tsar et maintenir la tranquilité de l'état. Dans le nombre on voyait le prince Borice Alexievitz Golitzin, echanson, et son frère aîné, le prince Iwan Bolchoï, surnommé Lob, (le front,) les princes Jacques Luca, Borice et Grégoire Dolgoroukis. Il y avait encore plusieurs personnages considérables de ce parti; tels que le prince Nikita Iwanovitz Odoewski, honoré quoique encore très-jeune du titre de boïarin, du tems du tsar Michaël Feodorovitz, et son fils le prince Jacques Nikitiewitz, le prince Michaël Alegoucowitz, et le prince Michaël Iacowlewitz Tchercaskis, le prince Iouria Alexievitz et son fils le prince Michaël Iouriewitz Dolgoroukis, le prince Repnin, le prince Iwan Borissovitz Troecourow, le prince Grégoire grigoriewitz et les princes ses fils, André et Michaël Grigorievitzs Ramadanowskis, messieurs Pierre Vassilievitz l'aîné, et Pierre Vassilievitz le cadet, Borice Petrowitz Chéremetiews, Alexis Semenowitz Cheïn, le

prince Iwan Grigorievitz Kourakin, le prince Iouria Nikititz Baratinski, le prince Michaël Iwanovitz Lykow, les princes Pierre, Nikita, George, Théodore, Semenowitzs Ouroussows, toute la noblesse et presque tout le peuple. Du parti opposé, étaient les strelitzs et le plus petit nombre du peuple; celui des grands de ce parti était fort borné, aussi ne s'étaient-ils pas déclarés ouvertement.... Il vaut mieux pour les monarques et pour les Empires n'avoir point de troupes, que de dépendre d'elles; il vaut mieux pour le peuple, être sous le joug d'une nation étrangère, que sous celui d'une populace armée, dont il faut flatter l'insolence, en tremblant jour et nuit, sous sa garde. Dans les troupes réglées de l'Europe, le soldat subit la peine de mort s'il désobéit. En observant dans les armées une pareille discipline, on fait naître la sureté commune; car celui qui n'est point accoutumé à commettre de petites fautes, ne se porte jamais aux grandes, parce que les choses marchent par degrés: jamais les incendies ne se manifestent par de grandes flammes, mais elles naissent d'une petite étincelle: sitôt qu'on étouffe l'étincelle d'une révolte, il n'existe

point d'embrâsement pour la patrie ; les troupes contenues dans le devoir de la discipline, sont dangereuses aux seuls tyrans.

Les Strelitzs, déterminés par les messagers secrets de la princesse Sophie et de Miloslawski, pendant le fort de la maladie du feu tsar et après sa mort, à s'opposer à l'élection de Pierre Alexievitz, se tenaient prêts pour exécuter ce projet. Un noble, nommé Soumboulow, fut désigné pour donner le signal du soulèvement, en criant, avec les autres conspirateurs, simples nobles, ses égaux, dans l'assemblée générale de la noblesse, qui devait se tenir au Cremle, que l'élection des boyars était illégitime, parce que le frère cadet était élu à l'Empire, et l'aîné en était écarté; et pour proposer de placer sur le trône le tsarevitz Iwan Alexievitz. Ce conspirateur, pour prix de son audace, fut promu ensuite, par la princesse Sophie, au grade de conseiller de la noblesse ; mais il attendait le titre de boyarin : se voyant trompé dans son espérance, il prit l'habit de moine, dans le couvent de Tchoudow. Le tsar Pierre Alexievitz s'y étant rendu un jour, et s'étant apperçu, en le voyant dans l'église cathédrale du couvent, qu'il restait

derrière les autres après le service divin, sans s'approcher à la distribution du pain bénit, demanda à ceux qui l'entouraient pourquoi ce moine ne participait pas à la cérémonie. Ayant appris que c'était Soumboulow, il l'appela auprès de lui, et lui demanda pourquoi il se refusait à l'acte de dévotion de ses confrères. Celui-ci déclara qu'il regardait en tremblant le visage de sa majesté, et que non-seulement il n'osait pas passer près de son souverain, qu'il avait offensé, mais même lever sur lui ses yeux troublés par le repentir. Telles furent ses paroles. (Le repentir lui avait fait prendre l'habit angélique, n'ayant pu sous l'habit de démon qu'il portait avant, obtenir la récompense qu'il s'était promise.) Le monarque lui ordonna de prendre le pain bénit, et, l'appelant de nouveau auprès de lui, il l'encouragea à lui répondre sans crainte, et voulut savoir par quelle raison, à son élection au trône, il ne lui avait pas plu. Soumboulow, enhardi, lui répondit : « Judas trahit Jésus pour trente pièces d'argent, étant son disciple ; et moi, seigneur, je ne fus jamais le vôtre. Pourquoi donc trouvez-vous étonnant qu'un noble obscur vous ait trahi pour

devenir boyarin? Réponse spirituelle et basse en même tems.

Sophie, elle-même, ne croyait pas son frère Iwan Alexievitz capable de gouverner l'Empire ; et c'est pour cela qu'elle voulait le faire monter sur le trône, afin de régner à sa place : elle voulait, sous le nom de tsarewne, être une tsaritze souveraine ; dans la suite du tems l'éloigner du gouvernement, et détruire l'espérance des Russes de le voir un jour revêtu de la pourpre, ou par quelque moyen secret le priver de la vie, et s'affermir de cette manière. Le cri de Soumboulow était nécessaire aux Strelitzs. Un écho répéta dans leurs régimens que la noblesse ne confirmait pas l'élection du nouveau tsar ; et qu'eux, non comme des révoltés, mais comme les soutiens de la justice et les défenseurs de la patrie, devaient protéger la volonté de ses enfans et la succession légitime, par zèle pour la famille du monarque, et porter enfin à la noblesse les atteintes que les Boyars voulaient exercer contre elle. La plupart des Strelitz pensaient ainsi : peu d'entre eux étaient au fait de ce qui se passait, et des motifs de ces menées : on voulait en-

gager l'affaire en la montrant sous l'apparence de la justice, pour la soutenir ensuite par la férocité et l'ivrognerie, et la finir par la cruauté. — Sophie, outre sa passion de dominer, craignait que la tsaritze ne se vengeât des premières persécutions qu'elle avait endurées d'elle, et de celles que ses frères et ses autres parens avaient souffertes des favoris du règne passé, qui avaient répandu contre eux diverses calomnies, et exercé de fortes oppressions; craignant donc leur vengeance, au lieu de se repentir et de suivre une conduite nouvelle, elle s'efforçait d'augmenter le mal commis, et de se faire des appuis, méprisant les reproches de sa conscience, dont elle n'écoutait point la voix.

La licence des Strelitzs, qui n'obéissaient pas à leurs chefs, était utile à Sophie et à ses partisans, pour faire triompher leur cruauté, pour développer leur pouvoir injuste, ébranler la tranquillité publique, et commencer enfin les troubles. (Les troupes doivent dépendre du peuple, et non pas le peuple des troupes; autrement les membres de la patrie, les citoyens et les habitans de la campagne, seraient les esclaves de la soldatesque.) En ce tems, les Strelitz se sou-

venaient peu de leurs devoirs, fondés sur la discipline militaire, qui fait la conservation de la patrie et sa défense : ils s'occupaient, au contraire, du commerce ; ils avaient des boutiques dans tous les marchés publics ; le reste de leur tems était consacré aux divertissemens, ou ils se plongeaient dans une débauche crapuleuse.

Les étincelles s'enflamment dans les cœurs des soldats contre le père et les enfans de la patrie, et le feu ne tarde pas à éclater. Le corps funeste des Strelitzs oublie Dieu, son souverain, l'honneur et son pays : ravissant les droits du trône et des lois, il les transporte aux armées ; il règle tout par la force et par la licence... Voilà quelle était notre populace, à notre honte ! Celle de Rome ne se souleva jamais contre Rome, et Moscow s'armait contre Moscow. On ne vit jamais les nobles enfanter de pareils soulèvemens. La justice, qui exécutait les lois par la bouche des monarques, et qui était conservée par les plus considérables fils de la patrie, passa dans les mains des esclaves armés, qui s'emparèrent du pouvoir suprême. Ordinairement les ordres tendent à descendre, mais alors ils tendaient à monter.

Les rassemblemens commencèrent dans leurs quartiers, placés sur différens points de la ville. Ce fut dans ces assemblées que des esprits exaltés discutaient sur les destinées de l'Empire. Ils en chassèrent ignominieusement leurs colonels, en vomissant contre eux et contre les Boyars toutes sortes d'injures, et en les menaçant des tourmens et de la mort : ceux-ci échappaient à leur perte par le silence et par la fuite. Les autres officiers, et les meilleurs des Strelitzs, tâchaient de détourner la masse du crime qu'elle commençait déjà ; mais leurs conseils sages n'eurent aucun effet. Les Strelitzs, par un accord commun de férocité, firent monter ceux-ci sur le sommet des hauts édifices, et les précipitèrent en bas, les sacrifiant parce qu'ils leur avaient reproché leurs violences. Quelques-uns de leurs régimens ne se déclarèrent point d'abord ; ils flottaient et sentaient les reproches de leur conscience, (car les reproches dans des consciences qui ne sont pas affermies, se font quelquefois entendre.) Il y avait alors seulement à Moscow neuf régimens des Strelitzs, qui montaient au nombre de quatorze mille cent quatre-vingt-huit hommes. Trois

régimens, ceux de Stremiannoy, de Poltef et de Joucow, se refusèrent long-tems au vœu impie des autres; et le régiment Soukharew resta jusqu'à la fin dans les bornes de la fidélité et de l'honneur : son quartier-général était là où est la tour de Soukarew, qui me semble rappeler et dire sans cesse aux passans : Soyez fidèles aux monarques et à la patrie : ce lieu est sacré, et le régiment qui m'a donné son nom est béni.

Dans ce tems, Miloslawski se disait malade, et attisait secrètement, par les mains des autres, l'embrâsement : ce secret a été dévoilé après sa mort. Les hommes qui ont un esprit profond et le cœur mauvais, sont bien dangereux! Miloslawski fut le conducteur de la révolte, et on n'avait pourtant pas le moindre soupçon sur lui pendant sa maladie simulée. Il ne sortait point de sa maison, et ne recevait personne; mais ceux qu'il avait choisis, parmi les plus adroits des Strelitz, allaient chez lui nuitamment; ils l'informaient de leurs préparatifs, et recevaient ses instructions. Les Strelitzs allaient aussi pendant la nuit chez la princesse Sophie, pour lui annoncer ce qui se passait parmi eux, et pour prendre ses ordres. Les prin-

cipaux confidens et adjoints de Miloslawski dans cette affaire, furent Alexandre, fils d'Iwan Miloslawski, Iwan et Petre fils d'André Tolstoï. Ce dernier, par sa fidélité à son souverain Pierre Alexievitz, et par son zèle pour sa patrie, effaça ses premiers crimes: il ne laissa point un nom voué à l'opprobre, il fut, au contraire, l'honneur de ses descendans. Le lieutenant-colonel des Strelitzs, Iwan Elifeew, fils de Tchykliar, membre de la petite noblesse de Nowgorod et Iwan Grigoriew, fils d'Ozerow, étaient aussi préposés par Miloslawski pour diriger cette révolte. Les chefs conjurés du corps des Strelitzs, furent Borice Odinstow, Obrocim Petrow, Cousma Tchermnow et quelques autres. Les trois régimens dont on a parlé, séduits par de grandes promesses, se tournèrent du parti des factieux. Le régiment Soukharew fut sauvé d'un tel forfait par le Petisotennoï (1) Vassili Bourmistrow, et par le Petideciatnic Ivvan Borissow. Aucun des Strelitzs, excepté les auteurs du complot, ne savait pas si leur entreprise

(1) Le titre Petisotennoï signifie chef de cinq cents soldats, et petideciatnic de cinquante.

avait un but avantageux ou funeste; mais l'ivrognerie, leur cruauté naturelle et surtout les espérances de récompense qu'on leur avait fait envisager, décidèrent leurs opinions flottantes, et les portèrent à l'exécution de cet horrible attentat.

Des appartemens de la princesse Sophie on faisait distribuer de l'argent aux régimens, et on se les attachait de plus en plus. On vit figurer parmi les instrumens de la révolte, une dame-d'honneur de la princesse Sophie, Théodore Semenowa, surnommée Cosatchca : elle était née dans la petite Russie : mariée ensuite avec le conjuré Oserow, elle fut comblée de richesses. — Les vociférations des Strelitzs se firent bientôt entendre en public, et dans leur audace ils éclataient en menaces; ils ne marchaient plus qu'en bandes considérables; les bains publics et les cabarets retentissaient de leurs abominables clameurs; les cloches, dans plusieurs églises, au lieu du son ordinaire, ne faisaient entendre que celui du tocsin. Lorsque les factieux étaient ivres, ils battaient la générale en se trompant eux-mêmes; ils s'exerçaient au prélude du soulèvement, et se préparaient

aux barbaries qu'ils devaient exercer bientôt. O vous princes, seigneurs et nobles de Moscow, qu'attendiez-vous? pourquoi ne préveniez-vous pas le malheur qui vous menaçait? Il y avait dans cette ville plus de citoyens que des Strelitzs. Vous vous persuadiez que ces derniers, sans de grands motifs et sans le consentement unanime du peuple, ne violeraient pas leur serment; cependant ils l'ont fait, et d'une manière horrible!

CHAPITRE III.

Le 15 mai de la même année 1682, on battit la générale le matin par ordre du boyarin Iwan Michailowitz Miloslawski. Les Strelitzs s'assemblèrent dans leurs quartiers, et ils attendirent les ordres de la princesse Sophie pour égorger sa propre patrie. Alors Alexandre Miloslawski et Petre Tolstoï, vinrent annoncer aux régimens, dont ils parcoururent les rangs à cheval, que l'heure de la juste vengeance était arrivée : « Le tsarevitz Iwan Alexievitz est tué, dirent-ils ; les Narichskins se sont emparés de la Russie ; la perte des sujets fidèles et de toutes les troupes est décidée. » Ils ajoutaient : « Vengez, amis, vengez le sang du tsarevitz assassiné le même jour que le tsarevitz Dmitri fut tué à Ouglitz ; vengez le sang du tsarevitz, et détournez les malheurs publics : mourrons pour la patrie ! » Et les Strelitzs, armés contre la patrie, crurent mourir pour elle.

Ce jour était destiné pour enflammer l'imagination des Strelitzs, et les porter à la vengeance. On avait choisi l'anniversaire de celui où Dmitri avait été tué pour mieux faire croire aux insensés à l'assassinat du tsarevitz, comme si le sort avait consacré au meurtre ce jour plutôt que les autres. Alexandre Miloslawski, et Petre Tolstoï, par ordre de la princesse Sophie, et d'Iwan Michaïlowitz Miloslawski, régulateur de la révolte, communiquèrent aux régimens la liste des boyars proscrits, et qu'il fallait massacrer. Alors on tira de l'église du couvent Snamenski, que Miloslawski avait fait restaurer, l'image miraculeuse de la vierge, après qu'on eut fait la bénédiction de l'eau. Les régimens battirent la générale, levèrent leurs étendards, et, pour être plus agiles, les soldats ne s'armèrent que de leurs hallebardes, dont ils raccourcirent les hampes; portant enfin devant eux l'image et un vase d'eau benite, et suivis par des canons et tout l'attirail de la guerre, ils se mirent en marche pour consommer le crime.

Il y avait à Moscow un boyarin appelé Artemon Sergueevitz Matweew, qui était

l'ennemi des Miloslawskis, et par conséquent des Strelitzs, parce que c'était dans sa maison que restait la demoiselle Natalie Kyrilowna, fille de Kyrile Polouechtowitz Narichskin, lorsqu'elle en fut tirée pour être mariée au tsar Alexis Michailowitz, et parce qu'il était resté attaché à la tsaritze. Il fut exilé pendant le règne du tsar Théodore Alexievitz, d'après les insinuations calomnieuses des boyars Bogdan Matweewitz Khitrow, et d'Iwan Michaïlowitz Miloslawski, et venait d'être rappelé par l'ordre de la tsaritze. Celui-ci sortait du palais vers le midi de ce jour affreux, qui arriva le lundi, et allait joindre son carosse : il était encore sur l'escalier nommé Kouretnoï, lorsqu'il apprit du boyarin, le prince Théodore Semenowitz Ourousow, que les Strelitzs étaient déjà entrés dans Zemlianoï Gorode et dans Kitaï Gorode (1). Matweew retourna

(1) La ville de Moscow se divisait alors, comme aujourd'hui, en quatre principales parties, que les Russes appellent Gorod ; ce mot signifie ville. La première partie était le Cremle, où est le palais des tsars, l'église cathedrale, le palais du patriarche, quelques couvens, l'arsenal, le sénat et les autres tribunaux. La seconde s'appelle Kitaï Gorode : dans celle-ci est

vers la tsaritze, et lui annonça ce qui se passait : il ordonna au même instant au lieutenant-colonel du régiment Stremianoï, Grigori Goriouchskin, de fermer les portes du Cremle; mais les Strelitzs y étaient déjà et entouraient le palais. Ils montèrent sur le clocher Iwanowski, et sonnèrent le tocsin avec la grande cloche. Son bruit continua pendant tout le tems de cet affreux siège. Ils s'approchèrent enfin de l'escalier rouge, en criant : « Livrez-nous les traîtres Narichskins et Matweew, qui ont massacré le tsarevitz Iwan Alexievitz. » Les Narichskins Kyrile Polouechtovitz et son fils Iwan Kyrilowitz, prièrent la tsaritze de montrer aux factieux le tsarevitz en vie et bien portant. Le tsar et le tsarevitz furent exposés à leurs

---

le marché appelé, par les Russes, Gastinoï-dvor; beaucoup de palais de seigneurs et quelques couvens. La troisième se nomme Beloï Gorode, et la quatrième Semlianoï Gorode. Les trois premières sont entourées de hautes murailles, partie en brique et partie en pierre. La quatrième fut entourée d'un rempart de terre, ce qui lui donna le nom de Semlianoï Gorode; car Semlia, en russe, signifie terre. Le Cremle est au centre, sur la situation la plus élevée, et commande les autres parties de la ville.

yeux sur l'escalier rouge, à l'endroit où l'on posait les caisses de la garde : cette démarche était nécessaire pour prouver aux Strelitzs que le bruit de l'assassinat du tsarevitz était sans fondement, pour leur montrer que le tsar était digne du diadême, et pour porter enfin le trouble dans leur conscience, et les amener au repentir. La tsaritze elle-même sortit pour les exhorter à l'obéissance ; mais ils lui répondirent avec la plus indécente barbarie. Le tsarevitz leur dit alors qu'il n'avait souffert aucun mauvais traitement, ni de la part de la tsaritze, ni de celle des autres. Les Strelitzs, malgré qu'ils eussent vu le tsarevitz en vie, ne changèrent rien à leur entreprise, qui tendait au massacre desdits boyars ; car ce n'était point la mort du tsarevitz qui était le motif de leur révolte, mais leur propre intérêt. « Livrez-nous les Narichskins, criaient-ils en brisant la grille de bois de l'escalier, le tsarevitz n'est pas assassiné ; mais il peut l'être par eux à l'avenir. » Précaution féroce ! Il est indigne de l'humanité de faire périr des hommes sur la seule crainte des malheurs qu'ils peuvent exciter, et lorsqu'il n'existe aucune trace de soupçon contre eux. « Iwan Narichskin,

disaient-ils, voulait mettre sur sa tête le diadême du tsar, il mérite la mort. » (Ces militaires sont venus pour venger la mort du tsarevitz, et ne pouvant se servir de ce prétexte, puisqu'il existe, ils inventent des nouvelles et folles raisons pour justifier leur révolte. Ici, ce n'est pas l'action qui suit le principe, mais c'est le principe qui suit l'action.) Le boyarin Matweew étant descendu vers les Strelitzs, les exhortait à se rappeler leurs devoirs à rentrer en eux-mêmes, et à ne pas ternir la gloire qu'ils avaient acquis dans les combats qu'ils avaient livrés pour la patrie : il les engagea à ne pas commettre un crime encore inconnu en Russie, et les pressa de sortir du Cremle, et de retourner dans leurs quartiers. Ils parurent un instant appaisés, et Matweew courut annoncer ce changement à la tsaritze. Alors celui qui dirigeait le tribunal des affaires des Strelitzs, le prince Mikhaila Iourievitz Dolgorouki, descendant l'escalier, les apostropha avec fermeté, et en termes très-durs. Sa hardiesse, dans une telle circonstance est digne des plus grands éloges; mais son peu de prévoyance est à déplorer, car elle ranima la férocité des factieux, sur-tout lorsqu'ils

se rappellèrent le pouvoir sévère qu'il exerçait sur eux, qui ne s'accordait nullement avec leur insolence. Il se retirait sur l'escalier rouge ; ils y montèrent après lui ; le jettèrent en bas sur la pointe des piques, et le mirent en pièces à coups d'hallebarde. Cette action horrible fut le commencement du carnage et l'essai de leur férocité..... Lorsque la populace rompt ses chaînes, il n'y a plus de pouvoir monarchique, le sceptre et les lois sont sans force ; ce sont les esclaves qui gouvernent, qui ordonnent, et les fils de la patrie se taisent et obéissent. Voilà le fruit de ce prétendu droit naturel qui montre tous les hommes égaux ! Les nobles n'ont jamais exercé des barbaries en s'attrouppant. L'obéissance servile appartient aux esclaves ; les fils de la patrie doivent veiller au salut de l'Etat ; la puissance est dévolue au monarque, et c'est à la sagesse à prescrire les lois. Tel est le fondement du bonheur public de la Russie.

Les Strelitzs des autres régimens, qui étaient sous le vestibule du palais Granovitoi (1), se précipitèrent alors dans les ap-

(1) La partie du palais des tsars, où se faisait la

partemens du tsar, et s'emparèrent du boyarin Matweew, l'homme le plus sage, le plus utile à la patrie et à la société. Alors on vit la tsaritze employer tout ce que les forces d'une femme pouvaient lui permettre pour le sauver, et employer en même tems les prières et les larmes pour les fléchir, mais tout cela fut inutile: la férocité indomptable mit dans la bouche de ces esclaves les expressions les plus grossières envers l'épouse de leur ancien maître, la mère de celui qui régnait déjà, et qui était la régente de l'Empire.

Le vertueux, l'intrépide, qui sait braver la mort, est digne d'une estime éternelle, et devient l'honneur de ses neveux... Le boyarin prince Michel Alegoukowitz Tcherkaski se jetta au milieu de ces tigres enragés, et arracha de leurs mains et de la gueule de la mort le boyarin Matweew. Mais ceux-ci, après avoir déchiré les habits de ce protecteur de l'humanité, enlevèrent de ses mains le malheureux qu'il défendait, et le menant sur l'escalier rouge, du côté de l'église de

---

réception des ambassadeurs, et où on donnait les dîners de cérémonie, s'appelait *Granovitaia palata.*

l'Annonciation, ils le jettèrent sur les piques en criant à leurs partisans : Etes-vous contens? et tous répétèrent avec transport ce mot, qui annonçait leur barbare satisfaction. Les témoins de ce terrible spectacle, qui ne consistaient que dans la seule populace, les uns volontairement et les autres par crainte, applaudissaient à ces actions féroces, et criaient, comme les Strelitzs ; nous sommes contens! nous sommes contens! Les domestiques des seigneurs, forcés par la violence de crier comme les autres, avaient conservé leur fidélité pour leurs maîtres et par conséquent pour le trône, et non-seulement de cœur, mais même de bouche, ils n'avaient point communiqué avec eux ; ils souffraient les mauvais traitemens et les menaces de la mort. Alors le ciel irrité, et la terre, teinte du sang innocent, virent la différence entre la noblesse et la populace. Que faisiez-vous alors ecclésiastiques ? vous gardiez le silence, vous, les soutiens de la vertu! vous voyez que la vérité tombe et vous ne la soutenez pas! Ce jour, ces heures, ces momens étaient confiés à votre garde. Mais comment pouvaient-ils la soutenir, puisque le patriarche lui-même

était du parti des factieux, et puisque le fanatisme de la populace servait son hypocrisie ; il était le complice secret de leurs forfaits odieux. O Nicon! Nicon! ton favori et ton confident, venu du mont Athos, celui qui fonda, à l'imitation des asyles saints qu'on voit dans ces montagnes, un couvent sur l'escarpement de celles de Vorabiews, fut, par ses intrigues secrètes, l'instrument principal de la chute du trône patriarchal. Le voici encore, par de nouvelles intrigues, armant l'erreur populaire : il voit d'un œil tranquille, du haut de son palais, l'effusion du sang innocent de ses compatriotes. Tu sauvas la maison des tsars de la contagion, et celui-ci favorise les troubles. Je dirai hardiment que cette révolte n'aurait pas eu lieu à Moscow si tu étais vivant, et placé sous le dais patriarchal. O décrets incompréhensibles de Dieu! Nicon a succombé, et Joachim prospère!

Les Strelitzs, après avair massacré Matweew, et s'être couverts du sang desboïards, crient de toute leur force : « Le tems de la vengeance a commencé ; n'épargnez pas les traitres, allez, exterminez les. » Alors baissant leurs piques, on vit un grand nombre d'en-

tr'eux courrir sur l'escalier rouge, et se répandre dans les appartemens du tsar. La tsaritze voyant la barbarie de cette abominable populace, gémissait et s'abreuvait en tremblant de larmes amères. Elle se retira avec le tsar et le tsarevitz dans la grande salle du trône. Les révoltés, en parcourant l'intérieur des appartemens du tsar de la tsaritze et des princesses, fouillaient par-tout, et cherchaient ceux qu'ils avaient envie de sacrifier... L'église romaine a introduit l'usage pernicieux par lequel les sacriléges, les homicides, et les voleurs trouvent leur salut en touchant les temples sacrés; mais chez nous l'innocent n'est point à l'abri, non-seulement dans l'enceinte des murs des temples, mais même sous les autels... Les Strelitzs, en cherchant les boïars, enfoncaient leurs piques sous les autels même des églises, et les brisaient. (A quoi servent les carêmes, les prières, et les prosternations, quand les ames sont éloignées à ce point de la vertu?..) La nature sembla prendre part a l'horreur que la postérité devoit éprouver pour ce spectacle barbare, puisque quand ces forcenés franchirent les portes du Cremle, le beau tems de mai se changea en vents vio-

lens et en tempêtes furieuses : quelques factieux, plus timides, prétendirent alors que ce changement inattendu dans le tems, annonçait que la férocité de cette populace effrénée, était le présage de la destruction du monde. En effet, le dernier moment de la destruction de notre monde peut-il être plus terrible que la fin de Matweew et de Dolgsrouki ?.... Dans le même tems, les Strelitzs massacrèrent dans le palais, le Stolnic Vassili Iwanow, fils du premier secretaire Larion Iwanow, et les lieutenans-colonels Grigori Gorіouchskin, et Olimpi Iourenew. Ils parcoururent, avec leurs hallebardes, et jusquau moindre recoin, les chambres à coucher du tsar, du tsarevitz et des princesses : ils tuèrent au lieu du Stolnic des appartemens, Athanase Kyrilovitz Narichskin, le Stolnic Theodor Soltycow, fils du boyarin Petre Mikhailowitz : ils s'excusèrent ensuite auprès de son père, en disant que c'était par méprise qu'ils l'avaient tué... O ames abominables et indignes d'être éclairées par la lumière du soleil, une pareil excuse pouvait-elle suffire? et votre réponse pouvait-elle consoler un père livré au désespoir ? Vous avez massacré un homme que vous n'aviez pas proscrit..... En se

jettant dans le vestibule de l'église de la Résurrection, ils apperçurent le nain de la tsaritze, nommé Khomiacow, et ayant appris de lui qu'Athanase Kyrilovitz Narichskin, était dans cette église, caché sous un autel, qu'il leur montra, ils entrainèrent ce dernier sur le parvis, le mirent en piéces et jettèrent ses membres dans la place qui est audevant de la Cathédrale, comme s'ils les réservaient à de nouveaux déchiremens, et comme si ces parties inanimées sentaient encore leurs outrages, tant leur barbarie était insatiable... La stari tze avait tiré de l'hôpital des pauvres le même Khomiacow, à la sollicitation de son frère, qui venait d'être massacré; et ce fut son bienfaiteur qu'il désigna aux meurtriers.... Grand Dieu! y a-t-il dans l'énfer une punition digne de ce scélérat!...

Le même jour, les Strelitzs livrèrent aux tourmens les plus horribles Iwan Thomitz Narichskin, personnage attaché au service de la cour, qui était alors dans sa maison, située de l'autre côté de la rivière Moskwa. Ils parcouraient les rues dans l'ivrognerie la plus profonde et dans l'état le plus hideux: ils entraient dans les riches maisons, où ils

augmentaient leur ivrognerie, en menaçant tout de la mort et du massacre : ils pillaient, frappaient et commettaient enfin toute sorte d'excès.

Dans ces courses, ils tuèrent les boyars, princes Grigori Grigoriewitz, et son fils, André Grigoriewitz Ramadanowskis, tous deux célèbres généraux, sous prétexte que, pendant qu'ils commandaient sous la ville de Tchiguirin, ils leur avaient fait souffrir beaucoup de mauvais traitemens. Ils trouvèrent et massacrèrent Larion Iwanow, et Averki Kyrilow ; le premier parce que, disaient-ils, en gérant les affaires des Strelitzs, dans le tribunal où elles se rapportaient, il les opprimait, et le second, parce qu'en s'occupant des revenus affectés à l'entretien de leur corps, il mettait des impositions onéreuses sur toutes sortes de provisions et de comestibles. Ayant trouvé dans la maison d'Iwanow, qu'ils avaient tué, une espèce de poisson séché (*polype*), ils le prirent pour un serpent venimeux, et, insultant leur victime après sa mort, ils attachèrent ce prétendu serpent à son corps, qu'ils exposèrent sur la grande place : là, en le montrant au peuple, ils lui dirent qu'ils

avaient tué en lui un impie qui nourrissaient des serpens venimeux.... Et n'étaient-ils pas eux-mêmes plus abominables et plus venimeux que tout autre reptile! . . Chacun de ces massacres excitait de nouveaux cris de joie, et on entendait par-tout : C'est beau ! c'est heureux! En ce moment, plusieurs domestiques de la noblesse, qui n'avaient pas voulu répéter ces exclamations, et qui gémissaient en voyant cet horrible spectacle, furent battus jusqu'à la mort.

Dans le Cremle, le tocsin de la grande cloche et la générale annonçaient en même tems au peuple, que les esclaves assiégeaient la patrie, le tsar et les tsarevitzs. Après le coucher du soleil, abreuvés du sang innocent de leurs concitoyens, ils sortirent du Cremle, et retournèrent à leurs casernes, après y avoir laissé une nombreuse garde des leurs.

CHAPITRE IV.

Le 16 mai, les Strelitzs, assemblés en grand nombre, et armés comme le jour précédent, se rendirent dans la maison du boyarin le prince Iouria Alexandrovitz Dolgorouki, père du prince Mikhaila Iouriewitz, qu'ils avaient massacré, et voulant débuter encore par la débauche, ils s'excusèrent d'avoir tué son fils, en disant qu'ils avaient été emportés par leur vivacité...... Un acte de vivacité peut obtenir un pardon sincère, lorsque la volonté n'y a pas concouru; mais un meurtre si outrageant pour l'humanité et pour la justice divine, et dans de pareilles circonstances, ne peut s'adoucir.... Ce prince, qui était un octogénaire, couvert de cheveux blancs et paralytique, effrayé par la mort terrible de son fils, prononça involontairement leur pardon. Ceux-ci, après l'avoir reçu, voulurent boire à sa santé, et, selon le devoir chrétien, faire des vœux pour le repos de l'âme du défunt.

8

Les plus instruits parmi eux lui citèrent ce passage de l'évangile : *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent;* et le prince ordonna qu'on leur ouvrît ses caves. — Peu-à-près, étant assis près de sa fenêtre, et croyant qu'il n'y avait personne dans son appartement, il répéta dans son affliction ce vieux proverbe : « Le brochet « est mort, mais ses dents restent. » Son extrême ressentiment lui fit proférer encore ces mots : « Autant il y a de créneaux sur les » murs de Moscow, autant de Strelitzs y » seront pendus. » Cette dernière expression fut fatale pour lui ; mais sa prédiction fut accomplie, car leur punition fut conforme à ce qu'il avait pressenti. Un nain, qu'il prétendait être son fidèle serviteur, et qui s'était caché derrière un poële, effrayé par l'arrivée de ces hôtes odieux, étant sorti de l'appartement, rapporta ces paroles aux Strelitzs qui se livraient à la débauche. Ils rentrèrent aussi-tôt dans la chambre du seigneur, et, le prenant par ses cheveux blancs, ils le traînèrent devant sa porte, qui était dans l'endroit le plus peuplé d'une des plus célèbres rues de Belogorod, et le mirent en pièces ; jettant ensuite son corps sur un

tas de morue salée, ils lui disaient tour-à-tour : Voilà ton dîner. Il était alors onze heures du matin. Les Strelitzs allèrent au Cremle, et vers le palais, dans le même ordre que la veille ; ils battaient la générale et sonnaient le tocsin. Etant arrivés à la grille dorée, et voyant que les boyars et les autres officiers du palais y étaient rassemblés ; ils s'écrièrent : « Livrez-nous Iwan Narichskin, ou nous vous mettrons tous en pièces. » S'adressant ensuite, d'un ton menaçant à la tsaritze, ils lui disaient : « Fais paraître ton frère ou il t'arrivera du mal à toi-même. » — N'ayant point obtenu ce qu'ils demandaient, ils crièrent de nouveau : « Nous n'attendrons pas plus tard que demain pour qu'il nous soit livré. » Après cela ils se retirèrent du Cremle : ce qui fut vers deux heures après-midi.

Pendant le reste de cette journée, ces malheureux, indignes du nom d'hommes, masacrèrent, déchirèrent, percèrent, dans les rues les seigneurs, le peuple et les chevaux. Moscow remplissait l'air de ses gemissemens : il paraissait alors à ses habitans que la terre palpitait sous elle et que ses fondemens étaient près de s'écrouler. Le premier

jour, le boyarin Iwan Kyrilovitz Narichskin avec son père, l'aïeul du tsar, et ses parens, les chambellans, Vassili Theodorowitz, Condrati Thomitz, Kyrile Alexeevitz Narichskins, et André Artamonovitz Matweew, se cachèrent en divers lieux secrets pratiqués dans les appartemens de la princesse Natalie Alexeewne. Quand les Strelitzs entrèrent dans le Cremle pour la seconde fois, d'après l'avis des princesses Marthe Alexeewne et Natalie Alexeewne, qui vivaient dans la plus étroite amitié, ceux-la furent transférés dans la maison de bois de la première, qui était bâtie près de la cour du palais Patriarchal, dont elle était séparée par une muraille sans communication, et personne ne le savait, excepté une dame d'honneur très-fidelle, dont le nom de famille était Clouchin. Iwan Kyrilowitz, en se sauvant avec les autres, coupa de ses propres mains, ses cheveux, ainsi que ceux de ses infortunés compagnons, pour qu'ils ne fussent point reconnus. Et ils se cachèrent ensuite dans un cellier, en se couvrant de matelas, et laissant la porte du cellier entr'ouverte. Les Strelitzs passèrent comme un torrent rapide, en enrageant de ne pas les

trouver, et vomissant les imprécations les plus atroces. Plusieurs, fois dans leur passage, certains d'entr'eux enfoncèrent leurs piques dans les matelas; mais ils se retiraient, en disant : « Nous avons déjà visité là ; il n'y a personne » . . . . Après la retraite de ces scélérats du Cremle, les proscrits, après s'être faits leurs adieux mutuels, allèrent se cacher où chacun crut être le plus en sûreté.

CHAPITRE V.

Le 17 mai, les Strelitzs parurent plus furieux que les jours précédens. Ce jour-là, ils ôtèrent de leurs épaules leurs habits et ne gardèrent que leurs halebardes et leurs piques. Au bruit continuel de la générale et du tocsin, ils se portèrent encore au Cremle, présentant l'aspect le plus redoutable et le plus odieux. Alors les Boyars, voyant la perte inévitable d'Iwan Kyrilowitz et leur propre danger, et jugeant que la résistance devenait inutile pour le sauver, prièrent la tsaritze de livrer son frère aux Strelitzs. La tsaritze, accablée d'une douleur au-dessus des forces humaines, finit par y consentir. La princesse Sophie l'y engagea à son tour : celle-ci, en tonnant contre les factieux, s'efforçait à cacher sa perfidie sous une crainte simulée, et elle paraissait redouter sa propre perte.

Elle entra dans le temple avec la princesse, par le derrière de la grille dorée :

elles y trouvèrent un nombre prodigieux de Strelitzs. Iwan Kyrilowitz y fut conduit; il se confessa et communia, sans que cela adoucit la férocité, non-seulement de ces barbares, mais même le cœur de la princesse. La tsaritze faisait entendre ses lamentations, et les courtisans pleuraient; mais la victime, tranquille, se résignait à subir une mort inévitable. La princesse, au lieu de chercher à calmer les Strelitzs, en employant la dissimulation, encourageait la victime, en témoignant qu'elle prenait part à son sort, et lui montrant que la nécessité seule était la cause de sa perte. Narichskin répondit par ces paroles du Psalmiste: « Je suis pré-
» paré à tous les tourmens, et ma douleur est
» toujours devant mes yeux. » — « Je ne crains pas la mort; mais qu'elle mette une fin à l'effusion du sang et aux malheurs de ma chère patrie! » Se tournant alors du côté de la tsaritze, il lui parla en ces mots: « Ne vous affligez pas; oubliez ma perte, et souvenez-vous que je suis innocent. » La tsaritze, déchirée par la douleur, après avoir embrassé son frère, et lui avoir fait ses tristes adieux, ferma les yeux, et, élevant ses mains vers l'autel du temple, elle s'écria: « O Dieu!

fortifie ma faiblesse, et conserve ma magnanimité! » La princesse lui présenta l'image de la vierge pour la remettre au malheureux et innocent condamné : quoique pleine de joie, elle semblait être, aux yeux du peuple, touchée de compassion : elle avait l'air, en lui mettant l'image dans les mains et en montrant aux Strelitzs qui la touchait, de les exciter ainsi à l'épargner.... N'est-ce pas outrager la divinité que de faire un tel emploi de la piété et de l'image ?....

Il se trouvait alors dans l'église le boyarin, prince Jacow Nikytitz Odouewski, homme âgé et naturellement craintif ; il représentait à la tsaritze et à la princesse Sophie, qu'il fallait livrer le prince sans retard ; car, disait-il, cette lenteur peut attirer sur nous les plus grands maux, et il forçait ce malheureux, qui marchait à une perte certaine, d'aller plus vîte à la mort ; en lui dissant tout bas, hâtez vos pas, Iwan, et vous empêcherez que les princes, ainsi que nous, ne périssions pour vous.... Cette conduite est indigne d'un boyarin. La peur est ici criminelle : condamné, par une populace révoltée contre la patrie, à une mort innocente, le boyarin, qui est en même tems

le frère de la tsaritze et l'oncle du tsar, plie à son sort, et ne s'oppose pas aux esclaves de l'Empire et aux arbitres du trône ; pourquoi donc l'empêcher, dans ses derniers momens, d'embrasser ses amis ?.... Le prince Mikhaila Alegoucowitz Tcherckaski ne jugeait pas ainsi : la conduite de l'un est digne d'un éternel oubli, et celle de l'autre doit rester à jamais dans la mémoire.

La tsaritze et la princesse Sophie, ayant au milieu d'elles Iwan Kyrilowitz, sortaient de l'église et l'acompagnaient à la mort et au martyre : à peine ils s'approchèrent de la grille dorée, et les portes en furent ouvertes : que les barbares Strelitzs, semblables à des bêtes féroces, affamées de sang, méprisant Dieu, son église, la sainte image, et la tsaritze, sœur de l'infortuné, se jettèrent sur lui ; et le prenant par les cheveux, par le col et par les habits, le traînèrent le long des marches de cet escalier rude, jusqu'à la place. Ensuite, au milieu des imprécations et des injures, ils le menèrent à travers tout le Cremle, jusqu'à la borne appellée Constantinowski (1). Là ils lui firent

(1) Ce mot signifie le lieu où on donne la question.

subir la question avec des tourmens inouis qu'ils méritaient seuls d'éprouver. Après cet acte de férocité nouvelle, ils le conduisirent, par la porte Spaski, à la grande place, où l'ayant tous entouré, ils le levèrent sur leurs piques, et le jettèrent au-dessus d'eux en poussant des cris de rage, répetés chaque-fois. Ils lui coupèrent enfin les mains, les pieds et la tête, et le reste de son corps fut mis en petits morceaux, qu'ils foulèrent dans la boue. Ces traitemens ignomineux excitent une compassion au-dessus de tout exemple, et la patience héroïque de la victime, l'élève au plus haut point de l'honneur et de la gloire : ceci suit, de ce principe, que l'innocence, par aucune force et par aucune violence, ne peut être profanée, et que nul, excepté nous, ne peut se rendre maître de notre honneur.

Le même jour, les scélérats massacrèrent Iwan Maximowitz Jasycow, qui s'était caché dans la maison de son confesseur, située à Beloï Gorod, dans la rue Nikitinskaia, où était la paroisse Saint-Nicolas à Chlynow. Il fut dénoncé aux Strelitzs, par un domestique d'une certaine maison, qui le rencontra au moment qu'il entrait

dans le lieu qu'il croyait son azyle, et qui reçut, de ce dernier, qui voulait l'engager au silence, sa bague qu'il ôta de son doigt pour lui en faire présent. (O reconnaissance précieuse! as tu habité dans tout le monde, excepté à Moscow!) — Les Strelitzs, l'ayant traîné à son tour sur la grande place, l'élevèrent sur les piques, et coupèrent son corps en morceaux. Telle fut la fin de cet homme sage et distingué.

Le même jour, apparemment, ils saisirent, habillé en mendiant, un juif allemand, baptisé, et médecin de profession, qui se nommait Daniel Fougaden, et dont la demeure était à la Nemetzkaïa Sloboda (1). Ils prirent aussi un autre médecin allemand, nommé Goutmenche, dans sa maison, située près de l'endroit qu'on nomme aujourd'hui Tchistoï Proud (2), et qui s'appelait anciennement Pogannoi Proud, et arrêtèrent son fils en même tems. Le premier

---

(1) Ainsi s'appellait le quartier où les étrangers étaient établis.

(2) Tchistoï-proud, signifie bassin propre, et pagannoi proud, bassin impur.

connaissait le danger qu'il courrait, et voulait s'y soustraire, et les seconds ne le soupçonnait même pas. Tous les trois étaient très-habiles dans leur art. Ils furent conduits sur la fatale place, et subirent le sort des premières victimes..... C'était par haine contre les étrangers et particulièrement contre les Allemands, qui étaient alors en très-grand nombre à Moscow, qu'on les massacra. Les Allemands, étant sous l'autorité des boyars, ne pouvaient exercer aucune oppression contre les Russes, et ils vivaient paisiblement dans les lieux qu'on leur avaient destinés. Le prétexte des factieux était que ces innocens médecins étrangers avaient empoisonné le tsar Théodore Alexievitz; et à l'égard du fils deGoutmenche, ils le sacrifiaient parce qu'il était le médecin de celui qu'ils haïssaient.

Qui doutera, après des actions qui surpassent presque la nature humaine, qu'il existe pour nous une autre vie, sur-tout lorsqu'on envisagera qu'il n'y a pas dans ce monde un supplice pour de tels scélérats, et quand on verra que ces indignes créatures ne tombent pas sous les foudres des cieux? — Les tems de cette cruelle révolte ont été appelés

par les flatteurs, tems de troubles. Ainsi les flatteurs, en adoucissant la vérité des faits de l'histoire, appellent les tyrans, qui surpassent et les Nérons et les Caligulas, des hommes sévères ou menaçans (1): ils ravalent l'honneur des princes justes, en mettant dans le même grouppe, avec les rebuts de la nature, ceux qui nous conduisent au suprême bonheur. Il faut que la vérité règne dans chaque histoire, afin que les hommes apprennent à éviter le mal et à s'attacher au bien. L'historien qui prodigue injustement des éloges ou des critiques à sa patrie, en est l'ennemi : le bien et le mal qui arrivent aux hommes, servent également à l'instruction et au bonheur de tous. Une narration inventée est inutile pour qui que ce soit : une histoire fausse est pernicieuse à la nation qui en fait le sujet, et toute nation doit empêcher qu'on n'égare les lecteurs à son égard.

Les cadavres des enfans de la patrie, épars comme nous l'avons dit, sur la grande place,

---

(1) L'auteur applique ce trait à son rival Lamonosow, faisant allusion au passage où celui-ci appele le féroce Iwan (*héros menaçant.*)

y restèrent en proie aux outrages des esclaves, qui permirent avec peine qu'on leur donnât les honneurs de la sépulture. Le hardi et respectable nègre de Matweew, ramassa les lambeaux du corps de son maître, et l'admiration pour cette action fit peut-être que personne ne l'en empêcha. — Ayant transporté les restes de ce boyarin dans sa maison, il invita ses proches à se réunir à lui, et les enterra entre Miasnitzkaia et Pocrowskaia, dans l'église de Saint-Nicolas le Stolpe (1).

Les Strelitzs, parcourant la capitale, pillaient les grands et les petits, les riches et les pauvres, et ruinaient les habitans de Moscow, sans que rien put les arrêter. Leurs femmes enrichies, méprisant déjà leur superflu, insultaient les femmes de qualité, en jettant les riches habits de celle-ci dans la boue : elles les foulaient aux pieds, en prononçant des discours exécrables contre les boïars, leurs épouses et tous les nobles, ces inébranlables appuis du trône, ces véritables enfans de la patrie.

Livrés à la débauche, les Strelitzs ne sor-

(1) A la colonne.

taient point des cabarets; et là, pour satisfaire à la dépense excessive qu'ils faisaient, ils vendaient aux aventuriers et aux filoux les effets qu'ils venaient d'enlever, et au prix le plus bas. Ils pillèrent enfin le trésor du tsar. (L'ivrognerie parmi notre populace fut de tout tems la cause du désordre et l'avant-coureur du crime.) La perte de leurs concitoyens, la ruine de la patrie, la spoliation des biens, et la destruction de la puissance publique, tout cela ne paraissait rien aux yeux des Strelitzs. — Pour s'attirer les domestiques, ils enfoncèrent les portes du bureau des affaires de ceux-ci; ils brisèrent les serrures des coffres où étaient déposés les contrats qu'ils mirent en pièces; et cela en criant à haute voix: « Les domestiques de tous les seigneurs sont libres! » (comme s'ils étaient auparavant esclaves!) mais pas un domestique ne se réunit à eux; ils restèrent dans la louable fidélité, qui fera rejaillir un honneur éternel sur leur condition.

Tels furent les Strelitzs, ces reptiles abominables, remplis d'un poison infernal..... Les boyars voyant que la révolte ne pourrait être maîtrisée, et que le bonheur du

peuple et le pouvoir du monarque allaient être détruits, voulurent faire cesser les troubles à tout prix : ils placèrent sur le trône, le jour suivant, c'est-à-dire le 18 mai, le frère de Pierre pour régner avec lui, et nommèrent leur sœur Sophie régente de l'Empire.

PIERRE-LE-GRAND,

POEME HÉROÏQUE;

Adressé à son Excellence, Monsieur le Lieutenant-Général et Chevalier, IWAN IWANOVITZ CHOUVALOW.

RECEVEZ, *protecteur des Muses, le commencement de mon grand travail, comme vous reçûtes toujours mes productions. Amateur de la littérature russe, vous m'inspirâtes une nouvelle ardeur pour la poésie. Encouragé par vous, je me suis abandonné à cette carrière; vous serez le coopérateur et le juge de mes travaux. Entre plusieurs excellentes qualités, dont vous êtes doué, vous possédez la louable passion pour les belles-lettres. Votre esprit naturel et éclairé sait distinguer les passages où il y a des idées*

grandes, de ceux où il n'y a que du bruit et des mots vîdes de sens. Le jugement délicat de votre oreille m'est nécessaire pour que je puisse apprécier la faiblesse de mes idées, et quand je tomberai sous le poids du découragement, votre attention me redonnera de nouvelles forces. En marchant sur les traces d'Homère et de Virgile, je ne suivrai point leur exemple : je ne veux point chanter des dieux imaginaires; mais les faits vrais, les grands travaux de Pierre. Il est plus difficile de faire un éloge digne de ce héros, que de prendre Troie en dix ans. O si cela dépendait de mes moyens! l'Enée, fugitif de sa patrie, que nous montre Virgile, pourrait à peine être comparé, dans mes vers, avec Mazepe; et Virgile, lui-même, serait honteux de ses fables... Le rugissement du lion terrassé aurait étourdi les syrènes d'Ulysse, et étonné la valeur d'Achille...... Sur les traces de qui marcherai-je donc? Sur celles de Pierre, et par des vers héroïques d'une sublimité nouvelle, je dois montrer à l'univers entier que je mérite les couronnes du Parnasse. En voyant que j'ai chanté un héros qui n'eut point d'égal dans les siècles passés, on dira que je fus choisi par le destin

pour cette entreprise : en retraçant enfin à la mémoire les actions éclatantes de Pierre, décrites dans mes vers, je serai lu par la postérité. Les riches prairies, les beaux rivages de nos fleuves et des mers qu'habite le russe, ainsi que toutes les nations qui le respectent, aux yeux desquelles Pierre-le-Grand s'est rendu célèbre après ses travaux, reportant sur moi leur admiration, rendront un digne hommage à ces vers, et ils en feront retentir les bois et les forêts. O combien je m'énorgueillirais de ce succès idéal, de ce travail desiré, mais insurmontable ! Je ne désespère pas cependant d'en venir à bout : il est déjà commencé; il sera fini avec soin. O mon Mécène! encouragé par vous dans cette tâche, je m'élance sur le Parnasse comme si j'avais des ailes légères. Convaincu de votre exactitude dans la critique, je méprise les clameurs des envieux. Si en parcourant ce champ vaste et beau, le fil de ma vie vient à être rompu par le sort inévitable, nos jeunes génies pourront marcher sur le sentier que j'y aurai tracé : la Russie produira en tout tems de pareils enfans, pourvu qu'elle possède toujours des protecteurs comme vous. La Providence fit en vous un don à notre siècle ;

elle vous fit naître pour le bonheur des sciences dans notre patrie. Alors une planete heureuse leur luisait et leur annonçait, par vous, une riche moisson. Que votre vie s'écoule dans les bienfaits! O quelle splendeur prendra le Parnasse lorsque vous distribuerez ses couronnes! Vos jours sont précieux à ma Muse, ainsi qu'à celles de mes pareils.

Le premier Novembre de l'an 1760.

PIERRE-LE-GRAND,

POEME HEROÏQUE.

ARGUMENT.

PIERRE-LE-GRAND *ayant appris que des vaisseaux suédois vont attaquer la ville d'Archangel, et faire ainsi une diversion en faveur de Schlousselbourg, qu'il se proposait d'assiéger, envoie son armée contre cette place, et se porte lui-même, avec le corps de ses gardes, vers le Nord. Au premier bruit de son arrivée à l'embouchure de la Duina, la flotte ennemie se retire. Pierre, continuant sa marche vers la place que ses troupes assiégeaient par la mer Blanche, est assailli par une furieuse tempête, et pour s'y soustraire, il entre dans la baie d'Oune : relâchant ensuite dans l'île de Solovetsky pour y faire ses dévotions, il s'entretient avec l'abbé, relativement au schisme; et il lui raconte, à cet effet, les deux révoltes des Strelitzs, dont la seconde était dirigée par les sectaires Roscolniks.*



PIERRE-LE-GRAND,

POEME HÉROÏQUE.

CHANT PREMIER.

Je chante le plus sage héros de la Russie, celui qui fonda de nouvelles villes, forma de brillantes et nombreuses armées, et créa des flottes formidables; celui qui, dès sa tendre jeunesse, fut en butte aux factions, passa à travers tous les périls, releva sa patrie, appaisa les ennemis du dedans et maîtrisa ceux du dehors par la force de son bras; celui qui, par sa prévoyance, démasqua les hypocrites, et, au milieu des guerres sanglantes, planta parmi nous l'arbre des sciences; qui, par ses exploits enfin, étonna à-la-fois, l'univers et l'envie.

C'est toi que j'invoque, ô sagesse infinie!

répands sur moi ta lumière : le cœur plein de sincérité et l'ame enflammée de zèle, je veux, dans le transport où se trouve mon esprit, annoncer à l'univers comment il sut supporter des travaux qui semblaient au-dessus des forces humaines et inconnus parmi nous dans les siècles passés : je veux montrer combien de périls lui fit supporter son amour pour la patrie ; je veux que tout le genre humain, et tous les souverains, en voyant son exemple, et en considérant ses hauts faits, sachent ce que c'est qu'un monarque, un véritable père, un fondateur, un navigateur, un héros sur la terre et sur l'onde. Je veux ainsi faire rappeler désormais au peuple russe, combien, ô ciel ! tu fus bienfaisant pour lui. Eclaire ma raison, Pierre me fournira des faits, et la bonté éclatante de sa magnanime fille m'encouragera.

Déesse, dont la puissance surpasse celle de tous les autres potentats ; toi dont le gouvernement est plus doux que le plus doux printems, et dont l'amour pour tes sujets est la plus suprême loi ; toi qui entends avec complaisance les faibles sons de ma lyre, prête ton oreille, je vais emboucher la trom-

pette guerrière pour proclamer les exploits du héros qui te donna le jour. O mer! ô terre! ô nature entière! réunissez-vous à ma bienveillante souveraine, et écoutez attentivement ma voix.

Azow était délivré des barbares, et le Don, qui roule ses flots dans la mer Méotide, portait une flotte redoutable, que Pierre avait construite avec une étonnante activité, et que ses ondes poussaient dans les eaux du Pont-Euxin; Moscow était débarrassé de ses féroces ennemis, les rebelles Strelitzs, qui avaient mérité la peine terrible qu'ils subirent, lorsque Pierre porta son glaive au-dehors sans redouter les troubles intérieurs. Il voulut punir une insulte audacieuse, et fit entendre en Occident le bruit effroyant de la guerre. Les Suédois, enflés de la victoire douteuse de Narva, étaient incertains dans leurs projets, et dans les opérations de leurs armées. Notre monarque dirigea sa marche rapide, des rives de Moscow, vers les bords chéris de la mer Blanche, où auparavant son courage se plaisait au milieu des flots, et où son ardent penchant pour la navigation s'était accru. O que tu es heu-

reuse, grande Duina, d'avoir été choisie pour le théâtre de sa gloire! Tu effaças en splendeur nos autres rivières, lorsqu'en te déchargeant par tes embouchures, en une masse, dans les abîmes de la mer, tu fis voir à Pierre les pleines humides. O belles colines! ô îles verdoyantes! que votre joie était ravissante en ce moment! Pourquoi suis-je né si tard au milieu de vous? Pourquoi ai-je été privé, par-là, du plaisir de le contempler sur vos bords? Pourquoi ne l'ai-je pas vu quand il brillait dans toute sa majesté au-dessus de vous, et quand il marchait sur vos rivages à la tête de ses nouvelles phalanges; quand il visitait ses vaisseaux nouvellement construits, et fortifiait des places, dont il faisait des boulevards puissans pour opposer à ses ennemis qui menaçaient les plages d'Archangel, afin de partager les forces de la Russie, et pour détourner les sièges des villes de l'Ingrie.... Aussi-tôt que la nouvelle de l'arrivée de Pierre se répandit dans le Nord, saisis par la frayeur, ils retournèrent sur leurs pas, et leur découragement égala leur honte.

Déjà la mer écumante bouillonne devant

Pierre, et l'onde irritée s'apprête à lui céder. Les Aquilons, au lieu d'agiter les pavillons suédois, font flotter ceux des Russes, et bientôt ils poussent avec violence leurs vaisseaux dans les parages de Solovetsky. — Une tempête se forme; les eaux cachent aussi-tôt les bois, les côtes, et à peine apperçoit-on les cieux confondus avec la mer; les vents les plus forts assaillissent la flotte de tous côtés; ils se déchaînent, par un malheur fatal, à l'Orient, à l'Occident, au Nord et au Midi : ils soulèvent à-la-fois les flots et les sables; le tonnerre gronde, les éclairs fendent les épaisses ténèbres, et les éclats des foudres ajoutent au bruit affreux des vagues : les bornes qui se trouvent entre la mer et l'air sont détruites, la pluie vole; les flots bouillonnent, pressés par la pluie; les agrêts craquent, se brisent, et remplissent d'horreur et d'effrôi les matelots.

Notre héros au sein du péril, encourage par ses regards et par ses discours ceux qui commencent à se troubler, et, au milieu des mugissemens des élémens, il fait entendre ces mots à ceux dont la pâle crainte

s'était emparée : « Reprenez courage : la divine providence nous éprouve, et nous prépare ainsi pour les grands travaux qu'elle nous destine. Que chacun soit attentif à son devoir, elle mettra bientôt fin à ce danger. » Cette voix versa dans le sein du matelot un nouveau sang, et porta dans les cœurs une nouvelle force ; la tempête dans toute sa fureur leur parut moins terrible.

Je pense que quelque divinité tutélaire, placée sous l'onde, voulant favoriser notre héros, excita, pour la perte de l'ennemi, ce terrible orage qui surprit les nôtres dans la traversée. — O vous, lecteurs, que le récit des exploits de Pierre attache, et qui savez que la vérité aimable et naturelle n'a pas besoin d'être embellie par l'imagination du poète, permettez que ma faible mémoire, et ma voix se reposent un peu en chantant ses travaux. Je n'entre point dans les bois sacrés de Castalie pour y chercher des ornemens et des forces ; les fontaines, les ruisseaux, les vallées et les fleurs ne peuvent pas ajouter à la beauté des tableaux de ses exploits ; ils sont par eux-mêmes et beaux et grands : j'y cherche seulement du repos.

Entrez avec moi dans ces retraites ; suivez-moi pour contempler Pierre dans les flots, parmi les glaces, au milieu des feux, dans des périls imminens, et rayonnant de l'éclat de la vraie gloire!.... Mais quel spectacle se présente à ma vue! je suis sur la terre et je me sens saisi d'effroi : je crois me voir englouti par les ondes irritées ; il semble que chacune des vagues est une montagne qui tombe avec mugissement sur mon héros.

Mais la providence étend sa main sur l'abîme, et la tempête se sent maîtrisée par des chaînes pesantes. Ainsi qu'un coursier indomptable, prenant son élan dans des plaines unies, hennit, fait sortir de dessous ses pieds la poussière en tourbillons, et parvenu à la hauteur escarpée tout essoufflé, finit sa course, et verse un torrent de sueur ; ainsi le Nord, en s'appaisant, gémit pour la dernière fois : le Pont étend son écume sur les vagues épuisées, et les nues se dispersent. Au Sud, à travers l'horison éclairci se, découvrent deux colines, et des rivages boisés qui offrent aux vaisseaux un passage dans la baie, qui est le refuge des navigateurs dans les tems tempêtueux. Sur les rivages de la

mer, je vois la triste Ouna roulant ses ondes, et s'avançant lentement dans le bras de Neptune. Elle est du nombre des petites rivières inconnues de la Russie; mais le sort cruel des aïeux de Pierre l'a rendue à jamais célèbre. C'est sur ses rives que la férocité de l'astucieux Godounow fit verser par torrens le sang des innocens, lorsqu'il exila ses ancêtres dans le Nord. O horreur! c'est dans ces lieux humides qu'il les fit mourir!

Pierre descendit sur ses bords, et par sa présence ramèna la joie dans ces lieux que ses pères avaient arrosés de leurs larmes. Les rivages tressaillirent en voyant leur descendant porté sur l'aile de la gloire. — Cependant le vent favorable appelle la flotte à sa destination; par son souffle léger il la porte vers l'Occident, et elle est caressée par les ondes légères qui se jouent autour d'elle. Alors Pierre, s'adressant à ses compagnons, et leur montrant le Nord, leur tient ce discours, pendant cette tranquille navigation:

« Quelle gloire le destin réserve à la nation russe, puisqu'il lui permet de franchir une

mer couverte de glace, à l'époque où semble cesser la navigation! mais les exemples des exploits glorieux donnent le courage. L'audacieux Gamma doubla l'extrémité du continent méridional, et parvint au temple du Soleil, selon l'opinion des anciens. Colomb et Magellan, ces héros de la mer, combien n'ont-ils pas découvert de contrées inconnues jusqu'alors. Les éloges qui redoublent le courage, et l'espérance sur-tout, qui soutient les êtres faibles, leur font mépriser les craintes, les murmures et l'opiniâtreté de leurs compagnons qu'occasionnaient les maladies, la famine et la mort. Ils y trouvent un autre ciel et de nouveaux astres. Là, le Midi est le Nord, et l'aimant a une autre vertu; là, en voyant l'Océan sans fond couvert d'herbe comme une prairie, ils sont menacés jour et nuit de leur perte. Leur route devient dangereuse pendant les tempêtes, mais le calme est plus terrible encore pour eux; la chaleur de ces climats corrompt le sang dans les veines, et devient plus funeste pour les navigateurs que les plus subtils poisons. Les chaleurs enlèvent la santé et la raison; mais le froid du Nord rend nuls ces effets nuisibles. Ces

mêmes glaces, qui paraissent si redoutables, nous donneront un passage exempt de tous ces maux. Les Colombs de la Russie, en méprisant le sort opiniâtre, ouvriront bientôt un chemin à travers les glaces vers l'Orient, et notre Empire touchera l'Amérique. Mais ces tems ne sont pas arrivés : une autre gloire nous attend aujourd'hui dans les combats. » Il termina son discours par un regard plein d'assurance, et la bonne volonté pour les travaux se montra sur tous les visages.

L'astre du jour était parvenu jusqu'au Nord, mais il ne cacha point son visage de feu dans l'abîme : il paraissait comme une montagne en feu au milieu des flots, et montrait une clarté rouge derrière les glaces. Au milieu de cette étonnante nuit, éclairée par le soleil, les sommets des côteaux dorés brillaient aux yeux des navigateurs ; des troupeaux de monstres marins, venant du pôle, faisaient rouler les eaux en tourbillons, et les jettaient en l'air en précédant le roi du vaste Océan. Ce roi, quittant la demeure profonde où il habite, venait rendre ses hommages à Pierre, et s'ex-

cuser de l'avoir laissé exposé à la tempête. Dans la contrée inaccessible aux mortels, entre de hautes montagnes de rochers, à qui nous donnons le nom de bas-fonds, s'étend une plaine couverte d'un sable doré; c'est-là que se trouvait le palais et le trône de ce roi : les colonnes qui le soutiennent sont des énormes masses de cristal entrelacées par les plus beaux coraux. Leurs chapiteaux sont composés de coquilles rondes, dont la couleur surpasse, en beauté, celle de l'arc qu'on découvre après la tempête, au milieu des nuées sombres et épaisses. Les piédestaux sont d'aspis et du plus clair azur; le palais est taillé du seul bloc d'une montagne; le faîte est formé par une masse d'écailles des plus grands poissons; les meubles de l'intérieur sont faits des dépouilles de ces animaux, et d'un nombre infini de coquillages qui se trouvent au fond de la mer.

Le trône sur lequel est assis le roi est d'ambre, parsemé de perles, et ressemble aux vagues blanches. Là, il étend son bras sur tous les points de l'Océan, et commande aux eaux avec son sceptre de saphyr. L'habit du roi est la pourpre et le bysson, que les

grandes mers lui portent pour tribut. Ni les frimats, ni les aquilons, n'en approchent; à peine les rayons du soleil y pénètrent à travers la diaphane épaisseur des eaux qui couvrent les abîmes. — C'est de ce palais que sortit le souverain des ondes. Les oiseaux marins firent éclater leur joie par leurs chants. Il s'approcha du héros navigateur, en admirant la nouveauté de ses vaisseaux, et lui dit: « Les mers sont à toi; règne éternellement sur elles. Le cours des longs fleuves t'appartient: construis une flotte redoutable et érige au fond des eaux des barrières indestructibles. » Les syrènes, par leurs chants, terminèrent son discours. Ce fut ainsi que l'Océan reconnut son monarque.

Alors l'aurore, paraissant, fit voir à l'Occident les hautes tours d'une ville bâtie en pierre, dont les murs étaient d'une structure merveilleuse. Là, des prisonniers libres habitent et cherchent le salut, séparés du reste du monde par des mers et des déserts. Ils montrent la sainteté des mœurs que nous admirons dans les solitaires de l'antiquité: ils sont privés des doux fruits des arbres, qui donnent la nourriture, leur trop

court été ne pouvant les produire : la surface de la terre qu'ils habitent est presque toujours couverte par les neiges. Là, à travers les ténèbres, à travers les brouillards et les tempêtes les plus furieuses, ils élèvent sans cesse leurs pensées et leurs chants vers les cieux.

Pierre touche à ces bords sauvages : il porte son regard attentif sur les édifices qu'il découvre, et voit leurs murailles construites de pierres, qui, par leur prodigieuse grandeur, ressemblent à des rochers entiers. Elles sont entourées d'eau de tous les côtés. On reçoit le héros et ses compagnons guerriers avec la plus vive joie ; le désert retentit du bruit des salves et des chants. Firce court à sa rencontre avec un chœur des siens, et s'adressant à son hôte, il lui dit avec transport : « Dieu bénit ton voyage, et sa toute-puissance marche devant toi. Du haut de son céleste séjour, il regarde avec bienfaisance cette enceinte, qu'il remplit de ses graces : partage-les, qu'elles te suivent dans tes nouveaux combats. Le monarque crut voir dans cet élu de la providence, un autre Melchisédec; il se félicita de ses premières victoires, et se sentit plein de confiance pour de nouveaux succès.

Le tsar, après avoir admiré la construction étonnante de cette habitation, dit au supérieur : « Quel est le bras puissant qui vous a entourés de ces montagnes? » — « Iwan-le-Grand, ton parent, à qui tu ressembles. Il protégea les Russes contre la puissance des farouches enfans d'Agar (1), et offrit à Dieu des sacrifices de reconnaissance qu'il lui devait pour son appui dans les combats. Entre plusieurs offrandes, il en envoya ici de très-riches, ainsi que cinq cents prisonniers pris sur les Tartares. Il les destina à élever cette demeure. C'est par les travaux de leurs mains que ces murailles ont été bâties, et la munificence de tes pères a fourni ces lieux de tout ce qui est nécessaire pour mettre ses habitans à couvert dans cette contrée désolée et glacée, qui est le séjour des veilles, par la longue nuit qui y règne. » Ainsi parla Firce : puis montrant au héros le monument créé pour la détention de ceux qui méconnaissaient le vrai culte de Dieu, jusqu'à ce qu'on triomphât d'eux par la persuasion. » Il reprit ainsi : « Ces remparts de

(1) Les enfans d'Agar sont les sectateurs de Mahomet, qui descendait d'Ismaël, fils d'Agar.

pierre sont construits pour les hérétiques et les blasphémateurs. Ton père, desirant détruire les fausses opinions et réformer les abus introduits dans les cérémonies religieuses, envoyait ici, pour être enfermés dans ces murailles, tous ceux qui, mus par un fanatisme opiniâtre, persistaient dans leur égarement, et que la persuasion et l'horreur des cachots n'avaient pu arracher aux prestiges d'une superstition enracinée dans leurs cœurs. Après sept ans de patience, Dieu dessilla leurs yeux, et porta la conviction dans leurs ames ; ils sont à présent parmi ses vrais et fidèles adorateurs. »

Le monarque se rappella alors combien les hérésies avaient troublé sa patrie, et avec quelle audace sacrilège leurs partisans avaient porté leurs mains profânes jusque sur le trône même. Après avoir poussé un soupir douloureux, il raconta à Firce les périls imminens que lui fit courir la passion effrénée de dominer, de l'ambitieuse Sophie.

Hélas! muses, comment retracer ces faits ; je vais peut-être troubler le repos de ceux dont les parens égarés par des illusions, au

lieu de suivre Pierre dans sa carrière glorieuse, osèrent, quoique en vain, se déclarer contre lui; je répugne à présenter leurs attentats, et à verser de l'amertume dans le cœur de leurs innocentes familles!... Mais quelle voix secrète m'encourage! quelle flamme m'embrâse! quelle lumière m'éclaire! je sens éloigner de mon ame les pensées ténébreuses dont elle était enveloppée. Des beaux sommets du Parnasse, une voix pénétrante frappe mon oreille: Minerve, Apollon, et les neufs sœurs m'invitent à terminer ce travail sacré. Tu veux, disent-elles, cacher dans la terre l'or de la pensée que nous t'avons confié; nous t'ordonnons de chanter; nos ordres doivent être sacrés. « Du haut de la montagne, je satisfais au vœu des grandes Déesses: Respectez en silence les décrets qu'elles dictent. Lorsque vous marcherez dans le sentier, du véritable honneur, en n'imitant point les exemples de vos ancêtres; quand vous montrerez de l'aversion pour la méchanceté et la flatterie, quand la justice et la droiture régneront dans vos cœurs; lorsqu'enfin vous montrerez cette vraie admiration qu'on doit avoir pour celui qui introduisit des réformes salutaires

dans sa patrie, en réprimant les abus, il vous sera facile de faire oublier les torts de vos aïeux, et vous obtiendrez des éloges. Et vous, qui vantez les services que vos pères ont rendus à la patrie, et qui n'avez aucune de leurs qualités estimables, n'attribuez pas à vos personnes les éloges que je leur adresse; ce ne sont que leurs insignes services que je célèbre. Je ne redoute pas votre improbation, et je n'exige aucun bienfait de vous; ce n'est pas pour vous, c'est pour Pierre que je chante.

Ma cruelle sœur, pour s'assurer du trône, cherchait à verser tout mon sang. La trahison et la méchanceté, en s'alliant contre ma vie, s'étaient couvertes du voile d'une sainte dissimulation, et fortifiaient par leurs conseils le parti des ennemis du bien public, ainsi que la calomnie contre moi et mes parens. Mon frère aîné, avant sa fin, ayant reconnu que son puiné était faible de corps, et n'avait aucune vigueur dans l'ame, préfera le mérite au droit naturel, et me légua l'empire de la Russie. Ma sœur, sous prétexte de défendre ce frère, le fit monter avec moi sur le trône: méprisant en lui son impuissance et en

moi ma jeunesse, sa main téméraire tendait à nous ravir l'empire à tous deux. Avant l'exécution de ses projets qui devait couronner ses desirs, elle forma un conseil, dans lequel elle admit les boyars et tous les grands officiers de l'Etat, et où figurait, avec dignité, Joachim, la colonne inébranlable de notre sainte religion, dont elle ne put vaincre la grande ame. Après avoir montré dans ce conseil une douleur simulée qu'elle cherchait à prouver par de fausses larmes, elle commença ce discours artificieux, qui attira celles de tous les assistans:

« En nous privant de notre cher Théodore, ô ciel, dans quelle affliction tu nous as plongés! Les divisions se fomentent parce que le droit naturel a été violé en faveur du cadet, qui enlève le sceptre à son aîné: les Strelitzs et le peuple sont prêts à prendre les armes, et menacent la Russie d'une destruction totale. Tous demandent pourquoi Iwan est écarté du trône; ils veulent l'y placer en marchant sur des monceaux de cadavres qu'ils feront tomber sous leurs coups. » A ce début, le saint prélat, découvrant son but perfide, l'interrompit ainsi: « Quand ton

père et ton frère quittèrent le séjour terrestre, ils nous chargèrent d'élire Pierre à leur place, et nous avons suivi leurs ordres souverains. » — La princesse, furieuse de cette réponse, prononcée avec force, repartit: « C'est avec le peuple que cette nomination a dû être faite : oui, c'est avec le peuple qu'il faut élire le monarque, conformément aux lois divines et humaines. » Tolstoï et Miloslawski, partisans de Sophie, soutinrent la proposition de la princesse avec la même hardiesse, en déclarant qu'il n'y avait rien de plus juste ni de plus sacré. Joachim, avec le reste de l'assemblée, leur répliqua: « Nous avons élu Pierre, et par nos suffrages libres, et par notre attachement pour sa personne; c'est à lui qu'est confiée la suprême puissance: le faire descendre de son trône, cela serait incompatible avec le devoir de fidèles sujets. » Sophie voyant leur résistance opiniâtre forma aussi-tôt un autre projet, et se flatta de faire triompher ses desirs par ce moyen. Elle conseilla de couronner les deux princes; mais le pontife fut inflexible, et s'y refusa par ces paroles: « Le partage du pouvoir est dangereux dans un Empire, et Dieu me défend d'y donner

mon consentement. » Il se leva à ces mots et se retira avec les autres prélats. La passion de régner aveugla alors Sophie, et la porta à éclater. Les insurgés, d'après ses ordres, se partagent dans les différens quartiers de Moscow, en se préparant à verser des torrens de sang. Ils sont précédés par la rage, la violence, le délire, la haîne acharnée, et sont déjà en proie à l'ivrognerie, qui conduit à tous les désordres. Ils s'emparent des marchés, de toutes les rues et des ponts de la ville : les endroits qui doivent être livrés au pillage sont désignés. Ces scélérats avaient passé la nuit sans fermer les paupières, la seule innocence se livrait au doux sommeil, ne prévoyant pas le sort affreux qui la menacait.

Enfin l'aurore de pourpre parut sur l'Orient, amenant un jour de sang et de désolation. Le complot éclate, et les desseins pernicieux de Sophie, et les mesures qu'avaient prises ses complices, se découvrent. Déjà les barbares Strelitzs se rangent en ordre, et Tolstoï, digne compagnon de Miloslawski, Tolstoï parcourt leurs rangs, et excite la rage de ces audacieux, par des faux discours : il crie que le jeune tsar Iwan

vient d'être étouffé par les mains des Narichskins. Alors ces cruels sonnent le tocsin; c'était l'heure où le soleil, après avoir parcouru sa vaste carrière, se cache au-dessous de l'horizon. Moscow, dans un horrible effroi, les voit aussi-tôt, en armes, et portant leurs drapeaux déployés, se précipiter contre le Cremle. Les roues font un bruit épouvantable sous le poids des machines à feu, et les yeux de ces désespérés étincèlent de rage. A peine ils arrivent au palais des tsars, qu'ils auraient dû respecter, qu'en mugissant comme des bêtes féroces, ils demandent qu'on livre à leur vengeance les Narichskins, et menacent de massacrer, sans cela, tous ceux qui tomberont sous leurs mains. Les plus vieux et les plus vénérables d'entre les boyars, Matweew et Dolgorouski, s'étant présentés, offrent leurs personnes en ôtage : ils leur disent que le bruit qui les fait soulever et qui leur met les armes à la main est sans fondement, qu'Iwan ainsi que Pierre sont en vie : ils ajoutent que ceux-ci les invitent à se retirer, et qu'ils s'affligent vivement de ce trouble. — Ces discours suspendirent un moment l'audace de ces furibonds, et ils paraissaient n'at-

tendre que de voir les jeunes princes pour se retirer; lorsque Sophie s'appercevant, du haut de son palais, que ses projets criminels allaient échouer, ordonna qu'on distribuât des liqueurs fortes pour enflammer de nouveau le sang de ces forcenés, et allumer le feu de la guerre intérieure. Alors les Strelitzs, comme des animaux farouches, renouvellèrent leurs clameurs, et commencèrent un horrible massacre : il semblait qu'un incendie dévorait toute la ville de Moscow. La princesse ma mère, pressée par les instances des boyars, et pour détourner le malheur qui menaçait tous les habitans, méprisa le danger qu'elle courrait, et parut avec nous sur le grand escalier. Elle nous montra moi et mon frère aux insurgés, qu'elle exhortait avec autorité à rentrer dans le devoir. Ils s'élancèrent aussi-tôt en foule sur l'escalier pour nous reconnaitre, et en nous appelant par nos noms; enfin leur erreur étant dissipée par notre présence, ils semblèrent vouloir renoncer à la vengeance, et une partie d'entr'eux battit en retraite. La princesse voyant que le calme va se rétablir, imagine une nouvelle supercherie pour ranimer le massacre, et porte de nouveau ses

tisons ardens dans les cœurs des Strelitzs. En leur représentant leur propre péril, elle leur fait voir qu'une punition horrible les attend, et que ceux qui sont en ce moment en leur puissance se vengeront d'eux le lendemain : elle leur fait entrevoir enfin que le tems favorable, une fois échappé, ne revient plus. De même que, dans les campagnes, l'incendie étouffé dans le commencement, renaît tout-à-coup de dessous la cendre, excité par un seul souffle, dévore les roseaux secs, l'herbe dans les jours d'été, et détruit tous les obstacles qu'on lui oppose; de même la crainte ranime la barbarie dans les cœurs des Strelitzs, enflammés par des insinuations perfides. Ils se jettent avec violence dans le palais des tsars, et y entrent en massacrant tout ce qui ose s'opposer à leur audace. Dans cet affreux péril, ma mère, au désespoir, peut à peine se sauver avec nous dans la salle où est le trône de mes pères : elle attend son sort dans cet asyle sacré, et se met sous la protection du Très-Haut. — Bientôt on n'entend dans les appartemens du palais que les cris plaintifs des mourans, les lamentations et le pillage, mêlés aux rugissemens des chefs des barbares,

et aux ordres cruels de frapper, percer et mettre en pièces, que donnaient ces derniers. Les seuls appartemens de Sophie furent respectés ; car ce n'était que contre nous que leur fureur était dirigée.... Tout-à-coup un bruit tumultueux jette l'effroi dans nos ames, Nariskin est en proie à la fureur de ces monstres : il se réfugie sur l'autel sacré ; mais l'autel n'est point pour lui un asyle ; il est précipité du haut, il tombe frappé de leurs coups, et leurs cris et leur joie éclatent en voyant son sang ruisseller. Son ame innocente prend son vol vers les cieux, en laissant sa dépouille terrestre à ses bourreaux. Ils tirent aussi-tôt leurs épées étincelantes et mettent en pièces son corps qui palpitait encore. Ces forcénés exercent la même férocité sur ceux que la princesse ma mère, envoye pour les engager à se contenter du sang innocent qu'ils viennent de répandre : ils jettent ceux-ci du haut de l'escalier sur les pointes de leurs piques et les percent. Un destin aussi fatal est réservé aux plus anciens boyars, et aux stolnics les plus distingués. Romananauskoï, ô fin terrible ! voit périr son fils dans les tourmens. Le corps du vénérable Dolgorouski est enseveli sous des membres

ensanglantés ; et le malheureux Matweew, qui, par son éloquence, avait un instant désarmé ces monstres, est aussi massacré. Mort, il paraissait vivant ; et sa tête pâle, par le mouvement de ses lèvres, semblait vouloir terminer ses paroles pathétiques. Combien d'autres ne périrent-ils point, arrachés par eux des mains de ma mère, pour les mener à une mort aussi injuste qu'ignominieuse ! Enfin ce jour terrible finit ; mais l'effroi resta dans tous les cœurs.

» O jour désastreux et douloureux ! ô jour terriblement barbare ! jour plein de périls pour moi, et fatal pour mes parens ! tu n'es pas effacé de ma mémoire, non plus que celui où le téméraire Borisse, ce serpent mortel, détruisit Démétrius ; ce jour où le parricide enfonça son dard dans sa gorge, et où le cœur de ma mère mourait de désespoir. Mon propre exemple m'a instruit. Quoique je fusse jeune alors, je me rappelle à quels excès se portèrent les fanatiques ; je me retrace leurs regards affreux et terribles, et mon esprit se trouble à ce souvenir. La terreur et l'indignation soulèvent mon cœur, quand je me représente que ma mère, en me tenant dans

ses bras, arrosait de ses larmes ma tête et son sein, et attendait avec une horreur sombre son dernier moment : il me semble voir l'affreux instant où l'un de ces parricides, insensible dans sa témérité, portant sur ma gorge le fer cruel, lui disait : « Où est ton frère ? réponds, où c'est le dernier moment de ta vie et de celle de ton fils. » O providence ! dans cet instant tu opéras un miracle ; tu écartas la main du scélérat par celle d'un autre. Parmi ceux qui étaient altérés de mon sang, il s'en trouva un qui voulut prendre soin de mon salut. »

» Dans le même tems, Théodore, Martemian et Léon erraient dans les campagnes où se cachaient dans les bois, en se représentant la mort de leurs proches, et la leur était sans cesse devant leurs yeux. Alors le vénérable et vieux Cyrile, le dernier de mes aïeux, s'enferma dans le plus secret appartement du palais. Il ne fuyait point sa propre perte ; mais il redoutait qu'on ne répandît le sang de ses fils sous ses yeux.

» Nous passâmes une nuit pareille à la mort, et dévorés par le désespoir et les an-

goisses. L'air farouche de nos gardes, et la pâleur des détenus montraient à-la-fois, et la violence de ceux-là, et l'état pitoyable de ceux-ci. Moscow, où régnait une anarchie horrible, paraissait ensevelie toute vivante dans un gouffre, et la douleur cruelle, comme un ver dévorant, rongeait le cœur de ses habitans. La lumière du jour amena de nouveaux crimes et de nouveaux malheurs. Par-tout la générale bat : les cris des révoltés remplissent la ville désolée, et se font entendre jusqu'aux cieux. Leurs mugissemens féroces éclatent de nouveau, et leur audace redouble : ils demandent avec un acharnement sans exemple le supplice d'Iwan Narichskin, et annoncent que ses semblables subiront le même sort, et que Moscow nagera dans des flots de sang et dans des torrens de pleurs. Hélas! la fin de ce malheureux n'était pas arrivée ; le destin lui laissait encore un jour pour accroître ses douleurs. L'insurrection du Cremle se propage dans toute la ville. Dans les marchés, dans les maisons, dans les temples, on ne voit que le viol et le pillage : la soif de l'or et la violence s'unisssent pour envahir les richesses. Le mépris de tout ce

qu'il y a de plus sacré, l'affront fait aux ministres du culte, les outrages exercés sur les femmes des nobles, et les excès commis envers les vierges, étaient des maux bien plus grands que le pillage des trésors; la honte des cœurs justes surpasse toutes les douleurs.

» O que les ténèbres de la nuit qui mirent une fin à ces horreurs, et cachèrent l'aspect de ces scélérats, furent desirées et bénies! Ces enragés, fatigués des excès de la journée, se hâtent de gagner leurs cavernes, accablés sous le faix des richesses pillées dans les maisons, tandis que les portes de la ville sont gardées par leurs complices.

» Sophie, voyant que le tems s'écoule et que ses projets ne tirent pas à leur fin, ordonne aux Strelitzs de faire de nouvelles attaques le jour suivant, et, réunissant l'insolence à la perfidie, elle envoie quelques-uns des premiers boyars à la princesse ma mère, pour l'engager à livrer sans opposition son père et son frère aux Strelitzs, annonçant qu'ils assailliront de nouveau le palais, si on ne se décide à ce sacrifice, et que la révolte ne s'appaisera point. Pour donner

plus de force aux conseils des boyars, elle se rendit elle-même dans les appartemens de ma mère, où elle lui représenta le danger des princes, et voulut lui persuader qu'elle était venue exprès pour le prévenir. « Appaisez l'humeur féroce des Strelitzs, lui dit-elle, et sauvez-vous, ainsi que les vôtres en suivant mon conseil. Faites paraître votre père et votre frère dans le temple, qui osera les enlever au milieu de l'enceinte sacrée ? » — Narichskin, suivant son destin et s'abandonnant à ces paroles flatteuses, sort des lieux secrets où il s'est réfugié, et entre dans le temple. Il embrasse et baise en pleurant le saint autel ; l'esprit plein d'un héroïque zèle, il entend le service divin, et se prépare à recevoir le martyre. « Dieu jugera, dit-il, l'innocence. » Alors ma mère, prenant les mains de la princesse, les baisa en les arrosant de ses larmes ; elle mourait à chaque instant en voyant le péril de son frère ; elle tint enfin ce discours, qu'entrecoupaient ses gémissemens ; car ses pleurs, arrêtés par la douleur, ne coulaient plus : « Au nom de l'amour que ton père, mon époux, a eu pour toi et pour moi, ne verse plus le sang innocent de mes parens. Réfléchis que, par moi,

celui-ci est frère d'Alexis et oncle et père de ces enfans. » Sophie, en relevant Narichskin de sa main, lui ordonna de la suivre vers les Strelitzs, en affectant une douleur simulée, et ma mère le tenait par le bras. A son aspect, les Strelitzs sautèrent sur lui, comme des loups affamés sur l'agneau; ils l'arrachèrent des mains de ma mère, dont ils méprisèrent l'autorité et la sainteté, et le traînèrent ignominieusement, par les cheveux, aux affreux tourmens qu'on lui avait destinés. Pendant ce tems, ma sœur faisait entendre au bas peuple que, par ce sang, elle sauvait ses frères. La princesse ma mère, hors d'elle-même, et ne sachant pas que son père, dans son absence, forcé par le danger, avait pris l'habit monastique, suivait de ses yeux demi-mourans, son frère qui souffrait tout ce qu'on peut imaginer de plus horrible. Les scélérats l'avaient traîné dans la place publique; là, sans aucune honte, ils l'accusèrent, par les calomnies les plus fausses, d'avoir, écoutant sa passion effrénée pour le pouvoir, cherché à s'emparer du sceptre de l'Empire : l'ayant ensuite massacré, ils l'élevèrent sur les pointes de leurs piques, et finirent par lui couper, avec une barbarie

inouie, la tête et les mains. Cette atrocité sans pareille répandit l'horreur parmi le peuple; les esclaves fidèles menacèrent alors ces criminels: « Par votre trahison, leur dirent-ils, vous avez mérité un juste châtiment : un glaive vengeur vous dévorera; nous n'attendons que le signal : la Russie est grande, elle anéantira votre méchante race, et punira les forfaits que vous venez de commettre. » Les Strelitzs, pour se sauver, formèrent alors le dessein de donner la liberté aux esclaves, en proposant de détruire les titres qui constataient leur servitude, et l'annoncèrent au peuple; mais cela n'eut aucun succès. Voyant qu'il serait très-difficile de se soulever contre tous, ils n'insistèrent point, et, en attendant l'occasion de montrer de nouveau leur férocité, ils célébrèrent une fête solemnelle, où ils placèrent sur le trône mon frère et moi. Sophie ayant récompensé par des honneurs les criminels, ordonna de publier dans toute la ville de Moscow la disculpation des parricides. Les noms de ceux qui avaient péri étaient proclamés; ce qui porta la terreur dans les cœurs de tous les sujets fidèles.

» A peine ce tourbillon tempêtueux était-appaisé, que je me tournai du côté des sciences; je m'occupais à réunir autour de moi les connaissances, lorsqu'un autre orage s'éléva; c'est des ténèbres de la superstition et de la grossiereté qu'il sortit; et son apparence religieuse me causa un double effroi. Tu connais l'hérésie dont Habbacuc était le chef, et la scélérate hypocrisie attachée à ses projets : l'ignorance réclama bientôt en faveur de l'ancienne religion. Aux Strelitzs se joignirent des vagabonds et des hypocrites. Khavanskoi, avec ses fils, ces ennemis de Dieu et les miens, n'eurent pas honte d'entrer dans le conseil de ces pervers. Ces masses de pierres que je vois ici sont les monumens de la victoire que l'église remporta sur l'hérésie. Moscow vit en ce moment des pierres jettées contre les lois divines. O temple! ô autel plein de sainteté! comment de viles créatures ont-elles osé vous profaner? Elles ne doivent pas être comptées parmi les êtres intelligens; elles étaient sans raison, sans conscience et sans honneur. Joachim, personnage plein de sagesse, était dans le temple où il offrait le divin sacrifice, quand tout-à-coup les

révoltés y entrèrent, en couvrant leur attroupement du nom de concile. Ils insultèrent le pontife, qui les exhorta avec douceur à réprimer leur audace, en leur promettant une assemblée pour traiter paisiblement la question dont il s'agissait. Alors ils lui crièrent, avec des vociférations terribles : « Tu es un loup vorace ; » et jettèrent, au même instant sur lui et sur son clergé, une grêle de pierres. Le pontife, que menaçait la fureur de ces hérétiques, ne put trouver un asyle sûr qu'auprès des monarques.

ARGUMENT
DU DEUXIÈME CHANT.

PIERRE-LE-GRAND *continue son voyage de la mer Blanche, et s'avance vers Schluchelbourg, par Olonetz. Il visite les montagnes, en observant les lieux qui produisent les métaux et les eaux minérales. Il forme la résolution d'y établir des forges, pour avoir à sa proximité les métaux nécessaires pour son armée et pour la flotte. L'irrégularité du lac Ladoga, qui, par ses tempêtes, engloutit les munitions de guerre, et les approvisionnemens nécessaires à son entreprise, relative à la fondation de sa nouvelle ville et du port qu'il construit sur la Baltique, le décide de réunir à l'avenir le Volkow à la Neva, par un grand canal. Pendant qu'il s'occupe de ce projet, la forteresse de Schluchelbourg est assiégée par ses nouvelles troupes, et son artillerie la réduit à l'extrémité. Les assiégés demandent la sortie de leurs femmes de la place : on leur refuse, en disant que*

l'armée russe n'assiège pas la ville pour séparer les femmes de leurs maris. Après les préparatifs nécessaires, le signal de l'attaque est donné. L'ennemi fait une résistance trés-opiniâtre. Le tsar s'appercevant que les échelles de ses soldats étaient trop courtes, et que les assiégés, favorisés par-là, leur faisaient beaucoup de mal, ordonna la retraite, pour recommencer, avec des échelles plus commodes, une attaque plus heureuse. Le prince Golitzin, commandant en chef de l'assaut, répondit au porteur de l'ordre, que la plus grande difficulté était surmontée, et qu'on perdrait plus de monde en faisant une nouvelle attaque. Il avait à peine dit ces mots, qu'il fut renversé d'une échelle, par l'éclat d'une poutre, et laissé comme mort. Alors les Russes montent sans chef à la forteresse, et les Suédois, désespérant du salut de la place, donnent le signal de la reddition. Après l'entrée des Russes, les ennemis, selon les conditions, sortent de la place par trois différentes brèches faites pendant l'attaque.

DEUXIÈME CHANT.

O armée glorieuse ! ô descendans de ces héros qui, sur les pas de Pierre ont moissonné dans tant de combats des lauriers immortels, et ont porté la gloire de leur patrie jusqu'aux extrémités de la terre ! Je suis encouragé dans ce travail par votre valeur ; je suis au milieu de vous, et de cœur, et de pensée. Combattez avec bonheur, et que l'honneur que vous acquererez égale celui de vos pères que je chante. Je commence par les exploits de Pierre, et je vous présente des exemples dans vos pères et vos aïeux : ma voix vous retracera leur intrépidité dont vous avez hérité. En marchant courageusement sur leurs glorieuses traces, vous enfanterez d'autres victoires pour votre souveraine. Des forêts de lauriers croîtront sous vos pas, dans les lieux où roule la Nemien avec la Pregle, et dans ceux où les ondes de la Vistule, de l'Oder, de la Sprée, qui furent les

témoins de vos exploits, coulent avec respect comme du tems de Pierre, où des rois venaient le recevoir en tremblant, et où les rivières et les champs vous ont ouvert les portes à l'immortelle gloire, en retrouvant ce héros dans son illustre fille.

Les contrées qui ont osé vous résister, sont devenues le prix de votre héroïsme et de vos travaux. Le char du soleil, en hâtant son retour vers nous, prépare un nouvel éclat à la pourpre russe, et, embellissant pour nous la nouvelle année, il ornera de nouveaux triomphes la campagne prochaine. Les doux printems hâteront, par leurs souffles légers, la marche de vos phalanges; la rosée fraîche des végétaux odorans versera sur vous un torrent de plaisirs délicieux. Moissonnez, l'été, de riches fruits, et portez-les en offrande à votre souveraine; ne laissez pas à vos envieux le moindre épi; laissez-leur seulement la paille sèche et les épines. Que leur haine soit ainsi punie, et qu'ils trouvent, dans leur malheur, les coups de la mort moins insupportables; que Berlin, punie pour son orgueil, n'invente plus de prétextes pour troubler le repos des autres

états; qu'elle se souvienne que Pierre fut son appui ; que la couronne dont ses rois s'enorgueillissent aujourd'hui aux yeux des potentats, fut affermie sur leur tête par ce héros; et que c'est de lui qu'elle tient sa grandeur présente : qu'elle sache que sa fille l'imite dans ses grands exploits; qu'elle se rappelle aussi les malheurs dont elle fut témoin pendant la vie de Charles. O combien je serais heureux si, sur les bords de l'Hypocrène, je pouvais chanter les actions courageuses de ceux qui égalent aujourd'hui les travaux des compagnons de Pierre! je serai le chantre des victoires d'Elisabeth : mais à présent les travaux de Pierre entraînent mon enthousiasme.

Dans l'endroit où le Ladoga répand ses eaux dans la Neva, se trouve une île entourée d'antiques murailles, que les bras des Russes élevèrent pour servir de boulevart à celle-ci. Cette rivière s'indignait de ce qu'elle était obligée de couler malgré elle sur un domaine étranger. Délivrée maintenant, elle nous porte en abondance des présens, en entourant de ses branches la ville de Pierre, que sa fille embellit, vivifie et main-

tient dans le repos. Ses ondes heureuses arrosent les rivages où elles répandent la fertilité; par leur fraîcheur, elles animent tous les environs, et en écoutant les chants qui célèbrent leurs libérateurs, elles oublient le poids des chaînes qu'elles ont secouées.

Accablée de ses malheurs, jadis la Russie regrettait la perte de ses rivages septentrionaux, d'où les troupes des Goths, qui les avaient envahis, causaient des dommages dans ses contrées : alors Moscow, succombant sous le poids de ses propres forces, vieillissait et était dans le deuil : privée de son monarque, elle ne voyait pas une fin à ses malheurs. La trahison, la jalousie, la méchanceté, les déchiremens, le fratricide, y avaient tout changé en destruction, et tous les cœurs étaient altérés de sang. L'amour de la gloire était éteint; un sort affreux déchirait la patrie, lorsque le zèle de Pozarskoy et de Troubetskoy, qui se ressouvinrent de leurs ancêtres, et de l'antique gloire que la victoire avait donnée aux Russes, voulut mettre un terme à tant de désastres, et par un consentement unanime, la puissance suprême fut déférée à l'aïeul de Pierre. Le jeune

monarque entre en triomphe dans cette ville : il porte un regard douloureux sur ses décombres. O Michel ! l'espoir de tous les Russes, après ces jours de tribulation, que tes douleurs furent grandes, et que de larmes tu répandis en montant sur un trône entourré par la désolation ! D'un côté, tu voyais les débris antiques des faîtes des temples dispersés dans les chemins et dans les fossés, par la main des ennemis ; la fumée de l'incendie dévorant s'élevait encore, et l'air était épaissi par les exhalaisons des cadavres massacrés. Dans les places publiques, croissaient les épines ; le triste Cremle était ensanglanté, et l'horreur sombre y régnait. Le palais des tsars et les lieux sacrés ressemblaient à d'affreux déserts. O douleur ! mais ton ame grande et pleine d'héroïsme fit disparaître ces maux. Par ta présence tu ranimas les Russes découragés, tu tiras enfin la patrie des gouffres profonds où elle était ensevelie. Par surcroît de bonheur, Alexis, ton égal, te succéda. Il recouvra l'ancien héritage des Russes, extermina leurs ennemis, et dompta ses voisins. Le destin a réservé à Pierre de reconquérir les contrées septentrionales.

Déjà Orekhovetz (1) est étroitement cerné. Il oppose une grande force par ses épaisses murailles de rochers ; mais l'armée russe les bloque de toutes parts. Le Goth énorgueilli en contemplant ses remparts, ses rivages, ses forces nombreuses, et voyant nos phalanges nouvellement formées, nous méprise : cependant il appelle les secours dessiens, en arborant des drapeaux sur les créneaux des tours. Alors les troupes de Kelsgolm viennent sur leurs bâtimens pour soutenir les assiégés. Par l'arrivée de ces secours, l'ennemi, renforcé, et pourvu en abondance de provisions et d'armes, se prépare à une terrible résistance, espérant recevoir un plus grand appui par Charles, et être délivré par lui.

Notre monarque, en traversant les montagnes escarpées d'Olonetz, porte son regard observateur de tous les côtés ; et voyant que les ruisseaux, qui en coulent, entraînent

---

(1) Orekhovetz est la même ville que Schlusselbourg. Elle porta d'abord le premier nom. Lorsque les Suédois s'en furent emparés, elle prit celui de Notembourg ; et Pierre-le-Grand l'ayant conquise, lui donna celui qu'elle porte aujourd'hui.

de leurs sommités des eaux minérales, signes de richesses et de la santé, il dit : « Russie tu peux me donner des eaux salutaires et des veines d'or : mais aujourd'hui ta gloire immortelle m'appelle, à travers les montagnes et les vallées, contre tes ennemis. Fais couler des ruisseaux de cuivre et de fer : que tes voisins apprécient ta force et ton ardeur, et qu'ils se ressentent des torts qu'ils nous ont causés. En disant ces mots, son visage héroïque était rayonnant d'ardeur et d'espérance.

La terre, après avoir donné son fruit, était privée des doux charmes de l'été, et les vents tempêtueux dispersaient déjà les feuilles pâles. L'aquilon vole bientôt des sommets escarpés sur le Ladoga ; il secoue, de sa tête blanche, la pluie, la neige et la grêle, et fait rider profondément les eaux du lac. L'aspect de l'abîme paraît terrible à travers les brouillards. Le limon, pressé par la pesanteur de ses ailes gelées, tourne et bouillonne avec l'eau sur le rivage. Les vagues précipitées rencontrent des montagnes de vagues, et, dans ce choc affreux, se brisent avec elles. Là, parmi les matériaux, flottent les chênes

déracinés ; parmi les munitions, on voit les cadavres des navigateurs russes. D'un autre coté, les poupes, les quilles des vaisseaux sont dispersées et brisées. Le monarque en déplorant le sort contraire qui l'accablait, conjure la tempête et forme tout-à-coup le projet d'un grand canal, qui, par le moyen du bras russe, put unir le cours du Wolkhow avec celui de la Neva.

O rivières, aujourd'hui unies par les soins de Pierre, mais long-tems séparées, en promenant vos ondes sur le même sable, oubliez votre ancienne affliction ! communiquez-vous votre joie, et en rendant des actions de graces à celui qui vous rapprocha, portez l'abondance dans les murs de sa cité.

Wolkhow, tu te plaignais de ce que le sort t'entraînait vers le Ladoga et t'éloignait de la Neva que tu chérissais ; mais le destin avait décidé que ton entrée dans celle-ci ne se ferait qu'après avoir été agitée par les tempêtes du lac, et avoir perdu toutes tes forces contre elles. Combien tu gémissais, en te voyant forcée de réunir tes ondes aux siennes, et d'aller te perdre dans la mer, en termi-

nant tout-à-coup ton cours ! Tantôt, pour t'affranchir, tu élevais tes flots troublés au-dessus de tes rivages ; tantôt tu cherchais des passages secrets au-dessous de la terre, et des digues étaient opposées par-tout à tes efforts : tu n'as pu surmonter, ni les gouffres, ni tes bords, jusqu'à ce que Pierre, enchaînant le sort qui te maîtrîsait, te donna un passage, et nous procura, par toi, l'abondance des contrées Orientales.

Après avoir parcouru, examiné, et porté ses réflexions sur les lieux qui l'environnent, le héros mène l'élite de ses bataillons à Orekhovetz, et la flotte suit par terre. Sitôt que l'heureuse nouvelle de son arrivée, des bords du Ladoga sur ceux de la Neva se répand, les forêts ne résistent plus aux bras vigoureux des Russes, et l'on voit renaître l'exemple des prodiges, exécutés par Oleg, lorsqu'il s'avança à travers les champs, sur des bateaux dirigés par les voiles, jusques sous les murs de Byzance (1). Ici le zéle des

(1) La chronique de Nestor rapporte le fait incroyable, par lequel, Oleg, tuteur d'Igor, pour aborder Constantinople, dont des chaînes fermaient le

nôtres servait au lieu de vent, et les forces réunies tenaient la place des voiles.

Déjà les vaisseaux, marchant sur l'élément qui les a créés, portent sur le rivage suédois les défenseurs de la Russie ; là mille combattans, en traversant la Neva, donnent l'espoir d'éclatantes victoires et des plus beaux triomphes : ils courrent aux fossés, et aux remparts fortifiés des ennemis. Les Suédois, épouvantés, prennent la fuite. Cheremetiew qui les bloquait avec ses forces, leur ferme par-tout le passage ; et dans une sommation, il leur propose une sortie libre de la place, et sans combat ; en leur observant qu'il leur est impossible de resister au héros qui les assiège. Il les engage à épargner le sang, et leur fait envisager que la reddition du fort ne sera pas ignominieuse pour eux. Les Goths, espérant du secours de la part de Horn, répondirent qu'ils attendaient de lui l'ordre de livrer la place. Les canons grondent après cette per-

---

détroit, fit tirer ses bateaux à terre ; les mit sur des roues, et y adaptant des voiles, arriva ainsi poussé par le vent, jusqu'à cette capitale.

fide réponse : tous les cœurs des Russes sont animés par la présence du héros ; les murs défendus avec opiniâtreté sont ébranlés par leurs efforts ; l'espace de l'air ne suffit pas à la fumée ; l'humide surface est couverte de flammes ; les bouches d'airain vomissent la mort en s'embrâsant. Ce tableau représente la guerre terrible des élémens, lorsque les entrailles des montagnes, lançant, en bouillonnant la fumée, la cendre et le bitume dans les nues, couvrent la lumière du midi ; lorsque leurs foudres éclatent avec un horrible fracas, et portent par-tout l'horreur et la désolation. Au milieu de secousses semblables, au sein du carnage et des flammes, le Suédois oppose son désespoir aux Russes ; il n'épargne point son sang, et ne calcule point ses pertes ; cependant au milieu de ce trouble effroyable, ses guerriers sont arrêtés par les cris et les lamentations des femmes, qui toutes échevelées, la pâleur et la mort peintes sur leur visage, et tenant leurs enfans dans leurs bras, se prosternent devant leurs époux, en les conjurant de réclamer en leur faveur la clémence des Russes. Alors on envoie de la place vers les assiégeans : « sauvez des souffrances, leur dit-on, de fai-

bles femmes, permettez-leur de sortir de cette étroite enceinte; montrez ainsi la grandeur d'ame qui est naturelle au plus fort. » Le commandant du siège répondit, que le caractère des Russes n'était pas assez cruel pour vouloir séparer des époux leurs compagnes chéries. « En vous retirant tous ensemble, ajouta-t-il, vous vous sauverez de vos maux. » Sur le refus qu'ils en font, le bruit et la grêle de l'orage enflammé, redoublent; les foudres russes éclatent, et frappent en même tems. C'est envain que l'armée ennemie s'approche de la place pour dégager les assiégés ; elle ne réussit point. De sanglans combats se préparent par-tout : l'île où sont les ennemis est occupée par nous. La phalange des volontaires dresse les échelles; la mort et la victoire se présentent à tous les yeux. Les uns s'élancent sur le pont volant, les autres placés au milieu des eaux du Ladoga, attendent le signal, et sont étonnés de voir de loin l'incendie dans les murailles de la ville, n'ayant pas encore entendu le bruit qui doit les appeler au combat.

Comme un nuage suspendu au-dessus de la tête et, menaçant d'un orage, où la flamme

se cache au sein des eaux qui le forment, et qu'il peut à peine contenir, s'épaissit à chaque instant, et dérobe bientôt la clarté de l'astre du jour ; crevant ensuite, il frappe l'oreille d'un bruit affreux, et l'air, en se mouvant, arrête la respiration dans la poitrine ; les vallées et les profonds abîmes redoublent son fracas, la pluie et la grêle se précipitent en torrens, et mugissent en se roulant des sommets des montagnes : de même la terre, l'eau et les forêts s'ébranlèrent, et le Ladoga gémit dans ses gouffres les plus profonds, lorsque plusieurs bouches d'airain donnèrent tout-à-coup le signal.

La phalange placée sûr les flots, après avoir entendu le signal, vole aux exploits en se sacrifiant ; le chemin qui mène aux différens genre de mort est beau pour elle. Représente toi, mon esprit, ce spectacle terrible : le bruit des rames, le sifflement des boulets, le mugissement des machines annoncent aux ennemis le courroux de Dieu et de Pierre. Dans leur opiniâtreté cruelle, ils couvrent les remparts des instrumens qui portent la mort : ils s'efforcent d'arrêter un moment le sort ; et, par la perte des Russes,

ils veulent adoucir la leur. Nos bataillons, semblables à des forts tourbillons pressés par la tempête, se pressent devant les murs enflammés. Karpow, commandant les forces des Preobrasenkys, monte le premier à l'assaut, et le premier de tous, il trouve la mort : il est renversé par le plomb qui lui perce le bras et les entrailles. En combattant, il fit connaître la grandeur d'ame avec la bravoure.

A travers la fumée, à travers les éclairs qui sortent des épées ensanglantées, Pierre fixe tout de ses yeux vigilans. Il s'apperçoit que les échelles dressées pour escalader les murs sont courtes, et que l'assaut devient fatal à ses braves guerriers : il voit qu'ils ne peuvent pas atteindre le sommet des remparts ; qu'ils présentent en vain leur poitrine à l'ennemi, et qu'ils ne peuvent détourner les coups qu'il dirige contre eux. Oh ! que son cœur fut agité en découvrant leurs efforts héroïques, leur dépit et leur courroux ! Et combien il fut affligé en voyant la perte de tant de braves qui se sacrifiaient inutilement ! S'adressant alors à ceux qui étaient auprès de lui, il leur dit, les yeux remplis de larmes :

« Pourquoi perdrai-je envain mes braves enfans? Dites à Golitzim de se retirer. » Notre monarque a fait voir, par cet exemple, que les héros ne comptent point comme une jouissance l'aspect des combats sanglans, et que la contemplation d'un champ de bataille couvert de cadavres, au milieu des victoires les plus avantageuses remportées sur l'ennemi, est toujours douloureuse.

Cependant les combattans s'encouragent les uns les autres : ils suppléent à la petitesse des échelles par leur audace. Golitzim, qu'entouraient les flammes de tous côtés, dit alors : « Nous parviendrons bientôt à la fin de nos travaux; notre retraite de la place nous ferait éprouver une double perte. Si le monarque desire de s'emparer de la ville, qu'il nous permette de finir le combat. » Il donne cette réponse, et le premier de tous il monte sur le rempart, en ordonnant aux soldats de le suivre. « La retraite, leur dit-il, serait ignominieuse et en même tems funeste pour vous; tandis que votre triomphe sera glorieux, et votre fin révérée : rendez la patrie célèbre par votre bravoure, et mettez-vous dans le cas de féliciter bientôt notre mo-

narque de sa victoire. » A ces mots, les Russes s'élancent au milieu des piques, sur les épées; ils s'exposent à la fureur de l'ennemi, et courrent à une mort certaine. Ceux-ci jettent sur eux le feu, les eaux brûlantes, le fer et les pierres énormes. Une poutre enflammée par l'explosion d'une mine, atteint le chef russe, qui pâlit en tombant parmi les cadavres inanimés. D'un œil languissant il contemple ses combattans, et recueillant ses forces, leur donne encore des ordres et, encourage leur intrépidité. Ses valeureux imitateurs, la pensée occupée de leur souverain, de la patrie et de la religion, ressemblent à des vagues qui se pressent ensemble contre le rivage hérissé de rocs : repoussées par l'escarpement, elles renouvellent leur choc, et veulent atteindre le sommet : elles arrachent de lourds rochers, et les racines des arbres antiques dont les cîmes touffues se renversent sont entraînées dans leur sein....... Le sort du combat reste encore incertain des deux côtés.

Les cœurs des Russes s'élèvent alors vers les cieux : ils invoquent Alexandre, ce saint

héros, l'antique défenseur de ces rivages. Celui-ci, d'un œil plein de courroux, observe de la sphère élevée les ennemis : la haute élévation où il est, paraît bientôt être égale à la surface de la terre. Le fils de Jaroslaw, au milieu des rayons lumineux, et sous la figure de Pierre-le-Grand, s'approche ; il frappe de ses armes, plus brillantes que l'argent, et, avec une force indomptable, il épouvante les ennemis; son bras prête enfin aux Russes une vigueur nouvelle. Ces lieux, se ressouvenant alors de l'antique armure, et reconnaissant la cotte d'émailles, la lance, le bouclier, le casque et l'épée qu'il portait, poussent des cris de joie : ils entrevoient leur délivrance tant desirée, et s'écrient que leur triomphe est certain, puisque Alexandre est encore armé pour eux.

Dans son audace sacrée, le guerrier se représente que, par ses pensées, par ses exploits, il est digne de l'immortalité. Son zèle lui donne la force du géant, et son espérance rend sa marche hardie et légère. Il brave son propre sort en passant à travers les cadavres : surmontant les obstacles qui l'avaient arrêté jusqu'alors, il fond sur le

sommet des remparts ensanglantés; il répand chez l'ennemi la terreur et le découragement, et la ville est pleine de gémissemens et de larmes.

Ce ne sont pas, ô Goths! vos succès de Narva; vous n'avez pas eu en tête l'incapable de Croï, ce n'est point aussi l'ancien aspect des combats; ce ne sont plus des rangs sans ordre; Pierre-le-Grand dirige les phalanges qu'il a créées et la diligence héroïque de Cheremetiew, excite l'ardeur des cœurs qui respirent la vengeance. Vous avez vu la chûte du fort dans le combat, et vous avez évité la mort inévitable, en arborant le drapeau blanc, en signe de votre reddition.

Le bruit terrible cessa enfin des deux côtés. On entendait seulement des cris lugubres, et les gémissemens des blessés. Les vandales sollicitent leur sortie avec les honneurs de la guerre, et apportent les clefs de la ville à Pierre: ils contemplent leur vainqueur avec ravissement, et ils exécutent la capitulation en se rendant. Quel joyeux, quel beau changement! Déjà les drapeaux russes flottent sur les remparts, et se font

voir aux ondes de la Neva. Le bruit paisible des timpanons, uni aux sons bruyans des trompettes, ordonne aux cœurs d'oublier les malheurs des orages passés. Les Suédois se mettent en route, et s'éloignent vers leurs foyers.

Dès l'antiquité, les droits de la guerre ont voulu qu'on respectât les ennemis valeureux après la capitulation : on laisse entre leurs mains les marques de leur bravoure, et par-là on rend la gloire du triomphe plus imposante..... Le vainqueur ayant appaisé son courroux belliqueux, consacre son premier succès par la douceur. Il fournit aux vaincus des bâtimens pour leur départ, et ils quittent les murs en les contemplant avec tristesse. Nos drapeaux déployés dans les airs, les sons des trompettes qui annoncent leur défaite, font naître en eux de tristes pensées. Les chemins par lesquels ils marchent à leur liberté sont effrayans ; ce sont les brêches que les foudres des Russes ont ouvertes. Ils sentent, en les contemplant, que leurs souffrances et leurs pénibles travaux sont le prélude d'autres peines et d'autres désastres pour l'avenir.

Allez annoncer à votre patrie cet événement, et accoutumez-vous aux victoires des Russes. Racontez à vos amis votre honorable retour, et que vous êtes sortis d'une manière nouvelle, et par des portes spacieuses. Annoncez aussi à Charles cette victoire; dites-lui que Pierre ayant reconquis sur vous l'héritage de sa patrie, il la lui restitue pour sa gloire et pour sa défense, et qu'il a fait entendre près de la Suède le bruit des ailes de son aigle. Que votre héros prospère dans la Germanie; qu'il traverse librement les villes sans défense; que, guidé par son orgueil naturel, que la fortune favorise, il place des rois sur le trône, ou les en renverse; qu'en s'élançant dans sa témérité, comme un vent furieux, vers l'Orient, il devance le sort qui lui est réservé : s'il veut être Alexandre, il ne trouvera pas ici des Darius. Ce n'est pas comme auparavant une armée indisciplinée, déchirée par ses querelles intestines; les Russes restent dans leurs phalanges en obéissant unanimement à la nouvelle discipline de Pierre. En montrant à la nation ses forces imposantes, il fit naître en elle un esprit nouveau, et lui inspira une nouvelle bravoure. L'Orient et

l'Océan obéissent à sa voix. Charles, par les effets de son orgueil, rehaussera la gloire de notre héros.

Les flots de la Neva s'agitent à ses embouchures, ils veulent, en tumulte, s'avancer au-devant des Russes. Les nymphes dansent sur les rivages : les zéphyrs, reparaissant à la fin de l'automne, soufflent parmi les arbres; comme si le visage de la terre était encore fleuri.

Le monarque contemple de ses yeux, où brillait la joie, les chefs de ses guerriers qu'il voit sauvés de nouveau. La satisfaction remplit ceux-ci à leur tour, et les dédommage des maux qu'ils ont soufferts. Par-tout la voix des souhaits et des félicitations se fait entendre, et les guerriers disent: « Notre souverain vient de nous ouvrir de sa main, les portes de l'Occident; il nous offre des exploits et des triomphes : la Providence donne à Pierre-le-Grand la clef de la terre et de la mer. O héros! étends ta gloire dans leur immensité, tous les travaux seront légers pour nous, et la mort n'aura rien de terrible, lorsqu'il s'agira d'abaisser l'orgueil

de tes ennemis, de procurer à la patrie des richesses, la gloire et la paix, et d'éclairer la nation selon le desir de ta grande ame. » Pierre écoute avec attendrissement ces paroles affectueuses; il s'approche des murs de la ville; il soupire en envisageant les vîdes qu'il y a dans ses bataillons, et la perte de ceux que le sort avait destinés à périr dans cette journée : il leur fait ainsi ses tristes adieux : « O mes fidèles amis, dont le sang m'a acquis la victoire sur les ennemis communs et les miens propres, en quittant ce séjour, recevez les couronnes célestes que vous venez de mériter; brillez au haut des cieux; soyez les modèles de ceux qui vous succèderont, et portez dans le cœur de mes phalanges votre bravoure héroïque. » La fin de ce discours plaintif fut suivi de gémissemens. Alors, par un signe de sa main, il ordonna d'inhumer leurs restes précieux.

Le héros, du haut des murs qui furent autrefois notre héritage, et d'où l'ennemi, qui s'en était emparé pendant nos guerres civiles, s'élançait sur nos terres pour les ravager, le héros, dis-je, parcourt d'un coup-d'œil la ville soumise; il examine les ma-

chines à feu, et, dans leur nombre, il en voit une, sculptée, sur laquelle était le nom d'Iwan-le-Grand. C'est ce vaillant monarque qui introduisit le premier en Russie ces machines qui lancent les foudres terrestres dans les combats : elles étaient avant cette époque inconnues parmi nous : les Tartares ayant ressenti leurs coups terribles, désespérèrent alors de vaincre désormais les Russes; et bientôt Akmet fut anéanti avec l'orgueilleuse horde. Cet ancien instrument de guerre tomba, avec beaucoup d'autres, entre les mains des ennemis, dans les tems où les Suédois s'énorgueillissaient en considérant leurs succès et nos désastres. Maintenant ces machines lanceront contre eux les flammes et la mort, et au lieu de favoriser leur joie, et d'assurer leurs succès, elles leur porteront l'épouvante dans les combats..... Quelle quantité d'instrumens destructeurs avaient été employés par eux, et par nous, pendant l'assaut! Que de bombes et de boulets, lancés par les terribles bouches à feu des Russes, sont entassés dans les rues! Quel tas nombreux des débris de celles qui avaient éclaté, lorsqu'ils les lançaient contre nous comme une grêle! Que d'édifices ébranlés

et renversés sur d'autres ! que de matériaux dispersés ! Les escaliers, les murailles, les toîts, couverts ou de cendres ou de charbons, présentent l'aspect le plus horrible que la terreur puisse offrir.

O mortels ! pourquoi vous hâtez-vous de courir à la mort ? Pourquoi, avant le terme prescrit par la nature, vous entre-détruisez-vous ? N'y a-t-il pas d'autre chemin pour aller au tombeau que par celui de la guerre ? par-tout le sort nous entraîne avec violence dans les bras de la mort. Plusieurs, après être sortis du sein maternel, passent à l'instant dans les ténèbres de la tombe ; d'autres ont à peine fait goûter la joie à l'auteur de leur existence en, lui souriant, qu'ils ferment tout-à-coup leurs yeux pour toujours. La mort, l'inexorable mort, moissonne celui qui est prêt d'entrer dans l'appartement nuptial. L'homme à la fleur de son âge, après avoir construit sa maison, en se flattant de jouir long-tems d'une santé parfaite, dit tranquillement en lui-même : A présent je vivrai et je jouirai de mes travaux ; mais c'était sa dernière heure ; il cessa de vivre en prononçant ces dernières paroles. Mortel,

de combien de maux et de peines n'es-tu pas entourré! Outre les infirmités et les afflictions qui déchirent ton ame, combien de périls ne t'environnent-ils pas au-dehors! Ce sont les inondations, les tempêtes, la contagion, les poisons, les reptiles venimeux, les tremblemens de terre, les animaux féroces, la famine, l'écroulement des édifices, les incendies dévorans, la grêle et les coups de tonnerre; les marais, la glace, les sables, la terre, l'eau et les forêts, tout est en guerre contre toi, ainsi que le ciel lui-même; et tu ajoutes à ces maux ceux de la guerre : rien ne peut t'arrêter, tu t'armes éternellement contre toi-même!

Pierre, par ses exploits guerriers, t'a justifié : il fut passionné pour les sciences, il aima la paix: il fut généreux et domina par son épée sur la mer et sur la terre : il est encore douteux si ses exploits dans la guerre le rendirent plus grand que son amour pour la paix. D'autres ont voulu entrer dans le temple de la gloire par leurs exploits militaires; mais lui, a voulu par eux assurer la renaissance de la Russie. Sans ses guerres, il n'aurait pu introduire chez nous les lu-

mières ; un Empire ne peut subsister sans une force armée imposante. C'est à la suite de ses triomphes qu'il fonda sa ville aux embouchures de la Neva, et qu'il y éleva un temple aux sciences. Les monumens divers qui se multiplient, se regardent comme les fruits de ses victoires.

Retraçons dans notre pensée les tems passés, et nous verrons par-tout la guerre donner la prééminence aux nations : elle défend la liberté et les sciences contre la barbarie. Le bras des intrépides les protège et les fait prospérer. La nature a donné des armes aux seuls animaux féroces, mais l'immuable destin nous ordonna de nous en fournir nous-mêmes. Les peuples sauvages, qui sont privés du secours des arts et des sciences, ont été obligés de prendre des frondes et des arcs.

O antiquité ! dévoile-moi tes fastes, qui sont pleins de faits merveilleux : montre-moi la cause de la création des armes, de leur multiplicité et de leur variété : tu te rapproches de la nature ; comme je cherche à m'en rapprocher moi-même, c'est par elle et par toi que je veux m'éclairer.

Un corps, dont je ne puis bien distinguer les formes, s'offre à mes yeux dans le lointain, entourré de ténèbres. Il porte une tête qui s'élève jusqu'aux nues, et ces paroles entrecoupées frappent mon oreille: « C'est ainsi qu'est l'antiquité. Son image est simple, environnée de nuages, conforme enfin à la nudité et à la négligence des peuples. » Elle me dit ensuite: « Porte ton regard sur le monde entier: vois la dissemblance des contrées, observe les siècles et tourne ton attention vers les divers peuples. » Le fantôme étendit alors sa main par-dessus les mers. « Là, dit-il, au lieu de la connaissance des sciences qui concernent la guerre, la seule force des bras est suffisante; ici on se bat en tendant le genou ou la cuisse; ici, en présentant la poitrine toute nue, un front ferme et tantôt une cotte d'émailles et un casque, on montre les armes du combat; d'autres à coups de pierre s'assomment, se brisent la tête et mutilent leurs membres nuds; ailleurs, après avoir passé par le feu l'extrémité des perches et les avoir aiguisées, on en perce son ennemi; là, enfin, des nuées de flèches sifflent en couvrant le ciel; elles sont faites avec du buis, des os, ou du fer.

D'un autre côté, les tymbales et les flûtes, enflamment l'esprit des soldats, et les beliers terribles ébranlent la solidité des murs : ailleurs, l'homme laborieux et paisible entend avec effroi le bruit des tonnerres bruyans qu'enfante la guerre. Que cette furie crée des ravages! Depuis le commencement des siècles, la sanglante guerre se promène dans l'univers; depuis ces premiers tems, elle s'est sans cesse occupée à accroître la science des moyens, propres à se détruire dans les combats.

Le destin a voulu que la surface de la terre fut teinte de sang: c'est aux monarques qu'il est donné de maîtriser la guerre en prenant des moyens de défense. Notre héros porta ses armes victorieuses au-delà des vastes limites de son empire; il écrasa les envieux du bonheur des Russes. Aujourd'hui sa fille affermit ses immortels triomphes, et augmente sa force par le moyen de l'artillerie. L'éloge couronnera éternellement les triomphes d'Elisabeth dans la guerre, et ses travaux dans la paix.

Les Russes, voyant la vétusté des forts,

fortifient les murs fragiles et les créneaux faibles, et rélèvent cette ville presque détruite, pour qu'elle puisse leur servir de boulevart, et repousser leurs ennemis. Le vainqueur des vandales, couvert de gloire, part pour la ville où ses ancêtres et son vaillant père ont élevé le monument de leurs règnes. Combien l'aspect sacré de Moscow est radieux en ce moment!

Muse suspens tes chants; et pour les reprendre, attends les triomphes remportés sur les ennemis extérieurs et intérieurs : un travail incomparablement plus grand t'est réservé. Alors tu représenteras avec éclat l'image de ta déesse.

CONSIDÉRATIONS

Sur la Comédie larmoyante.

Le mot *public*, comme dit quelque part M. de Voltaire, ne signifie pas toute la société, mais une petite partie de celle-là; c'est-à-dire qu'il comprend les hommes instruits, ayant du goût. Si j'écrivais une dissertation sur le goût, je l'aurais expliqué; mais ici il ne s'agit pas de cela. On sait qu'à Paris il n'y a pas peu d'ignorans, comme par-tout, car l'univers en fourmille. Le mot *peuple* appartient aux conditions inférieures, et non pas le mot *bas-peuple*; celui-ci est l'apanage des galériens et d'autres gens couverts de mépris, et non pas des artisans et des cultivateurs. Parmi nous on donne ce nom à tous ceux qui ne sont pas nobles. *Noble!* quel titre important! Un curé sage, qui nous prêche la grandeur de l'Etre-Suprême; en un mot, le théologien, le naturaliste, l'astronome, l'orateur, le peintre, le sculpteur, l'architecte etc.,

selon cette sotte définition, appartiennent au bas-peuple. O orgueil insupportable des nobles, digne de mépris et de ridicule! Ceux qui composent le vrai bas-peuple sont les ignorans, quoiqu'ils possèdent de grands titres et des rangs; quand ils auraient les richesses de Crésus, quand ils tireraient leur origine de Jupiter et de Junon, qui n'ont jamais existé, du fils de Philippe-le-Conquérant ou le destructeur de l'univers, de Jules-César, qui éleva la gloire romaine, ou pour mieux dire qui la détruisit. Le mot public, là où il y a beaucoup d'hommes instruits, ne signifie rien.

Louis XIV procura au Parnasse de sa patrie un siècle d'or; mais le goût disparut après sa mort; ce ne fut pas cependant entièrement, car nous en voyons les restes dans M. de Voltaire et dans d'autres écrivains français. On écrit des tragédies et des comédies en France; mais on n'y voit pas, ni des Voltaires, ni des Molières. Depuis peu on y a introduit un nouveau et insipide genre, c'est celui des comédies larmoyantes: malgré cette introduction, on ne pourra pas arracher les semences du goût qu'onc semé les Racines et les Molières. Chez nous, il

n'existe presque point encore de principes de l'art dramatique ; ainsi un aussi détestable goût, et sur-tout dans le siècle de Catherine , ne nous appartient pas. Pour empêcher qu'il ne s'introduise en Russie, j'ai écrit à M. de Voltaire, et lui ai demandé son avis sur ces drames. Mais pendant que je prenais ces mesures, ils se sont glissés à Moscow, n'osant pas sans doute paraître à Pétersbourg; ils y ont été reçus avec acclamations et applaudissemens publics. Quelque détestable que fût la traduction d'*Eugénie*, et quelle que fût l'insolence de l'actrice, qui représente une bacchante sous le nom d'Eugénie, le traducteur de ce drame, qui est un certain commis, est porté aux nues, ce qui fait l'éloge des spectateurs et celui de leur goût. Un commis s'est érigé en juge du Parnasse, et le régulateur du goût public de Moscow ! Sans doute nous verrons bientôt la fin du monde. Mais est-ce que Moscow aura plus de confiance aux décisions d'un commis qu'à celles de M. de Voltaire et aux miennes? Est-ce que le goût des habitans de Moscow se rapprocherait de celui de ce commis? Il est aussi impertinent, de la part de ce dernier, d'adresser

des éloges au goût des petits princes et petits seigneurs de Moscow, qu'il le serait de celle des laquais, quand même ce serait ceux de la cour, de vouloir défigurer mes chansons, les faire imprimer et vendre sans mon consentement; ou contre le vœu de l'auteur encore vivant, d'altérer ses drames, et cela pour gagner de l'argent. Ce commis est aussi impertinent que le sont ceux qui venant voir *Sémire*, et se mettant auprès de l'orchestre, croyent que, quand on a payé pour entrer au spectacle, on peut se battre dans le parterre à coups de poing, et raconter à haute voix dans les loges l'histoire de sa semaine, et croquer enfin des noisettes. On peut croquer des noisettes chez soi, y publier des nouvelles insignifiantes, et non dans les théâtres; car sans doute de pareils nouvellistes ont assez de tems pour cela. Beaucoup d'habitans de Moscow, des deux sexes, ne se rendent pas au spectacle pour entendre de sottes nouvelles, ni pour croquer des noisettes, cela ne peut procurer aucune satisfaction, ni aux spectateurs, ni aux hommes sensés, ni aux acteurs, ni à l'auteur qui travaille pour le plaisir du public. Les services qu'il lui rend sont dignes de ré-

compense, et non de punition. Vous, voyageurs, qui avez été à Paris et à Londres, répondez-moi, y croque-t-on des noisettes pendant la représentation d'un drame? et, au plus fort de l'action, donne-t-on des coups de fouet aux cochers ivres qui se querellent, et trouble-t-on ainsi le parterre, les loges et le théâtre?

Quoi qu'il en soit, je regrette de n'avoir pas la copie de la lettre que j'ai écrite à M. de Voltaire, étant malade quand le prince Koslowski, qui partait pour se rendre auprès de lui, vint la prendre. Je lui remis mon original, sans même le faire mettre au net. Je joins ici la réponse de cet auteur célèbre, et par conséquent de ce connaisseur distingué, où il résout quelques-unes de mes questions, et où il donne particulièrement son opinion sur ce qui concerne la détestable comédie larmoyante. Si quelqu'un ne veut pas se rendre au témoignage de M. de Voltaire, ni au mien, alors j'applaudirai à son goût, comme je le ferais à celui de l'homme qui prendrait du café mêlé avec de l'ail. La différence entre Thalie et Melpomène est telle que celle qui est entre le jour et la nuit, entre le chaud et le froid,

entre les spectateurs intelligens d'un drame et les ſoux. Ce n'eſt pas par la quantité de voix, mais par la qualité des choses qu'on apprécie, et la qualité a son principe dans la vérité. Les ignorans ne peuvent pas affaiblir l'éloge mérité, et leurs louanges ne sont pas un éloge.

RÉPONSE EXACTE
A MA LETTRE,
PAR M. VOLTAIRE,

Au château de Ferney, le 26 février 1769.

MONSIEUR,

Votre lettre et vos ouvrages son une grande preuve que le génie et le goût sont de tout pays. Ceux qui ont dit que la poésie et la musique étaient bornées aux climats tempérés, se sont bien trompés. Si le climat avait tant de puissance, la Grèce porterait encore des Platons et des Anacréons, comme elle porte les mêmes fruits et les mêmes fleurs. L'Italie aurait des Horaces, des Virgiles, d'Ariostes et des Tasses ; mais il n'y a plus à Rome que des processions, et dans la Grèce, que des coups de bâtons. Il faut donc absolument des souverains qui aiment les arts, qui s'y connaissent, qui les encouragent ; ils changent le climat, ils font naître les roses au milieu des neiges.

C'est ce que fait votre incomparable souveraine. Je croirais que les lettres dont elle m'honore me viennent de Versailles, et que la vôtre est d'un de mes confrères de l'académie française. M. le prince de Koslowski, qui m'a rendu ses lettres et la vôtre, s'exprime comme vous, et c'est ce que j'ai admiré dans tous les seigneurs russes qui me sont venus voir dans ma retraite. Vous avez sur moi un prodigieux avantage; je ne sais pas un mot de votre langue, et vous possédez parfaitement la mienne. Je vais répondre à toutes vos questions, dans lesquelles on voit assez votre sentiment sous l'apparence du doute. Je me vante à vous, monsieur, d'être de votre opinion en tout.

Oui, monsieur, je regarde Racine comme le meilleur de nos poètes tragiques, sans contredit, comme celui qui, le seul, a parlé au cœur et à la raison, qui seul a été véritablement sublime, sans aucune enflûre, et qui a dans la diction un charme inconnu jusqu'à lui. Il est le seul encore qui ait traité l'amour tragiquement; car, avant lui, Corneille n'avait fait bien parler cette passion que dans le Cid, et le Cid n'est pas de lui. L'amour est ridicule ou insipide dans presque toutes ses autres pièces.

Je pense encore comme vous sur Quinault. C'est un grand homme en son genre ; il n'aurait pas fait l'Art Poëtique, mais Boileau n'aurait pas fait Armide.

Je souscris entièrement à tout ce que vous dites de Molière et de la comédie larmogante ; qui, à la honte de la nation, a succédé au seul vrai genre comique, porté à la perfection par l'inimitable Molière.

Depuis Regnard, qui était né avec un génie vraiment comique, et qui a seul approché Molière de près ; nous n'avons que des espèces de monstres. Des auteurs qui étaient incapables de faire seulement une bonne plaisanterie, ont voulu faire des comédies uniquement pour gagner de l'argent. Ils n'avaient pas assez de force dans l'esprit pour faire des tragédies ; ils n'avaient pas assez de gaieté pour écrire des comédies ; ils ne savaient pas seulement faire parler un valet. Ils ont mis des avantures tragiques sous des noms bourgeois. On dit qu'il y a quelque intérêt dans ces pièces et qu'elles attachent assez quand elles sont bien jouées ; cela peut être : je n'ai jamais pu les lire ; mais on prétend que les comédiens font quelque illusion. Ces pièces batardes ne sont ni tragédies ni

comédies; quand on n'a point de chevaux, on est trop heureux de se faire traîner par des mulets.

Il y a vingt ans que je n'ai vu Paris. On m'a mandé qu'on n'y jouait plus les pièces de Molière. La raison, à mon avis, c'est que tout le monde les sait par cœur; presque tout les traits en sont devenus proverbes; d'ailleurs, il y a des longueurs; les intrigues quelquesfois sont foibles, et les dénouemens sont rarement ingénieux : il ne voulait que peindre la nature, et il en a été sans doute le plus grand peintre.

Voilà, monsieur, ma profession de foi que vous me demandez. Je suis fâché que vous me ressembliez par votre mauvaise santé. Heureusement vous êtes plus jeune, et vous ferez plus long-tems honneur à votre nation. Pour moi, je suis déjà mort pour la mienne.

J'ai l'honneur d'être avec l'estime infinie que je vous dois,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

EXAMEN
DU SUJET D'EUGÉNIE.

Le sujet de cette comédie larmoyante est ce qui suit :

« Un jeune comte, mal élevé et dissimulé, étant devenu éperdument amoureux de la fille d'un gentilhomme pauvre, qui habitait aux environs de Londres, ordonne à son domestique de se déguiser et de leur donner la bénédiction nuptiale. La femme devient enceinte. Quant à lui, il retourne à Londres, où il se propose d'épouser une demoiselle du haut parage, et fait les préparatifs de ses noces. La première épouse, arrivant dans sa maison, apprend que son mari va bientôt s'unir à une autre : elle court toute échevelée ; elle se désole. Son père se fâche : dans la maison, l'un pleure, l'autre rit. Enfin son mari, ce séducteur, ce scélérat, digne du dernier supplice, pour s'être moqué de la religion, et avoir deshonoré la fille d'un

gentilhomme, trompe l'autre promise, et, tombant de scélératesse en scélératesse, il refuse d'épouser celle-ci. Tout-à-coup il change de systême, et se marie une seconde fois avec sa première femme. Mais qui peut être le garant que cet homme si dépravé et si abominable n'en épousera pas une autre le lendemain, si les lois divines et humaines ne l'exterminent pas? Ce monstre dégoûtant n'est pas sujet à la faiblesse ni à l'erreur, mais il est gouverné par la trahison et le crime. »

DIMITRI
LE PSEUDONYME,
OU
LE FAUX,

PAR ALEX. SOUMAROKOW.

TRAGEDIE.

PERSONNAGES.

DIMITRI.

CHOUISKI.

GEORGE, *prince Galitski.*

XENIE, *fille de Chouiski.*

PARMENE, *confident de Dimitri.*

CHEF DES GARDES.

BOYARS, *et autres.*

La Scène est au Cremle, dans le palais des Tsars.

DIMITRI, LE PSEUDONYME, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DIMITRI, PARMENE.

PARMENE.

DISSIPEZ, seigneur, l'inquiétude de votre confident. Il y a déjà trente jours que j'entends vos soupirs; je vous vois, quoique sur le trône, vous tourmenter sans cesse. Quel malheur peut-il menacer Dimitri? quel chagrin secret s'oppose à sa félicité? le trône ne vous présente donc aucune consolation? vous fûtes malheureux, mais à présent vos

jours sont sereins ; le ciel vous a donné ce que Godounof vous avait ôté : ce scélérat n'a pas pu vous précipiter dans le tombeau ; le sort vous a sauvé des griffes de la méchanceté et de la mort, et la vérité vous a placé sur le trône de vos pères. Quelles afflictions nouvelles le destin vous a-t-il envoyé ?

DIMITRI.

Une cruelle furie ronge mon cœur troublé ; l'ame d'un scélérat ne peut être tranquille.

PARMENE.

Vous avez, il est vrai, exercé beaucoup de barbaries. Vous tourmentez vos sujets ; vous avez désolé la Russie, comme un tyran ; vous ne faites que des actions désordonnées : vous exilez, vous faites périr par les supplices des sujets innocens ; votre courroux contre la patrie ne peut s'assouvir, et cette ville est devenue une prison pour les boyars : les fils de la patrie sont tous égaux en fortune, cependant les seuls Polonais servent de garde à votre personne : la doctrine de l'église d'Orient est persécutée ; vous voulez nous conduire sous le joug du chef de l'église romaine. Ah ! si la nature vous en-

traîne vers le mal, tâchez de la vaincre, et soyez le père du peuple !

DIMITRI.

Clément m'a attaché à sa religion par le serment, et la nation polonaise m'a rendu des services. La Russie n'est pas digne de participer à mes bontés, si elle ne veut pas se soumettre à la sainteté du pape.

PARMENE.

L'homme est né le frère de ses semblables; mais des imposteurs ont semé parmi eux les dissentions ; et leur fausse sainteté a été annoncée aux peuples ignorans. C'est l'intérêt qui dirige les prêtres de Rome, et c'est lui qui rendit leurs fables sacrées. Nos pasteurs ne nous prêchent pas une semblable doctrine, et bénissent la providence d'être séparés d'eux. L'Angleterre, la Hollande et la moitié de l'Allemagne ont secoué le joug de Rome ; le tems viendra bientôt où toute l'Europe banira sa première terreur, et où cette puissance orgueilleuse, qui ose se distinguer des autres mortels, et dont la populace a fait un Dieu, sera renversée de son trône.

DIMITRI.

Ne parle pas d'elle avec tant d'audace ; tous les rois et les princes respectent ce flambeau !

PARMENE.

Tous ne lui portent pas la même vénération, tous ne sont pas animés pour elle du même zèle ; mais il y en a plusieurs qui l'honorent par politique. On doit voir seulement en la personne du pape, un patriarche œcuménique. Il n'est ni dieu, ni monarque, ni juge de l'univers : il n'a pas le droit de compter tous les hommes pour des brutes ; l'être sensé a aujourd'hui des idées saines sur Dieu.

DIMITRI.

Ne perd pas tes paroles dans des raisonnemens subtils : si tu veux jouir de la vie bienheureuse, cesse d'être philosophe ; la sagesse est pernicieuse, quoiqu'elle nous flatte quelquefois.

PARMENE.

La sagesse peut-elle être contraire ? Dieu créa l'Univers étant tout rempli d'elle. En donnant la vie à la matière inanimée, il la

doua de la raison. Par-tout où nous portons nos regards, nous y voyons sa sagesse; et ce que nous adorons en Dieu, pouvons-nous le haïr en nous ?

DIMITRI.

La sagesse de Dieu est incompréhensible pour l'homme.

PARMENE.

Donc Clément, lui-même, ne peut la concevoir. Les bornes de l'esprit humain sont trop étroites pour la comprendre; mais les actions de la divinité, dans la création, sont connues. Si nous exerçons les facultés dont nous sommes doués, nous saurons aussi ce que le pape sait lui-même.

DIMITRI.

Ton audace impie te fera tourmenter éternellement, là où sont la faim, la soif, les angoisses et les torrens de feu; là où se trouvent les afflictions de l'ame et les plaïes incurables.

PARMENE.

Dimitri sera là, puisqu'il est devenu tyran.

DIMITRI.

Je sais que je suis spectateur inexorable

du mal, et l'auteur de toutes les actions désastreuses qui se commettent dans ces contrées.

PARMENE.

Il faut donc éviter d'en commettre à l'avenir de pareilles.

DIMITRI.

Les forces me manquent, et je ne puis me vaincre moi-même. L'honneur et les actions héroïques de la Russie seront éclipsées: toutes mes armées reconnaîtront le pape pour père des pères; je lui subjuguerai l'église par les armes. Tout est facile au tsar quand il le veut.

PARMENE.

Vous vous jettez, prince, dans une mer très-orageuse : en voulant inonder Moscow et toute la Russie de malheurs, vous vous préparez une fin terrible; votre trône s'ébranle; la couronne tombera de votre tête.

DIMITRI.

Assis sur mon trône, je méprise le peuple russe, et j'étends ma puissance tyrannique par l'esclavage. Puis-je être le père de cette contrée qui me persécuta, et que j'abhore

par-dessus tout? en régnant ici, ma jouissance est d'exercer contre mes sujets l'exil, le supplice, et de les livrer à la mort. Les Polonais seront les seuls fils de la patrie; je réduirai les Russes sous leur joug; je jouirai enfin du droit de la majesté et du plaisir de souverain quand je posséderai ce que je desire il y a déjà long-tems. Si cela ne s'accomplit pas, mon ami, Dimitri sera privé de toute tranquillité : elle me fuit déjà; les remords de ma conscience me font beaucoup souffrir; mais c'est un tourment de plus pour moi que d'aimer Xenie.

PARMENE.

Xenie a un amant, et vous avez une épouse.

DIMITRI.

Je te considère, Parmene, comme mon plus fidèle ami, ainsi je ne me cache pas de toi : je puis rompre les liens de mon hyménée; un breuvage, donné en secret, enverra ma femme dans les ténèbres.

PARMENE.

Un frémissement s'empare de moi....

DIMITRI.

Tu t'épouvantes envain.

PARMENE.

Penser à une pareille action, cela est affreux.

DIMITRI.

Je suis accoutumé aux atrocités; mes premiers forfaits m'inspirent la rage; tout en moi est barbare, je veux nager dans le sang.

PARMENE.

Votre épouse n'est coupable d'aucun tort envers vous.

DIMITRI.

La vérité doit être muette devant le tsar: ce n'est pas la vérité qui règne, c'est moi; je suis la loi, et la puissance suprême: c'est la passion du tsar qui dicte les arrêts. Le monarque qui néglige ces droits, et que des institutions empêchent d'exercer librement sa volonté, est un esclave. Si la conduite d'une tête couronnée devait être telle, alors le souverain serait égal à son sujet, et il travaillerait envain pour les siens, s'il de-

vait être jugé par la vérité comme un particulier.

PARMENE (*à part.*)

Je sauverai son épouse du sort affreux qui la menace. (*A Dimitri.*) Vous voulez donc vous précipiter dans l'abîme ?

DIMITRI.

O Clément ! quand serai-je dans la cité céleste ! pour qui les tourmens de l'enfer se préparent-ils !

SCENE II.

DIMITRI, PARMENE, LE CHEF DES GARDES.

LE CHEF.

GRAND PRINCE ! le peuple s'agite, et les esprits flottent comme les torrens des eaux tempêtueuses. Un audacieux a osé dire publiquement ce qu'il pense sur le tsar et sur son pouvoir.

DIMITRI.

Ils ourdissent une trame contre moi ! je

mettrai bientôt fin aux abominables extravagances d'une vile populace. Réponds, quels sont ses discours?

LE CHEF.

Je n'ose pas, seigneur, les répéter.

DIMITRI.

Dis; et moi je saurai dompter les Russes.

LE CHEF.

Il annonce que vous n'êtes pas le fils du tsar, sous le nom duquel vous vous êtes fait proclamer. Il dit que celui-là a été véritablement assassiné à Ouglitzh. Dans la foule on vous appelle Otrepief.... Voici comme on raconte votre histoire : on dit qu'après être sorti de l'état monastique vous avez trouvé un asyle en Pologne, et qu'après avoir trompé votre beau-père et sa fille, vous êtes parvenu à monter sur le trône, secondé par vos impostures : on ajoute que ce même trône est ébranlé par les Polonais, et que vous voulez introduire ici la doctrine de l'église occidentale ; et, enfin, que vous êtes le protecteur de l'impiété, de la violence, le tyran de vos sujets, et l'ennemi de la Russie et de Moscow.

DIMITRI (*au chef.*)

Augmente ma fidelle garde par des Polonais, et n'excite point encore ma rage; je n'ai pas assez de ſorce pour m'occuper plus long-tems de l'entretien de ces scélérats. Amène-moi Chouiski avec sa fille.

SCENE III.

DIMITRI, PARMENE.

PARMENE.

QUAND le sort vous a fait monter sur le trône, que nous importe la naissance; ce sont des actions dignes des princes qu'il nous faut. Si vous ne régniez pas en Russie avec tant de cruauté, que vous soyez Dimitri ou non, cela serait indifférent pour le peuple.

DIMITRI.

Chouiski est le chef de la révolte: je verrai cela sur son visage si-tôt que je me convertirai, à ses yeux, en ami ou ennemi. Mais, ce jour même, les entrailles de la terre l'engloutiront; j'ouvrirai pour lui et pour Xenie les portes du tombeau.

PARMENE.

Ce discours glace mon sang dans mes veines.... Mais vous brûlez pour elle d'une forte passion.

DMITRI.

Une passion héroïque se change en vengeance, quand elle ne trouve pas une passion réciproque : si la princesse ne cède point à mes vœux, je réduirai la rose fleurie en poussière. Quand elle résiste à mon tendre sentiment, elle s'oppose au pouvoir légitime de son prince.

SCENE IV.

DIMITRI, PARMENE, CHOUISKI, XENIE.

DIMITRI.

J'AI appris la conduite audacieuse de la populace, et sur quoi sont fondés ses projets artificieux. Les grands de Moscow l'appuient et nuisent ainsi au bonheur de mon règne.

CHOUISKI.

Les clameurs d'une populace doivent peu vous occuper; ce sont des sons vîdes que le vent emporte : elles cesseront.

DIMITRI.

Tu me caches ton secret; mais je le découvre: tu veux monter sur mon trône.

CHOUISKI.

Jamais l'idée de devenir le monarque de cette région célèbre n'est entrée dans mon esprit. Vous êtes notre souverain, fils du monarque Iwan, et nous avons ceint votre tête du diadême dans le temple sacré; le sacrilège Godounof était le vrai tyran. Vous êtes sévère, mais juste; votre père était tel. Ce sont des impies qui excitent vos soupçons contre nous : eux seuls sont les auteurs des sacrilèges et des débauches ; mais les autres vous aiment par nécessité. Vous avez été cruel; désormais vous serez clément : Seigneur ! votre trône est affermi dans Moscow.

DIMITRI.

Ne crois pas qu'en insensé, je me laisse

séduire par ton discours : tes pensées, ni tes regards ne sont pas d'accord avec tes paroles : sois mon vrai ami, et mérite cette amitié.

CHOUISKI.

J'obéis avec joie à vos volontés.

DIMITRI.

Parmene, laisse-nous seuls.

SCENE V.

DIMITRI, CHOUISKI, XENIE.

DIMITRI.

CESSE toute dissimulation avec moi : je veux être convaincu de tes sentimens par des effets. Mon destin m'a fait brûler d'amour pour ta fille ; en gage de ton amitié, accorde-la moi pour épouse.

XENIE.

Moi ?

CHOUISKI.

Vous en avez une.

DIMITRI.

Elle professe la religion romaine : il m'en faut une russe, orthodoxe.

XENIE.

Je suis depuis long-tems liée de cœur avec un autre.

DIMITRI.

Tu ne veux donc pas être l'épouse d'un souverain ?

XENIE.

Ni l'éclat de la puissance, ni les trônes et les sceptres du monde entier ne me feraient pas renoncer à mon amant. La flamme qui m'anime, dont ma pensée est sans cesse occupée et qui maîtrise mes sens, ne s'éteindra jamais : George habitera toujours dans ce cœur.

DIMITRI.

Une mort prompte te moissonnera avec lui, et étouffera, dans vous, votre passion ardente.

XENIE.

Nous céderons à notre destinée, mais avant la mort nous ne serons pas infidèles.

DIMITRI.

Apparemment tu as oublié à qui tu réponds ? crains-tu la mort, les tourmens, les supplices ?

XENIE.

Non.

DIMITRI.

Eh bien ! prépare-toi à les souffrir courageusement. Il ne restera point ici bas un seul vestige de ta poussière ni de la sienne.... Ce que j'apprends m'entraîne malgré moi vers la vengeance. Avant d'être privé de la vie, je veux me rassasier de crimes : je souleverais maintenant la terre, l'enfer et l'élément humide, et je déchirerais éternellement l'ame de Xenie.

CHOUISKI.

Seigneur, ne vous irritez point ; elle a montré depuis sa jeunesse une pareille obstination. S'il est vrai que les charmes de sa personne ont captivé vos yeux, confiez-vous aux soins de son père ; je saurai faire changer ses dispositions.

XENIE.

Je conserverai jusqu'au tombeau la sincé-

rité de ma foi, si vous n'oubliez point les devoirs paternels, en me forcant à être infidèle : mais quelles que soient vos exhortations, elles seront vaines.

CHOUISKI.

J'exécuterai ce que j'ai promis, et ma fille insensée reviendra à elle-même. Retire-toi, et suspens mon juste ressentiment.

DIMITRI (*à Chouiski.*)

Fais ce que tu pourras pour la décider.

XENIE (*à Dimitri.*)

Ne vous persuadez pas que je pourrai être votre épouse.

SCENE VI.

CHOUISKI, XENIE.

CHOUISKI.

O CIEL! prends la défense du peuple. Ennemi cruel de Moscow, tu ne seras pas long-tems sur le trône!

XENIE.

Mais, naguères, vous lui teniez un langage différent.

CHOUISKI.

Je ne pouvais lui découvrir la vérité : ton inconsidération et ta jeunesse sans expérience te font tout sacrifier à ton amour. Tu t'élances vers lui par un chemin dangereux, parce qu'il est le plus droit; tâche d'y parvenir par le plus détourné. Nous avons affaire à un tyran puissant, que nous ne pouvons contredire sans témérité. L'imposture l'a couronné; la vérité a dû se taire pour quelque tems. Quand la Russie sera-t-elle affranchie de son joug! ô Dieu! ramène pour Moscow et pour nous des jours plus tranquilles.

XENIE.

Le tyran m'ôte la vie en contrariant mon amour.

CHOUISKI.

Trompe-le, dissimule autant qu'il sera en ton pouvoir; flatte son espérance en enflammant son cœur, et adoucis, s'il se peut, sa barbarie par la tendresse; change enfin son

courroux en soupirs. Le tigre, le lion et le serpent obéissent à l'amour; les animaux les plus sauvages quittent leur férocité, quand ils sont animés par la tendre volupté.

XENIE.

Ce barbare est plus cruel que l'aspic et le basilic.

CHOUISKI.

Ah ! écarte l'idée du désespoir auquel ton esprit s'abandonne, et souviens-toi que tu sauves ton père et ton amant; ajoute à cela ta patrie, Moscow et toute la Russie.

XENIE.

Je n'ignore pas ce que vous m'annoncez, mais ce parti est si terrible pour moi : je le prendrai cependant. Juste ciel! sauve par moi la Russie.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GEORGE, XENIE.

GEORGE.

Je dois assujétir ma langue à la dissimulation, exprimer autre chose que ce que je sens, être enfin semblable aux abominables hypocrites ; telle est la conduite qu'il faut tenir quand le tsar est injuste et méchant.

XENIE.

L'homme dont le front est ceint du diadême est heureux dans ce monde, lorsqu'il n'empiète pas sur la liberté de nos ames ; il se rend grand par les bienfaits qu'il répand dans la société : embellissant par la douceur la dignité du monarque, il fait naître des jours fortunés pour ses sujets ; les seuls malfaiteurs le redoutent.

GEORGE.

O triste Cremle, tu vois maintenant que

la vertu a quitté le trône. Moscow est plongé dans un mortel abbattement. La félicité s'éloigne de ses murs; les jours les plus sereins semblent pour lui plus sombres que la plus épaisse nuit : les charmans bosquets de ses environs sont couverts des ténèbres. Quand on entend dans la ville les sons, signes des fêtes, il semble qu'ils répètent ses gémissemens, et qu'ils nous annoncent la destruction de notre église, dont le pape la menace. O Dieu! détournez le malheur des Russes. Déjà la nouvelle se répand, parmi le peuple, que Clément a promis une récompense dans le ciel à ceux qui fomentent les troubles, aux ennemis de la ville de nos ancêtres, et qu'il leur pardonne d'avance tous leurs forfaits. Ainsi Moscow souffrira, comme souffre le Nouveau-Monde. Là, ses disciples odieux ont inondé la terre de sang : ils ont exterminé ses habitans, et ceux qui restent sont réduits à la misère au sein de leur patrie. Là, ses prêtres précipitent ces innocens dans les flammes, tenant d'une main la croix, et de l'autre l'épée fumante de sang. Tout ce que ces peuples ont éprouvé dans leur fatale destinée, ô Russie! le pape te le réserve aujourd'hui.

XENIE.

Tous les efforts cruels de Dimitri, de Clément et de l'enfer ne t'effaceront pas de mon cœur. O ciel! arrête l'effet de la puissance papale, et mets un terme aux tourmens insupportables de Xenie : fais que la Russie relève sa tête, et que je devienne l'épouse de mon amant. Montre-nous sur le trône un monarque dévoué à la vérité, et non pas à une volonté impie. Mais la vérité s'est évanouie, les lois d'un tyran sont fondées sur ce qu'il desire. Les rois justes, en travaillant à leur gloire, établissent des institutions pour le bonheur de leurs sujets : un roi doit être ici bas l'image de Dieu.... Frappe-moi, anéantis-moi, tsar cruel! Mégère t'a vomi du Tartare, le Caucase t'a donné le jour, l'Hircanie fut ta nourrice.... L'hérétique arrachera des tombeaux les corps des hommes saints pour les insulter, tandis que leurs noms seront éternellement pleurés par la Russie : les maisons de Dieu seront désertes. O peuple! arrache la couronne à l'auteur de ces maux inouis : hâte-toi, brise le sceptre dans ses mains barbares; délivre-toi de la plus horrible tyrannie, et

orne du diadême la tête de l'homme vertueux.

SCENE II.

DMITRI, GEORGE, XENIE.

DIMITRI.

XENIE et George, viles créatures, vers rampans sur la terre, écoutez en esclaves les ordres de votre souverain. George, sache que, par la plus sacrée volonté des cieux, cette belle princesse n'est pas née pour toi : elle est destinée à être mon épouse. Si tu ne veux pas être accablé de malheurs, cesse de te flatter de la posséder.

GEORGE.

Je n'oppose rien à votre vœu, seigneur, et je me tais.

XENIE.

Et moi aussi.

DIMITRI (*à Xenie.*)

Demain tu te verras unir pour toujours à moi.

XENIE.

S'il faut que j'éloigne de ma pensée ce qui la charmait, il m'est impossible de le faire avec tant de précipitation, et de consentir à la célébration d'un si prompt hyménée. Je sais, seigneur, que l'autorité du monarque est puissante; mais un attachement passionné n'est pas moins fort, et on ne peut pas tout d'un coup s'affranchir de sa passion, ni même quitter son amant sans douleur. Accordez-moi quelques jours pour combattre mon amour pour George, et pour m'accoutumer à l'oublier; permettez que je guérisse, avant tout, la profonde plaie de mon cœur. Quelle serait votre satisfaction si je me présentais, pour former nos nœuds, livrée au désespoir? A peine aurai-je élevé mes yeux vers l'autel, que j'expirerais à l'instant.

DIMITRI.

Fais cesser cette hésitation importune de ta passion, ou ton existence finira bientôt. Qu'une chétive créature soit offerte en sacrifice au tsar; elle n'est que poussière, et moi, je suis le monarque couronné des Russes.

GEORGE.

J'ai souffert assez ; je ne me contiens plus.

XENIE.

Arrête.

GEORGE.

Ce mépris m'est insupportable

XENIE.

Mon prince !

DIMITRI.

Ma bonté se change en courroux. La gueule de la mort affamée s'est ouverte pour toi. Gardes, entrez. (*Les gardes entrent.*)

GEORGE.

Je suis prêt à subir tous les tourmens ; puisque le sort me livre à tes mains barbares. Assouvis-toi, usurpateur de la couronne, assassin altéré de mon sang et de celui des citoyens, en attendant que tu sois renversé du trône, auquel t'a fait atteindre la plus vile bassesse.

DIMITRI.

Qu'on le traîne dans les cachots.

SCENE III.

DIMITRI, XENIE.

XENIE.

Exerce ta barbarie, déchire-moi, déchire; ajoute, forcené, à tes scélératesses! Tyran! tu hais le bonheur de chacun. O Dieu! tu vois ses actions atroces; tu sais combien il est exécré; tu entends à chaque instant les plaintes de ceux qu'il a rendu malheureux, et tu sais combien ces momens doivent être pénibles pour moi : contemple du haut des cieux mes douleurs mortelles : vois mon frémissement; vois les torrens de larmes qui coulent de mes yeux; entends ma faible voix, et exauce ma prière : fais éprouver au tyran une punition digne de ses crimes; accorde au moins cette consolation à la plus malheureuse des femmes!

DIMITRI.

Je veux te donner une autre consolation. Vous savez ce que je puis, je vous le ferai

connaître plus clairement : George sera déchiré à tes yeux ; et, toi, attends le même sort.

XENIE.

Il m'est plus glorieux de mourir avec George sur la place publique, que d'être assise sur le trône à côté de Dimitri.

DIMITRI.

Ce jour même tes vœux seront remplis, et ta flamme pour George sera éteinte par les effets de la vengeance de ton maître.

XENIE.

J'attends avec impatience ma fin, bourreau, qui n'épargnes ni le sexe, ni la naissance, ni le mérite ! mais sache que ta propre mort n'est pas éloignée ; ne te flatte pas de régner ici long-tems ; le sang que tu as répandu crie vengeance vers le ciel. La compassion n'a pas animé un instant ton ame : Les boyars, le peuple et les murs de cette ville gémissent. Je ne crains point les supplices, et toutes tes menaces sont vaines. Frappe-moi, tyran ! qu'attends-tu pour te satisfaire ? (*Chouiski entre avant le dernier vers.*)

SCENE IV.

DIMITRI, XENIE, CHOUISKI.

CHOUISKI (*à sa fille.*)

Votre audace commune vous a rendus dignes des supplices.

DIMITRI.

Leurs témérités surpassent l'imagination: le monde, en l'apprenant, ne pourra y croire.

CHOUISKI.

Est-ce ainsi que tu suis les conseils de ton père?

XENIE.

Dans le désespoir, je....

CHOUISKI.

Après une conduite si violente, fuis devant mes yeux, disparais d'ici.

SCENE V.

DIMITRI, CHOUISKI.

CHOUISKI.

AVANT que l'astre de la nuit paraisse sur l'horison, elle vous sera docile ; laissez-vous fléchir, et pardonnez à son extrême jeunesse.

DIMITRI.

L'amour qu'elle m'a inspiré, calme mon courroux. O combien je l'aime ! En soupirant pour elle, j'ignorais jusqu'à présent à quel point je portais mon sentiment. Longtems mes sens furent insensibles aux charmes de l'amour ; mon cœur n'était occupé que de la gloire, et je croyais que les ames communes étaient seules assujéties à son joug. Ma jouissance était d'entendre que mon front, couvert du sacré diadême, inspirait le respect et la crainte ; je me plaisais à voir, Moscow pâlissante à mon aspect, toute la Russie tremblante sous ma domination, et les nobles les plus distingués, abaissés à mes pieds, remplis de la terreur

des esclaves. La pourpre doit-elle être compatible avec la tendresse ? O ame fière ! tu es donc sujette à l'amour ! . . . Dis à ta fille qu'elle se prosterne devant moi, et qu'elle m'accorde sa main avec obéissance. Qu'elle reçoive cette bague en gage de mon amitié, sinon, qu'elle se prépare aux plus terribles des tourmens.

CHOUISKI.

Elle accomplira vos vœux en obéissant au ciel, et je confirme moi-même votre décret : nous devons soumettre nos desirs et nos passions à la loi divine et à la puissance du prince.

SCENE VI.

DIMITRI, CHOUISKI, PARMENE.

PARMENE.

Le bruit redouble comme la tempête qui s'élève, quand les aquilons mugissent en sortant du Nord : les bornes de la tranquillité publique paraissent rompues. La condamnation de George, les chaînes, les ca-

chots que chacun attend, enfin les cruautés du monarque entraînent toute la ville vers la rage et la révolte. Plus votre rang est élevé, plus il offre de périls : les plus grands malheurs attendent Dimitri. Vous n'avez pas voulu régner tranquillement en mettant un frein à votre férocité ; alors vous auriez été la consolation de vos sujets, et le peuple serait le rempart de votre trône.

CHOUISKI.

Le soutien du trône, c'est moi ; j'appaiserai le peuple, et je rendrai au monarque la fidélité de ses sujets. Mettez, seigneur, votre entière confiance en Chouiski.

DIMITRI.

Suis-je encore cruel, lorsque je souffre que George et les perturbateurs de la place publique m'outragent, et que je n'arrose pas la ville d'un nouveau sang? le tigre ouvre sa gueule contre moi, et je le caresse. (*à Chouiski.*) Va appaiser le peuple, (*à Parmene*) et toi renforce la garde.

SCENE VII.

DIMITRI (*seul.*)

La couronne n'est pas ferme sur ma tête: la fin de ma grandeur s'approche; à chaque instant je dois attendre des révolutions. O murs de Cremle, terribles pour moi, il me paraît qu'à chaque instant vous vous écriez: Scélérat, tu es notre ennemi et l'ennemi de toute cette contrée; les citoyens me disent: Tu nous ruinas; et les temples crient: Nous sommes teints de sang. Les beaux lieux qui entourent Moscow sont attristés; l'enfer s'ouvre pour m'engloutir; je vois ses degrés sombres; je vois dans le Tartare l'image des tourmens qui me sont réservés; déjà je brûle dans les flammes. En contemplant les cieux, j'y vois le séjour des délices: ils sont l'asyle des bons rois, l'ornement de la nature. Je les y vois nourris par les anges, de la rosée céleste: mais le ciel m'est fermé; malheureux, tu n'as plus d'espoir! aujourd'hui, et éternellement, tu seras tourmenté! Bientôt tu ne seras plus le monarque couronné dans cette superbe ville, mais un impie, un

méchant, déchiré dans l'enfer. Je péris, après avoir exterminé une quantité de peuples. Fuis, tyran! . . . Pourquoi fuir? . . . je ne vois personne devant moi... Fuis! un assassin est ici! . . . mais c'est moi qui suis cet assassin; j'ai peur de moi-même, ainsi que de mon ombre. Je me vengerai! . . . . sur qui? . . . sur moi . . . . Est-ce moi-même que je hais? je m'aime. . . . . Pourquoi m'aimer? Tout crie contre mes crimes : les jugemens iniques, les actions les plus terribles, tout s'élève pour m'accabler! j'ai vécu pour le malheur de mes sujets, je mourrai pour le bonheur de l'humanité. J'envie le sort du dernier des hommes; le pauvre, dans la nécessité, est tranquille quelquefois, et moi qui règne ici, je suis sans cesse tourmenté.... souffre et péris, après avoir usurpé le trône par l'imposture; persécute et sois persécuté; vis et meurs en tyran!

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CHOUISKI, PARMENE.

PARMENE.

J'AI pénétré les projets secrets du tyran et j'ai maîtrisé, autant qu'il m'a été possible, ses nouvelles fureurs: il brise les fers de George; mes remontrances ont vaincu son courroux. Je serais toujours son confident fidèle, s'il était un homme vertueux, le véritable fils de la patrie, un membre du peuple russe.

CHOUISKI.

C'est par la naissance que Dimitri est parvenu à l'Empire, il doit être respecté.

PARMENE.

Quand il n'a pas les vertus nécessaires aux souverains, la naissance ne doit avoir aucune influence. Qu'il soit Otrepief, peu importe; mais, dans son imposture, s'il

était digne de régner, il mériterait le titre de tsar. Quel avantage pourrons-nous tirer de l'assurance que Dimitri est le fils du monarque russe, si nous ne voyons point en lui ses vertus? Nous le haïssons donc justement; nous ne pouvons lui donner l'amour que les enfans portent à leur père. Quand le sceptre s'appesantit sur la société; quand les innocens gémissent dans le désespoir; quand la veuve, quand l'orphelin sont noyés dans les larmes; quand, au lieu de la vérité, la flatterie entoure le trône; quand la vie, l'honneur et la propriété sont en danger; quand on achète la justice à force d'or; quand il n'y a aucun honneur distinctif pour la vertu; lorsque le voleur et le scélérat vivent sans crainte; lorsque l'humanité est persécutée dans toutes les occasions; alors le monarque n'est qu'un monstre, et la gloire qu'il croit posséder, qu'un fantôme effrayant: il n'y a de vraie gloire pour un souverain que celle qui naît de la justice et du bonheur.

CHOUISKI.

J'ambitionne le bonheur du tsar: que lui et la société prospèrent!

PARMENE.

J'adresse aussi mes vœux aux cieux ; mais c'est pour qu'ils délivrent ma patrie. Chouiski, sauvez George, vous-même et la princesse, votre propre sang.

SCENE II.

CHOUISKI (*seul.*)

SONT-CE des pièges qu'il me tend ou bien est-il sincère? n'importe, Dimitri périra : il sera renversé pour ne plus se relever. Si mon sort m'ordonne de mourir, je subirai mon arrêt ; mais je souleverai toute la ville contre le tyran, et je délivrerai la patrie : je mourrai, mais je laisserai mon nom à l'immortalité. Le héros qui remporte la victoire sur l'ennemi est, sans doute, digne de tous les honneurs ; mais celui qui sauve son pays d'un joug honteux, les mérite encore mieux. Mourir pour le bien public est glorieux et même doux !

SCENE III.

CHOUISKI, GEORGE, XENIE.

CHOUISKI.

Le tyran veut vous entretenir; desirant, dit-il, se réconcilier avec vous; et quoique sa proposition soit abominable, conduisez-vous avec discrétion et avec adresse. C'est le même conseil que je vous ai déjà donné; mais vous avez détruit tous mes projets : qui ne sait pas céder à la force dans le besoin, ignore comment on doit se conduire dans ce monde vicieux.

GEORGE.

Pardonnez-moi, prince, la faute que j'ai commise; mais des propos pleins de mépris ont blessé mon honneur : ils ont ébranlé mon esprit déjà troublé, et toutes mes résolutions se sont évanouies à-la-fois. Devais-je m'attendre à ouïr jamais des paroles si offensantes? Une insolence pareille a irrité mes sens; j'ai tout oublié en ce moment, et ma patience a été à son terme. Si son

union avec Xenie eût dû se faire, j'aurais enfoncé cette épée dans le cœur du tyran; mais, à présent, je ne verrai plus son impiété et sa barbarie; je serai patient et tranquille devant lui. Pour elle seule, pour elle je puis souffrir tous les outrages : répondez, Xenie, est-ce assez vous aimer?

XENIE.

Et moi, en voyant George condamné à la mort, pouvais-je montrer une patience dissimulée ? A quoi me serviraient la vie et la lumière, si j'éprouvais un sort pareil? ô mon cher prince! mon ame est dans toi : je vis, je respire pour toi; je m'embellis par toi ; par toi je suis heureuse, par toi je me console : avec toi, dans la plus grande pauvreté, je n'aurais pas le moindre regret; je suis prête à vivre avec George dans la plus misérable cabane; le tyran, par aucune menace, ni aucun supplice, ne pourra me séparer de toi.

CHOUISKI.

Cachez bien dans vos cœurs cette flamme réciproque.

GEORGE.

Si un semblable coup m'est réservé, s'il emploie la violence pour me ravir ta main, ce triomphe sera, aux yeux de George, plus terrible que tous les tourmens de l'enfer: un cœur de marbre ne pourrait supporter un tel malheur. Mon cœur frémit et mon ame est écrasée lorsque j'y pense seulement.

XENIE.

Ecarte cette crainte, cela n'arrivera jamais : cet hyménée ne serait pas un triomphe, il serait le prélude de ma mort. Si je ne suis pas unie à toi, je te suivrai dans le même tombeau : nos corps s'y réduiront en poussière. Mais ce n'est pas cette alliance, c'est ma mort qui cause ta peine.

GEORGE.

Permettez-moi, princesse, de mourir seul; je ne pourrais supporter votre perte. Vivez, et consacrez-vous à servir les autels du Très-Haut; vivez, égalez-vous aux anges en embrassant cet état. Vous vous opposerez à Ignace; vous aiderez à repousser les embûches de ce satellite de Rome, qui

ne cesse de semer parmi nous des blasphêmes contre le nom de l'Etre-Suprême.

CHOUISKI.

Dans vos peines, dans vos afflictions, espérez en Dieu ; il est tout-puissant, il est rempli de sagesse, et sa bonté n'a point de bornes : suivez en tout mes conseils.

XENIE.

Je vous obéirai.

SCENE IV.

GEORGE, XENIE.

XENIE.

Coulez plus vîte, coulez, jours de douleur et d'incertitude !

GEORGE.

Coulez, jours de fureur ! Et toi, amour ardent, concentre-toi dans mon cœur. Cesse d'enflammer mon sang brûlant, et ne me charme plus par tes douces idées, de peur que ta flamme ne devienne un poison mortel:

réduis-toi au silence et soumets-toi à la nécessité : mon ardeur, ma flamme convertissez-vous en glace et en froides tendresses ; éloignez-vous enfin de mon cœur !

XENIE.

O mes yeux ! tournez-vous vers le ciel qui est mon seul appui, car ce ne sont pas les doux momens de ma vie qui s'écoulent aujourd'hui ; soyez enfin d'accord avec ma dissimulation. Puisse mon esprit ne pas se rappeler ces instans, pleins de joie, qui nous étaient naguères si agréables, et qui nous sont maintenant si contraires. Instans précieux ! je veux ignorer que vous ayez existé : ne touchez pas à présent mon cœur, et ne troublez point mes pensées, en me rappelant le serment que j'ai fait à George !

GEORGE.

O ciel, entends mes soupirs !

XENIE.

Vois aussi mes larmes amères !

GEORGE.

Maître de la nature ! adoucis mon sort et

soutiens mon espoir le plus doux, ou romps les liens de mon existence! Rien ne peut anéantir l'amour qui m'enflamme. Princesse! je serai votre amant toute ma vie, quoique le sort fasse pour nous persécuter.

XENIE.

Xenie est prête à voler avec toi à la mort; elle chérit son amant plus que son être : je puis subir pour toi tous les tourmens. Cette ville, quelque spectacle affreux qu'elle me présente, est agréable pour moi, parce que tu l'habites, et son séjour m'offre encore des délices. Si tu n'y étais point, Moscow serait à mes yeux un désert. J'aime, cher prince, les lieux que vous fréquentiez journellement, ainsi que ces campagnes où je jouissais de votre compagnie ; les bosquets où je vous vis, pour la première fois, et ces charmantes prairies où nous nous promenâmes et où nous jouîmes du doux murmure des eaux, seront toujours chers à mon cœur.

GEORGE.

Les murs de la ville, ses tours, les ruisseaux qui serpentent entre nos collines, quand ils jaillissent dans le printems, les

rayons du soleil, lorsqu'ils brillent dans les beaux jours d'été, les ténèbres de la nuit, le sommeil, lorsqu'il s'étend sur mes paupières, tout me représente ma chère Xenie. Auprès de toi, je ne sens aucun trouble dans mon ame; tous les momens sont remplis par la tendresse. Jusqu'à mon dernier soupir je serai ton captif.

XENIE.

De même tu seras l'arbitre de mes facultés.

SCENE V.

DIMITRI, GEORGE, XENIE.

DIMITRI.

Obéissez-vous à votre sort?

GEORGE.

Après avoir tout considéré, nous nous y soumettons.

DIMITRI.

En récompense de ce sacrifice pour moi,

je vous pardonne tout; mais, à l'avenir, je me montrerai différemment envers des esclaves aussi insolens. O fruits de la rigueur, vous êtes exquis pour un cœur porté à la vengeance! Et pourquoi ménager les viles créatures? faire respecter ses vœux, et écraser un peuple téméraire, le seul tsar le peut et le doit : c'est la perfection du bonheur en ce monde.

GEORGE.

Le tsar peut aussi faire le bonheur de tous; cela devrait flatter votre grandeur.

DIMITRI.

Le bonheur est toujours pernicieux au peuple : le tsar doit être riche et son Empire misérable; le monarque doit se livrer aux jouissances, et ses sujets gémir. Un coursier maigre est plus propre au travail : dompté par le fouet et par la fatigue des courses, il se gouverne mieux; il faut donc au peuple le frein le plus fort.

GEORGE.

Le zèle et la loi suffisent pour favoriser les travaux.

DIMITRI

De quelle utilité peuvent être les lois pour un autocrate ? Celles d'un tel monarque sont dans sa volonté.

GEORGE.

Les attributs de la monarchie de la Russie sont plus beaux. Je suis de l'opinion que là où il n'y a point de monarchie, il n'y a point de souverain.. Les magistrats, enflés de leur orgueil, foulent le peuple ; celui-ci murmure contre ces tyrans orgueilleux ; il ne les considère plus comme les fils de la patrie, mais comme des ennemis détestables : les magistrats deviennent sujets de ce même peuple ; enfin, quand il n'y a plus de monarque, la puissance est un dur esclavage. L'Empire où il y a plusieurs chefs est toujours malheureux ; la vérité se tait et le mensonge règne. Le pouvoir monarchique subsistera pour nous, quand la gloire du monarque ne sera pas un fardeau. Si vous régnez dans ces principes à Moscow, votre pouvoir sera béni et le siècle de la Russie sera le vôtre.

DIMITRI.

Mon oreille est souvent frappée de pa-

reilles absurdités ; que Moscow fleurisse ou qu'elle soit infortunée, peu m'importe ! que mon peuple souffre en silence ; je n'existe point pour lui, mais lui existe pour moi. Tu m'exhortes à la clémence, parce que tu espères obtenir Xenie.

GEORGE.

Puis-je vous offenser, quand je dis en tremblant cette vérité ? Je sais que je suis soumis en tout au tsar, et ma passion pour Xenie n'a rien de commun avec cette suprême dignité. Est-ce à moi que la loi naturelle a donné le droit de lui opposer une borne ?

DIMITRI.

Tu ne possèdes aucun bien en propre : tu es prince de Galitski et un rejeton de Constantin ; cependant tu n'es devant moi qu'une ombre, qu'un vil insecte : tout est à Dieu et à moi.

GEORGE.

Mais moi, suis-je à moi-même ?

DIMITRI.

Tu appartiens aussi à Dieu et au tsar ; étant à moi tu ne peux être à toi.

GEORGE.

Suis-je le maître de mon ame, de mon cœur, de mon esprit et de mes pensées ?

DIMITRI.

Tout cela est en toi, mais n'a pas été créé pour toi. Je te répète que tu es entièrement soumis à Dieu et à moi.

GEORGE.

Mais Dieu a donné à la dernière des créatures la liberté ; ainsi les souverains peuvent-ils s'en emparer légitimement ? Il dépend de leur pouvoir de changer les lois ; mais leur puissance peut-elle justifier cette usurpation ?

DIMITRI.

Ne porte point de nouveau l'agitation dans mon ame. Retire-toi dans les appartemens destinés à ta garde. Chère et belle princesse, demain tu seras l'heureuse épouse de Dimitri..... Tu pleures ?

XENIE.

Je fais des efforts pour vous obéir, quelque passion que j'aie pour George. (*à George*)

Tâche, en obéissant à ton sort, de te vaincre à ton tour.

SCENE VI.

DIMITRI, GEORGE.

DIMITRI.

GEORGE, tu suis mal mes ordres; tu te troubles.

GEORGE.

Je m'efforce d'étouffer mon amour.

DIMITRI.

Tu pâlis!

GEORGE.

Non: je rappelle mes forces. Vous savez, seigneur, que je suis cher à Xenie: je ne puis la perdre sans trouble.

DIMITRI.

Eh bien! maîtrise ton cœur trop rebelle. La passion ne doit s'abandonner librement à tous ses mouvemens que dans le cœur de

l'homme que la puissance et la dignité mettent au-dessus de tout.

GEORGE.

Quelques grands, quelques puissans que soient les tsars, il n'est pas moins vrai qu'ils sont égaux au dernier de leurs esclaves dans leurs tendres affections. La seule flatterie déifie les hommes et les affranchit de tous devoirs. Les honneurs et les dignités sont le partage des souverains ; mais tout cela est la récompense destinée au vrai mérite : le tsar est le père de ses sujets, et ses sujets doivent être regardés par lui comme ses enfans. D'un autre côté, nous naissons tous et notre vie commune est de courte durée : le tsar, le seigneur et l'esclave périssent à la fin. La petite tombe qui couvre l'orphelin, couvrira aussi le conquérant du monde : nous quitterons notre chaumière en abandonnant la terre, de même que le monarque quittera son trône magnifique : la nature agit également dans celui qui tient dans son obéissance les peuples, et dans celui que le hasard a fait naître son esclave. Je le vois, j'excite dans votre cœur le ressentiment; mais voyez en moi un malheureux dont l'ame est remplie de

trouble. Exauce mes vœux, ô mon Dieu! vois les larmes que je verse en ta présence; étends sur moi ta main puissante, des lieux célestes, et évite ma cruelle séparation avec Xenie. C'est en toi seul que je me flatte de trouver mon salut, sauve un malheureux du désespoir.

DIMITRI.

Tu méprises mes exhortations paternelles, eh bien! gémis, abandonne-toi au cours de ton affliction devant Dieu: je sens un plaisir indiscible lorsque je vois tes souffrances, et en pensant que j'ai en ma possession les charmes de ton amante.

SCENE VII.

GEORGE (*seul.*)

Tu devrais te contenter, tyran, d'outrager l'éternel, et d'assouvir ta haine sur tes sujets! Mais, non, tu veux t'abreuver de mes douleurs; tu veux écraser mon ame et la déchirer. Tu me prives de la beauté que j'adore; cette seule pensée m'ôte mes forces et tous mes sens s'évanouissent: les rayons du

soleil deviennent sombres pour moi ; le ciel me paraît couvert de nuages ténébreux, et l'air de Moscow me semble celui de l'enfer. Ne verrai-je donc jamais le soleil éclairer, du haut du firmament, un peuple heureux dans cette cité ? Les ondes ne jailliront-elles pas de nouveau en ces lieux, en se jouant ? Les habitans ne verront-ils pas renaître leurs premiers jours de liberté ? Ne reviendront-ils pas ces jours heureux, ou j'envisageais sans douleur les charmes de Xenie ? Cette ville ne sera-t-elle pas délivrée de la tyrannie et des prostitutions ? Les faîtes dorés de nos temples ne reluiront-ils plus ? Le crime, hélas ! ne fermera-t-il pas sa gueule affamée ? Les filles de Moscow ne se réjouiront-elles donc jamais ? La douleur sera-t-elle sans cesse répandue sur leurs beaux visages ? Les temples et les palais ne cesseront-ils pas d'être teints de sang ? Paix, pénètre ici ; amour reprends ton empire, et fais encore les délices des cœurs ! Et toi, Moscow, en voyant tomber le tyran, deviens pour nous le séjour du bonheur.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DIMITRI, XENIE.

DIMITRI.

QUAND de tendres plaisirs se préparent pour nous, livre-toi à leur charme, ô l'idole de mes yeux! et adoucis un cœur furieux, dont le penchant est de s'abandonner à la colère. Quand tu seras mon épouse, tous mes sujets imploreront tes bontés : tu dois te concilier, par moi, le cœur du peuple. Aie pitié de l'orphelin ; essuie les larmes des veuves, et tempère, comme un ami, mes sévérités. Sois épouse compatissante, quand ton époux sera barbare ; et si tu ne peux modérer toutes mes cruautés, du moins, en rassurant les malheureux par tes soins, fais leur croire qu'il existe encore quelqu'un à qui on peut s'adresser dans ses peines. Tu ne leur porteras point, pour cela, aucun secours : le peuple doit être misérable comme aupara-

vant; mais chacun vivra dans un espoir trompeur : le peuple est né pour porter le joug de la peine. Il espérera toujours, et souffrira de même, quoiqu'il ne reçoive point de bienfaits : en se disant je serai heureux demain, il sera satisfait ; et ce demain, lui amènera un sort semblable. Que le peuple qui m'est soumis ne sorte point de sa situation ; Dimitri n'a pour lui aucune pitié : chacun existe pour soi dans ce monde : tout y est pernicieux, tout y est désordre. Malgré l'éloge qu'on fait de la vertu, elle n'existe pas ; l'expérience confirme ce témoignage : Dimitri écrase donc justement ses peuples.

XENIE.

Il est digne d'un souverain d'exterminer les scélérats ; mais est-il juste d'opprimer les innocens ? La vengeance n'est-elle pas réservée à l'irreligion et aux violateurs des lois ?

DIMITRI.

Tant qu'il y aura des mortels, ils seront tous exposés à la vengeance.

XENIE.

Quand Dimitri considère ainsi les hommes, est-ce qu'il ne fait pas une exception pour lui ?

DIMITRI.

Si j'avais moins d'orgueil, il y a long-tems que Dimitri aurait fait périr Dimitri lui-même ; et s'il m'était possible de partager mon existence, je voudrais jouir de mes propres tourmens. J'exciterais, pour moi-même, ma compassion ; et, d'un regard effrayé, je regarderais mon désespoir.

XENIE.

Quelle horrible union vous annoncez à à votre épouse, et quelle tranquillité vous lui promettez ! Epargnera-t-il sa compagne, celui qui, par nécessité seulement, s'épargne lui-même.

DIMITRI.

Si tu crains les cruautés et les supplices, emploie toutes les facultés de ton ame à acquérir l'amitié de ton époux ; mets-le au-dessus de la nature ; sois-lui obéissante en tout, et respecte en lui l'image de Dieu.

XENIE.

Sans doute, la dignité du tsar est sublime, et le titre de monarque est respectable et glorieux ; mais pour être amant, il faut que

l'amante s'égale à lui. Quoique esclave, dès qu'elle est unie au tsar, sa condition change; elle devient sa compagne. Cherchez, pour des liens si sacrés, une fille égale à vous en dignité.

DIMITRI.

Je cherche, pour épouse, une fille charmante; la naissance ne donne pas les attraits; dans la campagne et dans la ville, la fleur brille également. En devenant mon épouse, puisque le sort t'a destinée pour l'être, soumets-toi aux décrets suprêmes du monarque de l'univers, et mérite mon amour par ton zèle à m'obéir. Si tu te conduis autrement, crains et trembles.

XENIE.

George ne considère point ainsi celle dont il veut faire son épouse.

DIMITRI.

George est esclave, Dimitri est souverain.

SCENE II.

DIMITRI, XENIE, LE CHEF DES GARDES.

LE CHEF.

Ce qui se passe au-dehors ne présente rien de favorable ; avec le coucher du soleil votre repos s'évanouira. Cette soirée sera terrible ; attendez la nuit en tremblant, vos yeux ne verront peut-être plus, de votre trône, la lumière du soleil. Ignace , ce pontife artificieux, craignant d'être victime des erreurs qu'il a semées, s'est évadé de la ville. Les boyars vont faire éclater la révolte ; le clergé élit un autre chef : les nobles et le peuple se rassemblent et s'exaspèrent : seigneur, une tempête horrible se forme sur votre tête. Votre défense n'est que dans vous-même ; votre trône s'écroule sous vos pieds.

DIMITRI.

Avec lui tous les boyars seront renversés.

LE CHEF.

La garde attend : quels sont les ordres de Dimitri ?

DIMITRI.

Envoye-moi Parmène, et ranime le courage des soldats. Que, cette nuit, on ne se livre point au sommeil.

SCENE III.

DIMITRI, XENIE.

DIMITRI.

VOILA, princesse, les fruits de la fidélité de tes princes !

XENIE.

O ciel, détourne le péril qui menace leurs têtes ! Seigneur, si le peuple est coupable envers vous, est-ce mon père et George qui en sont la cause ?

DIMITRI.

Je les connais depuis long-tems : retire-toi.

(*Parmene entre.*)

SCENE IV.

DIMITRI, PARMENE.

DIMITRI.

Tu exécuteras l'ordre que je vais te donner. Cette nuit s'annonce devoir être terrible pour moi, et mon cœur est en proie à toutes les craintes. Je tremble ; mon trône est menacé de sa chûte : ma vie finit.... Dans mon désespoir, à qui aurai-je recours ! Dieu et les hommes se soulèvent pour me punir ; le Tartare s'ouvre sous mes pas, et les fleuves de l'enfer roulent des flammes pour me dévorer : mon ame troublée voit tous les esprits infernaux armés contre moi. Mes propres sujets m'ont en horreur : la ville entière se révolte en voyant mes barbaries : je suis le bourreau de ma patrie, et celui de la nature entière ; mon créateur même est aujourd'hui mon ennemi.

PARMENE.

Triomphe de ta cruauté : autant tu as été coupable, autant Dieu sera miséricordieux pour toi.

DIMITRI.

Il est vrai, Dieu est clément; mais je suis impuissant pour observer sa loi sacrée.

PARMENE.

Sa loi consiste dans la pratique de la vertu.

DIMITRI.

Mon caractère s'oppose à la vertu; le chemin de mon cœur lui est fermé. Où me cacherai-je de toi, Dieu terrible! Il ne me reste aucun asyle dans mon affliction: tu gouvernes l'enfer, le ciel, la terre, tout enfin; ainsi, je ne puis me soustraire à ta vengeance. Arme-toi donc de ta foudre; lance-la sur ma tête; anéantis-moi, et sépare mon ame de sa matière pour l'éternité! Une seule chose me console.

PARMENE.

Sans doute la vérité commence à luire à vos yeux.

DIMITRI. (*En lui donnant un ordre.*)

Exécute ponctuellement ce que contient cet écrit.

PARMENE. (*En lisant l'inscription.*)

Eh quoi ! vous allez exercer de nouvelles barbaries ?

DIMITRI.

Que tous les boyars et les chefs de la religion soient mis à mort.

PARMENE (*à part.*)

Si cela doit arriver, mes projets s'exécuteront.

DIMITRI.

Fais conduire en ma présence, sous une forte garde, George, Xenie et son père.

SCENE V.

DIMITRI, (*seul.*)

Une ame vertueuse va tout droit dans le sein de la divinité, et le chemin de la mienne est tracé, du trône à l'enfer. Cette nuit sera une nuit éternelle pour moi ; je verrai, dans la réalité, ce qui est terrible même en songe. Les ténèbres, dont le ciel se couvre, mettront

fin aux malheurs du peuple et m'enlèveront la vie, la force et la puissance. L'aurore purpurine amènera un nouveau jour, et le soleil, qui va se cacher sous l'horison, reparaîtra plus riant aux yeux de la nature. O astre lumineux, retarde un peu ta course! tu reviendras à ton heure ordinaire, et moi je ne serrai plus.

SCENE VI.

DIMITRI, CHOUISKI, GEORGE, GARDES.

DIMITRI.

J'AI appris par qui les troubles sont fomentés. Vous êtes condamnés à mourir devant les fenêtres de ce palais.

CHOUISKI.

Grand prince!

DIMITRI.

Ne perds pas envain tes paroles.

GEORGE.

Privé de Xenie, je suis prêt à mourir;

je n'avais déjà rien qui put me flatter dans ce monde.

CHOUISKI.

Permettez que j'embrasse ma fille pour la dernière fois. A cause d'elle, le dernier moment de ma vie me paraît cruel.

DIMITRI.

Pour augmenter votre commun supplice, je te l'ordonne.

SCENE VII.

CHOUISKI, GEORGE, GARDES.

GEORGE.

Armons-nous de courage, et triomphons de nous-mêmes; montrons à la patrie que nous sommes intrépides : mourons.

CHOUISKI.

Mourons; puisque le sort qui nous est destiné, par la volonté des cieux, est si cruel pour nous.

SCENE VIII.

CHOUISKI, GEORGE, XENIE, GARDES.

XENIE.

L'INSTANT qui nous amène des tourmens inexprimables est arrivé. Voici le jour, le jour affreux de mon éternelle séparation avec vous! ce sacrifice terrible surpasse mes forces. O ciel, fortifie ma faiblesse!

CHOUISKI.

Voilà de quelle manière le monarque t'élève aux grandeurs.

GEORGE (*à Xénie.*)

Voilà comment il met fin à mon amour pour toi.

XENIE.

Xenie, tu es au comble de l'infortune: abreuve-toi de douleurs.

GEORGE.

Chère princesse !

CHOUISKI.

Chère fille je vais être privé de toi !

GEORGE.

Je te perds pour jamais.

XENIE.

Hélas ! je n'ai plus qu'à gémir : il ne me reste aucun espoir.

CHOUISKI.

Dès ton âge le plus tendre, tu étais ma consolation ; tu fleurissais en vertus et en beauté ; par tes charmes tu ornais la société, et par tes vertus tu rehaussais ton sexe ; tu croissais pour être la joie et les délices de mes jours ; tu me donnais les plus douces espérances !

GEORGE.

Ce jour les détruit à jamais !

XENIE.

Je sens mon cœur s'épuiser..... Infor-

tunée, je suis sur le bord du plus effroyable abîme. Ciel, prends ma vie; anéantis-moi! Tout ce qui me flattait, tout ce que je cherchais avant ce jour dans le monde, je le perds; je me vois ravir ceux qui m'étaient plus chers que moi-même, mon père, mon amant; l'un m'a donné le jour, l'autre est celui qui obtint ma tendresse. O toi, à qui je dois la vie, enfonce dans mon sein ton épée, et mets fin à la destinée la plus affreuse; ou bien toi, l'auteur de mon amour, perce ce cœur, et vois si je suis fidelle au serment que je t'ai fait.

GEORGE.

Rappelle tes forces, chère princesse.

CHOUISKI.

Ma mort est nécessaire à mon bonheur.

GEORGE.

La vie m'est aussi à charge.

SCENE IX.

CHOUISKI, GEORGE, XENIE, PARMENE, GARDES.

PARMENE.

Le tsar a ordonné de vous reconduire dans les cachots.

CHOUISKI.

Je suis prêt.

GEORGE.

Je vais à la mort.

XENIE.

Parmene !

CHOUISKI.

N'hésitons pas puisque tel est notre sort.

PARMENE.

Vous avez détruit la tranquillité publique, recevez la récompense de votre attentat.

CHOUISKI.

Cet homme est un digne citoyen!

GEORGE.

Immole-nous, mais ne nous juge pas, satellite de la tyrannie!

XENIE.

Tu as changé ton air compatissant en férocité, tu as pris le vice que tu condamnais.

PARMENE.

Qu'on les entraîne.

CHOUISKI.

O fille trop sensible, modère ta douleur!

GEORGE.

Reste Xenie. Hélas! ne t'occupes plus de moi.

SCENE X.

XENIE, PARMENE,

XENIE (*à Parmene.*)

Si un spectacle aussi terrible ne peut te toucher, jouis de mes tourmens, homme farouche ! exécute les ordres d'un barbare ; frappe, déchire mes membres ; et, dans l'excès de ta cruauté, lève tes mains teintes de mon sang vers les cieux, en demandant ton pardon ! mais sache que Dieu est aussi juste, qu'il est grand dans sa clémence ; il n'exaucera point les vœux des meurtriers. Cieux, exercez votre vengeance sur son ame atroce ! punissez-le à jamais ! que dis-je ! quelle consolation en tirerai-je ? la punition de mes bourreaux me rendrait-elle mon père et mon amant ? sortiraient-ils de leurs tombeaux ? je te confie ma pensée, ô Mon Dieu ! ordonne selon ta volonté !

PARMENE.

Reste ici, verse des larmes intarrissables, montre-toi au désespoir aux yeux du tyran ;

je ne puis pas t'en dire davantage. O Dieu, accomplis ce que je desire, réalise ma plus chère espèrance!

XENIE.

Il sera rempli ton espoir, monstre abominable! attends ta digne récompense; tu cueilleras dans l'enfer les fruits que tu as semés.

SCENE XI.

XENIE, GARDES.

XENIE.

Tout est décidé; mon sort est accompli: appaise-toi, mon ame; ils mourront, mais ils emporteront dans le tombeau leur amour pour toi.... Ma respiration s'arrête, mon sang se glace.... Ils sont déjà livrés aux supplices; les bourreaux lèvent les mains pour les immoler; ils tombent, ils meurent en subissant le sort le plus affreux. En quittant cette vie, ils appellent à eux Xenie, ici souffrante, abandonnée, et en proie à la

désolation et au désespoir....Je viens, je vous suis dans le monde inconnu!... Cette cité, jadis si florissante, est maintenant convertie, à mes yeux, en un enfer ténébreux, effroyable et sans issue.... Enfer nouveau, laisse-moi passer à travers de tes flammes, je veux m'éloigner de toi! Pourquoi me tiens-tu ici captive?... Où suis-je? existai-je? La terre ne s'écroule-t-elle pas? le ciel ne tombe-t-il pas?... Ah! le ciel et la terre sont inébranlables, et mon père et mon amant ne sont plus!... Gardes, où voulez-vous que je me retire? tous les lieux me sont indifférens: nulle part je ne trouverai de consolation. (*La toile tombe.*)

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DIMITRI (*seul.*)

(*La toile se lève : Dimitri est assis sur un fauteuil où il est endormi ; près de lui on voit une table sur laquelle sont les ornemens du tsar ; il s'éveille et dit :*)

Que mon ame souffre d'afflictions! Fantômes, n'augmentez pas mes tourmens! Cette ville, dans mon songe, m'a offert un aspect horrible : tout l'enfer s'est présenté devant moi. (*On entend la grande cloche.*) Le tocsin sonne! (*Il se lève.*) Dans ce moment affreux, ma fin approche.... Quelle horrible nuit! son lugubre qui annonces mon malheur, combien tu ajoutes à mon trouble! tu fais frémir mon ame! O situation funeste que je ne pouvais pressentir!... le désespoir s'empare de moi : je ne vois point de chemins à l'espérance : la maison des tsars vacille, le palais s'ébranle.... O Dieu!... mais

Dieu m'a abandonné pour toujours, et les hommes me regardent avec exécration. Je cherche un asyle; je n'en vois pas. Je dois succomber, et le Dieu vengeur va me précipiter dans l'abîme, d'où il me tirera pour paraître devant son redoutable tribunal : Dieu! juge-moi, et punis mon ame odieuse pour tous les forfaits qu'elle a commis; je m'armai contre toi et contre la nature.... L'air retentit de cris : les ennemis en armes s'approchent des murailles de mon palais; j'entens les accens de leur fureur. Mes forces m'abandonnent..... Tout, tout est contre moi.... O ville, qui échappes à ma domination, tu vas tomber sous celle de quelqu'autre scélérat!

SCENE II.

DIMITRI, GARDES.

LE CHEF.

Le Cremle est rempli de peuple, et votre palais est entouré. Le ressentiment contre vous est allumé dans tous les cœurs; la garde est enlevée; nous seuls sommes restés.

DIMITRI.

Quelle cruelle destinée! ... armez-vous: attaquez ces barbares .... Mais non, restez ici; que le nombre de mes ennemis succombe sous votre courage! Allez, tachez de sauver Dimitri .... Que faites-vous? voulez-vous m'abandonner? ne vous écartez point, et défendez la première porte. — Avancez ... tout sera vain: il est trop tard.

SCENE III.

DIMITRI (*seul.*)

Ce n'est pas ma chûte du trône que je déplore, il existe un tourment plus affreux pour moi; c'est de me voir rempli de la rage la plus féroce, et de ne pas pouvoir assouvir ma vengeance. Je voudrais nager dans le sang des traîtres; dans celui des esclaves coupables, dans celui des séculiers et de tout le clergé. Ah! si je l'avais pu, j'aurais montré ce que sont les tsars en courroux! j'aurais entouré de carnage l'autel et le trône; j'aurais rempli l'univers entier de terreur; j'au-

rais embrâsé cette capitale, et ses flammes se seraient élevées jusqu'aux cieux! ... Hélas! je m'occupe envain de ces pensées, quand le destin m'ôte le pouvoir de les réaliser.

SCENE VI.

DIMITRI, XENIE, GARDES.

DIMITRI.

Que les cris des révoltés ne te fassent pas croire que tu as échappé à ton sort, et n'excitent point ta joie ; dans le même instant où je serai renversé du trône, tu quitteras toi-même ce monde. Le même coup qui me frappera par trahison, se portera sur toi ; ma main plongera dans ton cœur le poignard ; tu mourras enfin esclave et non l'épouse du tsar.

XENIE.

Par quelle faute ai-je mérité une pareille mort ?

DIMITRI.

Tu es la fille et l'amante de ceux qui me

trahissent : ils se sont soustraits à ma fureur, tu dois mourir à leur place. Tu es coupable par cela même que tu es née parmi ces peuples qui ont mérité mon courroux tsarien.

XENIE.

Ma fin malheureuse ne m'épouvante pas, puisque mon père et mon amant sont sauvés ; je ne craignais que leur perte. Baigne tes mains dans mon sang innocent, puisque je ne puis exciter ta compassion, et mets un terme à ma vie déplorable ! l'univers et la Russie ne s'étonneront-ils pas, en apprenant que tu as privé de la vie une fille à la fleur de son âge, et qui étoit si près de ton cœur, sans qu'elle t'ait donné le moindre motif de ressentiment ? Mon père ne s'attend pas à mon supplice, ni notre ville à une pareille marque d'amour de ta part ! qui pourra croire que, victime des fautes des autres, je doive arroser de mon sang le pavé de ce palais ?

DIMITRI.

Quoique enchanté par tes charmes, je n'ai d'autres desirs que de te voir morte de-

vant moi, je sais combien tu es malheureuse en ces momens; mais tu restes seule à ma vengeance; innocente ou non, sois la victime de la ville coupable: en attendant que je sois renversé du trône, meurs.... J'entends un grand bruit dans mon vestibule: le moment fatal est venu; l'éclat de ma couronne va s'effacer..... Prépare-toi à ressentir l'effet de la rage qui me domine. (*Il la prend par la main, et tire le poignard qu'il lève sur elle.*) Va me devancer dans le tombeau!

SCENE V *et dernière.*

DIMITRI, XENIE, CHOUISKI, GEORGE, SOLDATS.

GEORGE.

QUEL horrible spectacle!

DIMITRI.

Perfides! vous en serez privés en me privant du trône!

GEORGE (*en s'approchant un peu de lui.*)

Si tu souhaites la perte de quelqu'un,

change de victime; vois le seul George comme ton ennemi.

CHOUISKI.

Ce n'est pas lui, ni ma fille qui sont coupables envers toi; le chef de la révolte, c'est moi.

DIMITRI.

Si vous voulez l'épargner, sortez d'ici et annoncez à toute la ville que je lui rends mes bontés et mon amitié, ou bien je vous punirai dans sa personne.

CHOUISKI (*à sa fille.*)

Au nom de la patrie, reçois la mort!

GEORGE.

Je suis accablé de tous les maux: ô sort, attendais-je de toi un coup si cruel!... Magistrats! peuple!... Dimitri, pardonne à l'innocente; verse mon sang par torrens; mets fin à l'amour le plus malheureux.

DIMITRI.

La victime n'est pas assez grande pour ma vengeance.

GEORGE, (*en reculant et se tournant vers le peuple.*)

Je désespère de son salut, je vole à la

mort pour la venger. (*en s'avançant vers le tsar.*) Adieu Xenie !

XENIE.

Adieu!

DIMITRI (*s'élançant sur Xenie pour la percer.*

Roses, soyez flétries.

PARMENE (*l'épée nue à la main, arrachant Xenie de celles du tyran.*)

Les jours de tes cruautés et de tes menaces sont passés : le peuple va être délivré des crimes et des persécutions. Le tyran, dans l'impuissance, n'est redoutable à personne.

DIMITRI.

Mon ame, abîme-toi dans l'enfer, et reste-y captive éternellement ! (*Il se frappe avec son poignard. En tombant sur les bras des gardes et expirant :*) Ah ! si tout l'univers pouvait périr avec moi !

Fin de la Tragédie.

L'USURIER,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES;

PAR ALEXANDRE SOUMAROCOW.

PERSONNAGES.

KASTCHEY, *usurier.*

ISABELLE, *sa nièce.*

DORANTE, *amant d'Isabelle.*

LÉANDRE, *ami de Dorante.*

CLAIRE, *servante d'Isabelle.*

PASQUIN, *valet de Dorante.*

L'action se passe à Moscow, dans la maison de Kastchey.

L'USURIER, COMÉDIE.

ACTE PRÉMIER.

SCENE PREMIÈRE.

DORANTE, PASQUIN.

DORANTE.

Ne vois-tu personne à qui on puisse s'informer s'il est chez lui ou non? Quoi de plus ennuyeux que cela ! Je ne peux me résoudre à attendre dans l'anti-chambre d'une créature méprisable ; je ne pourrais même le faire chez les seigneurs du premier rang. D'autres, en se traînant dans les anti-chambres de ceux-ci, se font un honneur d'y être admis ; je voudrais plutôt habiter une petite cabane, que d'avoir un rang à la cour, à ce prix.

PASQUIN.

Avec un pareil caractère vous ne ferez pas une grande fortune en ce monde.

DORANTE.

Tous les grands n'exigent pas une adulation servile : par un bonheur particulier, on a remarqué, chez nous, que les personnes les plus accessibles, excepté un petit nombre, ne sont pas orgeuilleuses. Ceux-là, seulement s'énorgeuillissent, qui sont abordables par politique ou ostentation, et eux-mêmes se prosternent devant les autres comme les plus simples particuliers. Frappons.

PASQUIN.

Arrêtez : vous risquez de vous attirer quelque malheur.

DORANTE.

Quel malheur !

PASQUIN.

Kastchey croira que nous sommes venus chez lui pour le voler, et il ne manquera pas de faire contre nous une déclaration à la police.

DORANTE.

Cela peut être, quoiqu'il ne sache pas écrire.

PASQUIN.

C'est justement parce qu'il ne sait rien qu'il est chicaneur.

DORANTE.

Tu as dit la vérité. Dans les autres pays, les chicaneurs et les poëtes sont les plus instruits; chez nous, au contraire, la plupart ne connaît pas l'A, B, C, et si le nombre des chicaneurs et des poëtes ne diminue pas en Russie, je pense que toutes nos manufactures se convertiront en fabriques de papier. Ce n'est pas une bagatelle à envisager; car, outre l'immense consommation de papier, les chicaneurs ruinent les honnêtes gens, et les mauvais poëtes gâtent notre langue.

PASQUIN.

Il paraît que nous passerons ici la nuit. L'ennui s'empare de moi en attendant si longtems cet homme: je ne puis pas même me promener, il n'y a pas assez de place pour cela.

DORANTE.

Va te promener dans la rue, et porte, de ma part, ce billet.

PASQUIN.

A qui ?

DORANTE.

Je ne le sais pas moi-même.

PASQUIN.

Excellente ambassade! va toujours : porte-le ; Dieu sait à qui !

DORANTE.

Ecoute ce que j'ai à te dire : il y a quelque tems que j'ai vu au bal masqué une demoiselle qui m'a plu ; mais je n'ai pu tirer d'elle aucune notion sur son nom, ni sur sa famille : elle a toujours refusé de s'expliquer ; elle m'a dit seulement, qu'étant restée orpheline, elle est, en ce moment, sous la tutelle d'un oncle au sixième degré, qui lui sert de père. Elle m'a dit aussi qu'elle était venue secrètement et pour un seul instant au bal, parce qu'il veut la détourner du mariage ; elle a ajouté qu'il craint que quelqu'un n'en devienne amou-

reux, et ne la recherche ; c'est pourquoi il ne lui permet pas de fréquenter les bals, ni même de s'approcher de sa fenêtre : voilà ce que j'ai su à notre première entrevue. Depuis, je l'ai revue encore au bal : après lui avoir montré beaucoup de respect, et lui avoir fait une déclaration d'amour, si simple et si naturelle qu'elle ne lui a pas laissé le moindre doute sur ma véritable inclination, je l'ai pressée de s'expliquer : elle m'a dit que, quoi qu'elle s'intéressât à ma personne et crût à la sincérité de mon attachement, elle ne pouvait, étant sous la dépendance de son oncle, consentir à former avec moi des nœuds éternels sans son consentement. Quant à une intrigue amoureuse et passagère, elle m'a déclaré préférer la mort à la perte de son honneur ; enfin, sans me dire son nom, elle s'est contentée de m'informer qu'elle habite dans cette rue, et qu'à cette heure, à-peu-près, elle paraîtra à sa fenêtre, pour me faire connaître sa demeure et celle de son oncle. Elle m'a fait entendre qu'après cela, je pourrais trouver une occasion pour m'introduire dans sa maison, et la rechercher en mariage. De mon côté, je n'ai pas été aussi discret, et je lui ai

dit qui je suis. Va donc, et porte lui ce billet de ma part ; je ne veux pas laisser échapper l'occasion qu'elle m'offre : me doutant que je resterais long-tems ici, je l'avais préparé en conséquence.

PASQUIN.

Cette rue est longue, et il y a quantité de demoiselles; d'ailleurs, comment distinguer de loin celle qui est demoiselle de celle qui ne l'est pas ?

DORANTE.

Que t'importe ? demoiselle ou non, donne-le à la plus belle que tu verras à la fenêtre.

PASQUIN.

J'ai lu il y a quelque tems une histoire, où j'ai vu qu'un jour on avait donné une pomme, avec une inscription, à un particulier, pour qu'il la remît à la plus belle; et qu'il se présenta devant lui trois déesses pour se faire juger et savoir à laquelle il donnerait la préférence. Cette histoire dit qu'il se déclara pour celle qui lui avait promis de l'aider à enlever, d'entre les bras de son mari, une très-belle femme, et que les deux

autres déesses furent tellement courroucées de la décision, qu'elles brûlèrent la ville du père du juge. Ainsi, j'ai peur que les femmes de cette rue ne mettent le feu à celle où nous demeurons, et que la police ne me fasse arrêter comme l'auteur de cet incendie.

DORANTE.

N'aie pas cette crainte; tu ne te tromperas pas en observant le signalement que je vais te donner. Tu verras sur sa figure des yeux charmans, des sourcils très-étroits, un petit nez un peu allongé, enfin les attraits d'un ange.

PASQUIN.

J'ai lu une fable sur la méprise d'un faucon, et si le faucon qui, dans la classe des oiseaux, a des qualités plus grandes que Pasquin n'en a parmi les hommes, se trompa, il est plus que possible que je le fasse moi-même. Est-ce que vous ignorez que les trois-quarts des hommes sont aveugles et que des motifs particuliers leur font voir souvent de l'esprit et des agrémens là où n'y en a pas? Aujourd'hui ce n'est pas la célébrité qui dépend de l'esprit et des agrémens, mais

l'esprit et les agrémens qui dépendent de la célébrité. Je sais par cœur la fable sur la méprise du faucon ; la voici : — « Un jour le hibou devint l'ami du faucon, et, en volant avec lui dans les airs, comme s'il était son égal, il lui tint ce discours : « j'ai élevé des enfans ; ne leur fais point de mal, mon cher confrère ; mais protège-les contre leurs ennemis. Veille sur eux en ma présence, ainsi que dans mon absence ; je te les confie comme à moi-même. Je vais t'en faire le portrait. » Le hibou commença à mettre dans la balance leurs beautés, où il mêla cinq quintaux d'amour partial : des yeux doux, des nez aquilins, des sourcils de faucon ; enfin ils étaient aussi beaux qu'on puisse l'être. « Je t'en conjure, ajouta le hibou, sois leur appui : quant à moi, je suis ton ami aujourd'hui et pour toujours. » Quelque tems après, le faucon ayant vu les petits hiboux, il se dit, en lui-même : « ce ne sont point-là les enfans de mon compère ; ceux-là sont beaux comme des anges, et ceux-ci ressemblent à des diableteaux : sans doute c'est la famille de quelqu'un de ses voisins. » Dans cette persuasion, il fit son souper des petits hiboux, et sans se soucier de leur père. —

Le faucon, en se meprenant, gagna un souper, et moi, au contraire, je crains que quelqu'un n'en fasse un de moi, ou, au moins, j'ai à redouter qu'on me casse les bras et les jambes, et de ressembler à celui qui se glisse dans un festin où il n'était pas invité. On prépare peut-être pour vous les baisers, et pour moi les coups de bâton.

DORANTE.

Quand tu verras une jeune femme à la fenêtre, demande aux passans, en prononçant mon nom, si quelqu'un ne me connaît pas : alors, si c'est elle que tu vois, elle te parlera sans doute ; enfin pour que tu ne te trompes pas, dis-lui que tu es chargé de ma part d'un billet : tu verras sur son visage si elle s'attend à en recevoir un, et tu te dirigeras d'après cela. Une autre ne recevrait pas un billet qui ne lui serait pas adressé.

PASQUIN.

Je ne vois pas pourquoi vous lui écrivez ; vous avez eu une entrevue avec elle, vous pouviez bien lui exposer alors ce que vous lui marquez présentement.

DORANTE.

Ses yeux brillans comme les éclairs, qui m'offraient la même vivacité et les mêmes charmes, m'occupèrent trop; je ne fus attentif qu'à l'admirer. D'ailleurs, elle craignait qu'on ne s'apperçût qu'elle était au bal.

PASQUIN.

Si elle envoie quelqu'un prendre le billet, dois-je le remettre?

DORANTE.

Si elle t'ordonne de le donner, donne-le.

PASQUIN.

Quand vous m'envoyez chez quelqu'un, vous m'enjoignez cependant de m'adresser aux maîtres même, et jamais aux valets, en me rappelant que c'est à ceux-là que vous avez affaire, et non à ceux-ci.

DORANTE.

Dans cette circonstance, c'est une autre affaire.

PASQUIN.

N'y a-t-il rien dans votre lettre qui puisse la piquer?

DORANTE.

Je ne l'ai pas encore pliée, ainsi je puis te la lire. (*Il tire le billet et le lit.*) « N'ayant » pas eu le tems de m'expliquer au bal, je » le fais par ces lignes : je vous aime plus que » ma vie. Sachant de vous-même que je ne » vous suis pas indifférent, et que vous con- » sentez à un engagement éternel avec moi, » je vous prie de me donner là-dessus vos » ordres. Comment faut-il que j'agisse pour y » parvenir ? Puis-je enfin avoir l'honneur de » vous entretenir personnellement en quel- » que endroit ? Vos charmes ont captivé mes » yeux et mon cœur ; c'est à vous à me rendre, » pour toujours, leur heureux possesseur. »

(*Il plie le billet. Pendant ce tems une fille sort de la maison : à son aspect, il le remet dans sa poche.*)

SCENE II.

DORANTE, PASQUIN, CLAIRE.

CLAIRE.

MONSIEUR KASTCHEY m'a ordonné de vous dire que bientôt il vous introduira chez lui.

DORANTE.

Il y a déjà assez long-tems que je l'attends.

CLAIRE.

Nous savons bien depuis quand vous êtes ici, mais mon maître est extrêmement occupé ; il manie son chapelet, qu'il a déjà récité plusieurs fois ; il ne lui reste que peu de chose pour finir.

DORANTE.

Il est cinq heures après-midi ; il me paraît que ce moment n'est pas celui de la prière.

CLAIRE.

Nous ne prions pas Dieu avec le chapelet, mais il nous sert pour compter de l'argent. Dans ces sortes de dévotions, j'entends quelquefois répéter votre nom.

DORANTE.

Oh ! s'il m'était possible, je serais bientôt effacé de ton bréviaire ! je ne voudrais jamais mettre mon pied dans cette maison, ni que mon nom y fût prononcé.

CLAIRE.

Nos souhaits ne sont pas toujours avantageux pour nous. Ne desirez point que votre nom ne soit pas prononcé dans cette maison.

DORANTE.

Quoique tu puisses dire, je le desire.

CLAIRE.

Et moi je souhaite que vos vœux ne s'accomplissent pas.

DORANTE.

Excellent souhait! c'est une bien mauvaise connaissance que celle de ton maître.

CLAIRE.

Mais il ne demeure pas seul dans cette maison.

PASQUIN (*à part.*)

Sans doute elle est amoureuse de lui! (*Il dit ensuite la même chose à l'oreille de Dorante. Celui-ci, tirant son mouchoir de sa poche, laisse tomber le billet que Claire ramasse. On entend une voix qui dit:*) Je vous prie d'entrer. (*Dorante entre.*)

SCENE III.

PASQUIN, CLAIRE.

PASQUIN.

TON maître est bien orgueilleux; il fait faire anti-chambre comme s'il était un seigneur; il croit sans doute avoir ce droit parce qu'il est riche, et parce qu'il fait le commerce d'usurier qui devrait, au lieu de cela, l'envoyer au moins aux gallères. Tu es la plus malheureuse des filles, étant obligée de servir un tel maître.

CLAIRE.

Je sers sa nièce et non pas lui. Si j'étais sa servante, il y a long-tems que je me serais étranglée. Je crois qu'il n'existe nulle part un homme plus abominable que lui, et je m'étonne comment la foudre ne l'a pas encore écrasé. Je reçois tout ce qu'il me faut de ma maîtresse; quant à ses domestiques, ils font carême toute l'année.

PASQUIN.

Explique-moi, je te prie, ma chère petite,

pourquoi vos gens portent des habits blancs surchargés de morceaux de drap noir.

CLAIRE.

Kastchey aime beaucoup les chevaux tachetés ; ainsi il habille ses domestiques favoris, comme les chevaux qu'il aime.

PASQUIN.

Tu plaisantes en me parlant, et moi je fais ma demande sérieusement.

CLAIRE.

Je cesse mon badinage : leurs habits qu'il avait fait faire blancs, afin de pouvoir les laver à volonté, s'étant déchirés, et n'ayant pas du même drap pour les raccommoder, il leur donna pour cela sa vieille veste noire; quand ils lui représentèrent que cela ferait un effet ridicule, il leur répondit : au contraire, cela ira fort bien ; mes chevaux sont blancs avec des taches noires, votre livrée doit être semblable : ne faites point attention aux critiques, ce monde est tel qu'on ne s'y occupe qu'à s'entre-critiquer.

PASQUIN.

Quel équipage ridicule que le sien, et quelle livrée détestable !

CLAIRE.

Son carrosse est celui dont son grand-père se servait : il dit qu'il le garde comme une chose très-rare. Son homme de confiance, son valet-de-chambre et son maître-d'hôtel, se sont réunis pour le peindre, d'après ses ordres ; mais comme de leur vie ils n'ont pas tenu le pinceau, et qu'ils ne connaissent point l'art de mettre les couleurs, en voulant le peindre en verd, ils lui ont donné une couleur qui n'a pas encore de nom. Quant à la livrée, elle a été faite à sa noce, il y a déjà quarante ans ; depuis elle a été retournée : il dit qu'aujourd'hui on n'apporte plus en Russie de draps d'une pareille qualité, et les laquais ne peuvent la mettre que quand ils sortent avec lui : dans la maison, ils sont habillés comme des mendians de la campagne, excepté les officiers tachetés qui ont peint son carrosse.

PASQUIN.

C'est un personnage étonnamment respectable !

CLAIRE.

Il porte à ses amis, le jour de leur fête,

si c'est en hiver, deux ou trois petits poissons gelés; si c'est en été, il leur fait présent de raves, du raifort et des choux.

PASQUIN.

Quelle bassesse!

CLAIRE.

Il ne pense pas ainsi; au contraire, il dit qu'il garde dans son coffre-fort les meilleures familles, parce qu'elles empruntent de lui de l'argent, et qu'elles signent leurs noms dans les contrats.

PASQUIN.

Voilà une autre espèce d'orgueil!

CLAIRE.

Il se donne le titre de très-noble.

PASQUIN.

Quelle impertinence!

CLAIRE.

Depuis peu il a commencé à manger gras pendant le carême.

PASQUIN.

Quel homme!

CLAIRE.

Avant-hier, il fit présent à un de ses amis d'un poisson très-petit, mais frais ; il lui apporta aussi, dans sa poche, un poulet cru, dont, lui-même dévora la moitié, malgré que ce fut le jour du vendredi.

PASQUIN.

C'est un personnage à la mode.

CLAIRE.

Chez un autre, au lieu du raifort qu'il lui donnait ordinairement, il y apporta un artichaut, et voulut aussi avaler la moitié de son présent. N'ayant jamais mangé d'artichaut, peu s'en fallut qu'il ne s'étranglât.

PASQUIN.

Cela aurait dû être.

CLAIRE.

Il fit dresser devant sa cour une colonne. Quand il veut vendre du foin, de l'avoine ou d'autres provisions qui lui viennent de la campagne, il y fait placer des affiches, où il annonce qu'il met en vente telle ou telle chose.

PASQUIN.

J'espère qu'il sera un jour attaché lui-

même à la colonne, avec cette affiche : *Réfractaire des lois, et usurier.*

CLAIRE.

Quand on met en vente ses denrées, pour qu'on ne le trompe point, il sort devant la porte et écoute les acheteurs : non content de cela, il entre lui-même en concurrence, comme s'il était étranger à la vente, et cela pour hausser le prix.

PASQUIN.

Cela est loyal.

CLAIRE.

Il paie au curé de son village trois sous pour chaque *matines* qu'il lui fait chanter, et si celles-ci sont accompagnées d'une oraison, il lui donne encore un petit verre d'eau-de-vie, sinon point d'eau-de-vie. Pour les invocations, il les fait chanter pour tous les saints à-la-fois et pour le sauveur même ; par le même motif, il célèbre chaque année la fête de tous les saints avec appareil, parce qu'il est convaincu qu'il mérite de tous par une seule bougie. Pendant le jour, jamais les lampes ne brûlent

chez nous devant les images; mais elles éclairent pendant la nuit au lieu de flambeau.

PASQUIN.

O créature dégoûtante et jusqu'à présent sans égale sur la terre! je crois que ton ame infâme ne trouvera pas place dans l'enfer même.

CLAIRE.

Je me retire : j'ai trop jasé avec toi.

SCENE IV.

PASQUIN (*seul.*)

O PROVIDENCE incompréhensible! tu as créé les grillons et les escargots, qui ne sont d'aucune utilité, et qui ne sont que dégoûtans, mais pourquoi créer les diables, les chicaneurs et les usuriers? Il n'a jamais existé dans le monde un de ces derniers plus exécrable que ce Kastchey. Il est étonnant que jusqu'à présent ce maudit usurier soit inconnu à la cour : il écorche tout le monde, il arrache vingt-cinq pour cent de ceux qui

ont le malheur d'avoir affaire à lui, et ceux-ci gardent le silence comme s'ils étaient des prêteurs eux-mêmes, et comme s'ils avaient juré discrétion. Est-ce qu'ils craignent qu'on ne leur donne le nom de dénonciateurs? Si c'est ainsi, il faut donc se taire quand on apperçoit un voleur, un scélérat, un traître à la patrie; il faut laisser les filoux tranquilles : Kastchey est plus abominable que ces derniers.

SCENE V.

KASTCHEY, DORANTE, PASQUIN.

DORANTE.

Outre les intérêts exorbitans, vous exigez de moi que je vous paie, en sus, quinze pour cent; cependant je n'ai reçu de vous que de la monnaie de cuivre, et je vous paie en argent. Si je vous payais en cuivre, il faudrait que vous me tinsiez compte de dix pour cent, et, au contraire, c'est vous qui exigez que je vous donne dix sous par rouble.

KASTCHEY.

D'autres qui étaient plus solides que toi

m'ont payé vingt-cinq pour cent, et toi tu t'y refuses ? tu es un jeune homme, tu devrais cependant tâcher de te faire une bonne réputation : je t'excuse parce que ton grand-père était mon ami, et que j'apprenais à lire avec lui ; mais en voyant ton obstination, mon cœur se déchire. Quel avare tu es ! Une bagatelle te fait peur, un dix pour cent !

DORANTE.

Sur quatre mille roubles, ces dix pour cent seront considérables.

KASTCHEY.

Quelle sotise ! sache que tu es destiné à vivre avec les honnêtes gens, et non pas avec l'argent. L'argent n'est qu'une poussière ; quand nous mourons, nous n'emportons rien avec nous.

DORANTE.

Pourquoi donc exigez-vous de moi plus qu'il ne vous revient ?

KASTCHEY.

Ceci n'est que pour l'ordre.

DORANTE.

Cet ordre est aussi injustement avantageux pour vous, que désavantageux pour moi.

KASTCHEY.

Quel est l'homme qui ne se souhaite pas du bien?

DORANTE.

Pourquoi ne m'en souhaiterais-je pas à mon tour?

KASTCHEY.

Tu es encore jeune, et tu peux devenir riche; moi, au contraire, je me prépare à comparaître devant le juge suprême, et je ne vois que le tombeau; ainsi je n'ai plus le tems de m'enrichir: je n'ai d'autre but que de laisser quelque chose pour assurer le repos de mon ame pécheresse.

DORANTE.

Il restera assez, et pour votre ame et pour vos enfans; vous avez trois filles, pas une d'elles ne prendra la besace.

KASTCHEY.

C'est un péché de jetter l'argent : il faut le respecter et le conserver, car il porte l'image du souverain.

DORANTE.

Sur les ducats de Hollande, il n'y a pas l'image du souverain ; pourtant tu les prends bien, en disant qu'il t'est égal qu'ils soient de Hollande ou de Russie.

KASTCHEY

Mais tu sais bien que l'or entre dans tous les ornemens de l'église ; comment donc est-il possible qu'on ne le respecte pas ?

DORANTE.

Je ne veux pas vous payer davantage ; ainsi arrangez-vous comme vous le jugerez convenable : j'ai déjà outre passé notre convention. Dans notre contrat, l'intérêt est porté à six pour cent, et quand vous me contâtes l'argent, vous prîtes, en escompte, neuf en sus.

KASTCHEY.

Quel esprit entêté ! tu me paraissais un

homme plus honnête et incapable de t'arrêter sur une si petite bagatelle. Voilà comme les sciences éclairent les hommes! il y a quelques jours qu'un particulier vint me voir, qui, quoiqu'il ne sache pas lire, a beaucoup de savoir; il me dit que, dans les pays qui sont de l'autre côté de la mer, il a paru un livre, par lequel on prouve, jusqu'à l'évidence, que les sciences dépravent l'homme: et c'est très-vrai; si tu imitais la conduite de tes pères, tu ne serais pas si obstiné. Sans contredit les sciences sont la racine de tous les maux.

DORANTE.

Dites-moi définitivement le résultat, car je veux me retirer.

KASTCHEY.

Le résultat est que je ne reviendrai pas pour rien au monde sur ce que j'ai décidé. Je n'ôterai pas une obole de mon calcul, je te le jure sur mon honneur; et si tu refuses, je ne rendrai pas tes gages. Tu sais bien que je ne suis pas un petit-maître, qui dit tantôt ceci, tantôt cela: ce que j'ai prononcé doit être exécuté.

DORANTE.

Eh bien! je présenterai l'argent avec une pétition à qui il appartient.

KASTCHEY.

Va-t-en, chicaneur!

DORANTE.

Monsieur, prenez garde, on ne me chasse pas impunément! Malheur t'arrivera!

KASTCHEY.

Comment, malheur à moi?

DORANTE.

Quelque jour, si ta vie est plus longue, ce que je pense s'effectuera : ce sera sur la place publique que tu pleureras ignominieusement ce malheur.

KASTCHEY.

Mes domestiques, à moi! des bâtons! je t'arrangerai, mon ami; je te ferai connaître à qui tu parles.

DORANTE.

Sache que je ne te crains point.

SCENE VI.

KASTCHEY, DORANTE, PASQUIN, ISABELLE.

ISABELLE.

Mon cher oncle! qu'est-ce qui vous est arrivé?

DORANTE.

Que vois-je!...Je ne sais pas, madame, ce que je dois faire à présent; d'un côté, je me vois forcé de lui casser la tête, et de l'autre à me taire devant lui.

ISABELLE.

Faites ce que vous croyez le plus avantageux pour vous.

KASTCHEY.

Faire ce qui est plus avantageux pour lui! Non; que ce qui est plus avantageux pour moi, soit fait. Coquine, est-ce ainsi que tu respectes ton oncle?

ISABELLE.

Pourquoi se fâcher ainsi ? tout peut s'arranger sans bruit.

KASTCHEY.

Comment sans bruit? J'exige de lui ce qui m'est dû légitimement, et, au lieu d'entrer dans mes vues, il m'insulte et parle comme un démoniaque.

DORANTE.

Après avoir reçu de moi quinze pour cent d'intérêt pour quatre mille roubles qu'il m'a prêtés, il veut me forcer de lui donner encore quatre cent roubles.

ISABELLE.

Consentez à ce sacrifice, monsieur, si ce que vous venez de me déclarer est vrai, et ne perdez pas, pour quatre cent roubles, ce que vous ne pourrez jamais acquérir par quatre mille ; vous serez dédommagé de cette perte pécuniaire quand vous serez en possession de ce que vous desirez.

KASTCHEY.

Oui, machère ! pour quatre cent roubles il

va perdre l'estime d'un vieillard respectable et très-noble, enfin ce que les honnêtes gens recherchent, et ce qui ne peut être acheté par tout l'or du monde.

DORANTE.

Cela est très-vrai, monsieur; pardonnez à ma vivacité; je consens à ce que vous desirez.

KASTCHEY.

Quel esprit n'a-t-elle pas! d'un seul mot elle l'a ramené à la raison; et moi, avec mille, je n'ai pu le faire écarter de la route tortueuse qu'il avait prise.

ISABELLE.

Il vaut mieux perdre quelque argent, que l'estime et l'amour qu'on a pour vous.

DORANTE

Sans doute, j'immolerais à un pareil amour tous les trésors du monde; j'éprouve que sans lui ma vie me serait à charge.

KASTCHEY.

Comme il est revenu! quel langage différent! 21

DORANTE.

La personne à qui je m'adresse m'est plus chère que moi-même.

KASTCHEY.

Il est donc vrai que ce n'est pas avec l'argent qu'on doit vivre, mais avec les honnêtes gens ! L'amitié des vieillards est sur-tout ce qu'il y a de précieux.

DORANTE.

Cette vieillesse n'est pas si avancée.

KASTCHEY.

Non, vraiment; je suis encore bien portant, je saute. (*Il l'embrasse.*) Je te remercie, mon ami; repose-toi sur mon amitié, comme sur le rempart le plus solide; quant à l'argent, tu me l'apporteras aujourd'hui sans faute, je t'avertis que, si après le coucher du soleil, il n'était pas ici, je ne te rendrais point tes effets : l'amitié doit se taire, quand les affaires prononcent.

ISABELLE (*à Dorante.*)

Soyez fidèle à votre parole ; quant à nous, nous ne révoquerons point la nôtre. Je vous

jure, sur mon honneur, que la promesse qu'on vous a fait sera sacrée.

KASTCHEY.

Qui peut se vanter d'avoir une pareille fille? Ah! elle est plus qu'une nièce par son sentiment! elle jure, pour moi, qu'après avoir reçu de lui son argent, je ne changerai jamais de disposition en sa faveur.

SCENE VII.

DORANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

QUELLE rencontre inattendue pour vous!

DORANTE.

J'étais, il est vrai, loin d'y compter.... Mais qu'ai-je fait de mon billet? (*il le cherche dans sa poché.*) Ne l'a tu pas pris?

PASQUIN.

Non.

DORANTE.

Qu'est-il donc devenu?

PASQUIN.

Que sais-je, moi?

DORANTE.

Sans doute je l'ai laissé tomber.

PASQUIN.

Ou, à travers vos poches, la terre l'aura englouti.

DORANTE.

O fatalité! il est peut-être entre les mains de Kastchey! ne trouverions-nous pas ici quelqu'un qui put aller le chercher dans sa chambre? Ne voudrais-tu pas y aller toi-même?

PASQUIN.

Il serait dangereux d'aller fouiller chez lui, il croirait que je cherche à voler son argent.

DORANTE.

Que dois-je faire? ô ciel!

SCENE VIII.

DORANTE, PASQUIN, CLAIRE.

CLAIRE.

N'AVEZ-VOUS pas laissé tomber un petit billet ?

DORANTE.

Oui, ma fille ; l'aurais-tu ramassé ?

CLAIRE.

Est-ce celui-ci, monsieur ?

DORANTE.

Il me paraît un peu plus grand ; mais il peut être le même.

CLAIRE.

Cette maison a la vertu de faire croître toutes choses : c'est votre billet, ayez la bonté de le parcourir : il est devenu plus grand, et cela, parce qu'on y a ajouté les intérêts.

DORANTE (*l'ayant pris, le lit.*)

« N'ayez aucun doute, monsieur, sur

» mon amour, et soyez d'accord en tout
» avec mon oncle. Ma dot, qui est consé-
» quente, vous dédommagera amplement de
» la faible perte que vous ferez avec lui :
» je suis décidée, s'il ne consent pas à notre
» union, à l'y forcer; la loi m'autorise à con-
» tracter tout engagement sans sa parti-
» cipation. Il faut néanmoins nous conduire
» avec prudence et délicatesse, pour ne pas
» nous attirer ses reproches et ceux du
» public : je serai donc à vous pour toujours,
» et vous resterai fidelle jusqu'au tombeau. »
O bonheur incomparable! ô momens déli-
cieux! dis, ma chère, à ta maîtresse, que
ce jour est le plus beau et le plus fortuné de
ma vie, et que je m'attache à elle à jamais.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

KASTCHEY, ISABELLE.

KASTCHEY.

Tu as l'art de faire danser sur un fil ; ainsi quand il apportera l'argent, il faut que tu lui fasses un discours préliminaire : je suis inquiet, je crains qu'il ne change de parole ; les jeunes-gens sont si inconsidérés ! tantôt ils vous promettent ceci, tantôt cela ; on ne peut faire aucun fond sur eux.

ISABELLE.

Soyez tranquille, j'en tirerai parti ; car je sais comment il faut se comporter avec lui. Sans contredit ; il y a peu de constance dans les jeunes - gens.

KASTCHEY.

O ma chère Isabelle ! ne te marie pas, si tu veux passer tranquillement ta vie ; je

t'avoue qu'il vaut mieux dépendre de toi-même, que d'un mari inconstant, qui, chaque semaine, devient deux fois amoureux; ainsi tu t'éviteras beaucoup d'amertumes. Je t'assure, en vérité, qu'il n'y a pas dans ce monde de condition meilleure que celle d'une fille.

ISABELLE.

S'il faut être franche avec vous, je vous dirai qu'il n'y a pas de condition meilleure, à mes yeux, que celle que j'ai envie de me choisir.

KASTCHEY.

Tu veux donc te marier?

ISABELLE.

Je ne dis encore, ni oui, ni non.

KASCHEY.

S'il faut te dire la vérité, en t'entendant, je me sens tomber en défaillance.

ISABELLE.

Ecoutez-moi, s'il vous plaît, mon oncle; j'ai remarqué qu'à chaque instant vous vous servez de l'expression : *s'il faut dire la vérité*, et je crois que cela provient de ce que la vé-

rité sort rarement de votre bouche : une pareille expression ne convient pas à un honnête homme, parce que celui-ci la dit, non pas quelquefois, mais toujours ; et vous, peut-être, cela même est très-sûr, quand vous vous servez de cette expression, vous ne pensez pas ainsi, mais vous cherchez à persuader aux autres que vous dites la vérité : le mensonge, avec cette expression ou non, est toujours mensonge, et la vérité est toujours la vérité. Pourquoi prenez-vous l'épouvante sur la seule idée de mon mariage ? Mon père m'a laissé ma dot, je ne toucherai pas à vos biens.

KASTCHEY.

Les biens ! je les méprise ; mais c'est toi qui m'intéresse : je crains que quelque monstre ne te saute à la gorge, et que tu ne deviennes sa proie. Quant à mon expression, je puis m'en défaire ; plusieurs pourtant l'ont adoptée avant moi ; tous s'en servent comme de ces mots : *s'il a à être, s'il n'y a pas*, *le précéder* et *le publier*.

ISABELLE.

Les mots inventés par l'ignorance sont

plus supportables à l'oreille, que ceux qui sont inventés par la mauvaise foi. Nos mots ressemblent à nos sensations et à nos pensées : l'homme enflé d'orgueil, s'exprime en termes empoulés, l'homme bas par des expressions basses, l'homme éloquent par de sonores, le sensible par de tendres, et le sage par de convenables. Ce qui est naturel, est fondé sur la vérité, et c'est aussi ce qu'il y a de plus beau. Pourquoi donc se comporter ainsi, quand il faut dire la vérité? Jamais on ne doit parler que par sa bouche, et quand on ne peut le faire, il vaut mieux garder le silence. Que je me marie ou non, cela ne regarde personne, excepté moi-même, et celui qui m'épousera.

KASTCHEY.

Si tu te maries, un grand malheur te menace.

ISABELLE.

Moi seule j'y serai en butte.

KASTCHEY.

Ce n'est pas moi qui vivrai avec ton mari, mais toi.

ISABELLE.

Cela est vrai, monsieur.

KASTCHEY.

Ce n'est pas non plus moi qui serai sous sa dépendance.

ISABELLE.

Non, monsieur.

KASTCHEY.

Ce n'est pas mes côtes qu'il cassera, mais les tiennes.

ISABELLE.

C'est moi qui sentirai tout le mal.

KASTCHEY.

Il dissipera ton bien, et non le mien.

ISABELLE.

J'éprouverai seule la perte.

KASTCHEY.

Quelle perte! Ruine totale. Mais pourquoi s'inquiéter mal-à-propos ? La tortue est en marche; Dieu sait quand elle arrivera. Il

ne s'agit pas présentement de cela ; il faut faire plier le créancier de manière qu'il ne puisse ensuite se dédire. Tu sais très-bien t'entendre avec lui : jamais je n'aurais emprunté un sol de toi ; tu peux tirer les entrailles. Qui t'a donné un pareil talent ?

ISABELLE.

Ne vous mêlez pas de cette affaire, il ne m'échappera pas.

KASTCHEY.

Parle lui comme tu le jugeras convenable, je n'y serai pas.

ISABELLE.

Si vous restez pourtant dans l'autre chambre, vous entendrez ; vous sortirez, et vous gâterez l'affaire.

KASTCHEY.

Je fuirai dans ma chambre à coucher, et j'y ensevelirai ma tête dans les oreillers pour ne pas entendre vos contestations : on ne peut écouter, de sang-froid, les repliques de cet homme : non, ce n'est pas possible, chacun de ses mots me porte un coup de poignard dans le cœur.

ISABELLE.

Je le dompterai.

KASTCHEY.

Sur quel ton lui parleras tu?

ISABELLE.

C'est mon affaire, et non la vôtre.

KASTCHEY.

Il faut te conduire cependant avec précaution; une tête est bonne, mais deux vallent encore mieux.

ISABELLE.

Reposez-vous sur moi.

KASTCHEY.

Pourtant....

ISABELLE.

Soyez sûr que tout sera bien arrangé.

KASTCHEY.

Commence comme ça:
» Je crois, monsieur, que vous devez

savoir que mon très-noble et très-honoré oncle est un homme désintéressé, grave et solide, et qu'il compte l'argent pour une chose périssable ; vous savez sans doute que l'honneur est pour lui ce qu'il y a de plus précieux dans ce monde. . . .

ISABELLE.

Très-bien.

KASTCHEY

Entens bien, que l'honneur pour lui est ce qu'il y a de plus précieux, et qu'il périra plutôt que de céder le quart d'un denier des intérêts qu'il exige de vous.

ISABELLE.

J'entends, monsieur.

KASTCHEY.

Qu'il ne vous cédera pas le quart d'un denier, sur sa parole d'honneur.

ISABELLE.

J'entends.

KASTCHEY.

Explique lui cela bien clairement.

ISABELLE.

Sans doute.

KASTCHEY.

Qu'il ne cédera pas un quart de denier.

ISABELLE.

Oui, mon oncle; que vous ne céderez pas un quart de denier, et que vous êtes l'homme le meilleur.

KASTCHEY.

Dis-lui que je suis un saint personnage, et qu'il n'en existe pas dans ce monde de pareil; entends-tu, Isabelle? qu'il n'en existe pas dans ce monde un pareil.

ISABELLE.

Peut-être, en cela, il ne me croira pas.

KASTCHEY.

Jure pour moi, prends Dieu pour témoin devant l'image de la vierge, et dis-lui que Dieu est mon garant.

ISABELLE.

Non, monsieur, je ne remplirai point ce

vœu. Jurer au nom de la divinité, la prendre pour témoin, je ne le ferai pour personne au monde, excepté pour moi, et cela quand il s'agira de la vérité.

KASTCHEY.

Petite folle! ta langue ne se séchera pas lorsque tu jureras contre la vérité.

ISABELLE.

Je ne ferai rien qui soit contraire à Dieu et à l'honneur.

KASTCHEY.

L'honneur ne regarde pas Dieu, et celui-ci est miséricordieux.

ISABELLE.

L'honneur est saint, et Dieu punira le mensonge.

KASTCHEY.

Quelle athée! elle dit que l'honneur est saint.

ISABELLE.

Qui péche contre l'honneur, péche contre Dieu même.

KASTCHEY.

Insensée ! donner Dieu pour garant ! est-ce que tu ne sauras pas prononcer ces paroles comme d'autres : *O, que je suis pécheresse, ô mon Dieu, soyez miséricordieux !*

ISABELLE.

Non, monsieur, je ne veux apprendre rien de tout cela de vous ; soyez tranquille, vous aurez votre argent.

SCENE II.

KASTCHEY, ISABELLE, CLAIRE.

CLAIRE.

MONSIEUR DORANTE vient d'arriver.

KASTCHEY.

A-t-il apporté l'argent ?

CLAIRE.

Je ne sais pas, monsieur, si c'est le tout ou une partie, j'ai vu seulement que ses domestiques tiraient des sacs de son carosse.

KASTCHEY.

Est-ce vraiment l'argent? est-ce la somme entière?

CLAIRE.

Comment voulez-vous que je sache tout cela?

KASTCHEY.

Ah la bête! cela peut-être deviné par sa mine et lu dans ses yeux.

CLAIRE.

Je n'ai regardé ni sa mine, ni ses yeux; d'ailleurs, je ne suis point versée dans la science qui sait tirer de bons ou mauvais augures des yeux, ou de la mine de quelqu'un.

KASTCHEY.

Viens, Claire, enfermons-nous dans ma chambre à coucher pour ne pas entendre tout ce qu'il dira, pour ne point payer les quatre cent roubles.

CLAIRE.

Qu'ai-je à faire dans votre chambre à coucher?

KASTCHEY.

Viens toujours; personne ne nous soupçonnera de malice; quand tu ferais l'amour avec moi, ce ne serait point préjudiciable à ton honneur, car qui pourrait croire qu'un homme qui n'a que la peau et les os, put devenir amoureux.

CLAIRE (*à part.*)

Vraiment, celle qui pourrait t'aimer serait la plus infâme des créatures. (*A lui.*) De mon côté, monsieur, je me retire dans ma chambre pour ne pas entendre les discours de Dorante.

KASTCHEY

Le voilà, le voilà; dépêche-toi Isabelle.

SCENE III.

DORANTE, ISABELLE.

DORANTE.

O QUE ce paiement est doux pour moi, madame, puisqu'il me procure l'avantage inapréciable de vous voir!

ISABELLE.

Il m'est aussi précieux, car il me procure le moyen de m'entretenir avec vous à volonté. Mon oncle m'a chargée de vous faire des exhortations pour vous engager à lui payer les quatre cents roubles que vous lui avez promis, quoiqu'il n'ait aucun droit à ce sacrifice.

DORANTE.

Tout est ici.

ISABELLE.

Je n'en doutais pas.

DORANTE.

La somme est seulement en cuivre.

ISABELLE.

Je ne crois pas qu'il refuse de l'accepter, parce qu'elle est exigée injustement : on n'examine pas les dents du cheval qu'on reçoit en cadeau. Quittons cette matière ; ce n'est pas pour cela que je me suis procuré ces momens. Aujourd'hui, je suis résolue de lui déclarer que je veux t'épouser, cher Dorante.

Je te demande pardon de la familiarité que j'emploie, mais je crois déjà être à toi; j'exige la même simplicité de ta part: quand j'ai pris mon parti, il sera bien forcé de prendre le sien.

DORANTE.

Mon vœu le plus doux est rempli; ce moment est pour moi le prélude d'une vie délicieuse. Je vois tout mon bonheur en toi; en toi, se réunissent toutes mes jouissances; tu es l'objet unique de mon ambition et de mes desirs; tu es le but de toutes mes espérances; la seule idée que tu réponds à mon amour était suffisante pour me causer le plus doux transport, mais la certitude que tu me donnes, de voir couronner ma tendresse, me porte au comble du bonheur. Sans cet aveu précieux, j'aurais regardé ma vie comme un tourment affreux et un fardeau insupportable. Chère Isabelle, sois mon arbitre, dirige ma destinée, j'obéirai à tes ordres avec joie, et tu posséderas mon cœur jusqu'au dernier soupir.

ISABELLE.

Comme amant tu éprouveras les effets de ma

tendresse, comme époux tu verras mon obéissance, comme associée je te montrerai un sentiment analogue au tien, et comme amie je te ferai connaître ma sincérité; en un mot, je t'abandonne mon cœur, mes pensées et mes sens.

DORANTE.

Les meilleurs philosophes ont dit que notre vie est remplie de vanités: celles que remplissent mon ame en ce moment sont agréables, et leurs douceurs indicibles; le bonheur que j'attends surpasse, et mes desirs et mon imagination. O vanités pleines de charmes, vivez dans mon cœur et absorbez toutes mes pensées! vous faites ma joie, ah! ne vous évanouissez pas!

ISABELLE.

Quelles jouissances me promettent les jours que je dois couler avec toi! Auprès de toi je ne trouverai point d'ennuis, et la solitude me sera agréable. Tout ce qui m'entourera, sera une source continuelle de félicités pour moi: tous les jours, tous les lieux et toutes les occupations inspireront de doux transports à mon ame.

DORANTE.

Pour confirmer notre éternelle alliance, permets que je baise ta main : puisse bientôt s'effectuer l'entier accomplissement de mon bonheur !

SCENE IV.

DORANTE, ISABELLE, KASTCHEY.

KASTCHEY.

FORT BIEN, fort bien! Est-ce que tout va de même ?

ISABELLE.

Tout est selon vos desirs.

DORANTE.

Voudrez-vous accepter les quatre cents roubles en cuivre ?

KASTCHEY.

Pour que j'y consente, il faut ajouter encore un petit intérêt.

DORANTE.

Combien vous faut-il ?

KASTCHEY.

Au moins deux sous par rouble.

DORANTE.

Puisque vous êtes si loyal, je veux vous payer quatre sous.

KASTCHEY.

Ne pourrais-tu pas ajouter le cinquième ? Deux liards pour elle et deux pour moi ?

DORANTE.

Oui, monsieur, je puis consentir à cela.

KASTCHEY.

Tu es le véritable fils de ton père. Où est l'argent ?

DORANTE.

Donnez vos ordres pour qu'on le porte ; il est dans le vestibule.

KASTCHEY.

Pourquoi n'avez vous pas pris la peine

de le faire déposer ici ? Est-il possible ! quoique ce soit de la monnaie de cuivre, je n'ai pas l'habitude de lui faire faire anti-chambre chez moi : est-il possible de traiter ainsi l'argent !

DORANTE.

Chargez quelqu'un de le recevoir, et de le compter.

KASTCHEY.

Point du tout, monsieur, je le compterai moi-même ; cet argent vient du meilleur de mes amis : je ne prendrais pas cette peine, car je suis déjà vieux ; mais je sais ce que c'est que la politesse.

DORANTE.

Mais pourquoi vous charger de ce soin ?

KASTCHEY.

L'indolence est un péché grave, et le devoir de l'homme est le travail ; pourquoi le soleil nous éclairerait-il si nous devions rester dans l'inactivité, et ne pas nous rendre des services réciproques ? Nous serions alors des membres inutiles à la patrie. Je le compterai en votre présence.

DORANTE.

Point du tout, monsieur, cela m'ennuie.

KASTCHEY.

Et moi, sans cela, je ne l'accepterai pas: l'argent aime à être compté.

DORANTE.

Vous le compterez après.

KASTCHEY.

Croiriez-vous que je vous livrerais les effets et le contrat, sans compter préalablement la somme? Non, monsieur; non, cela n'est jamais entré dans ma tête.

DORANTE.

Je ne demande ni les effets, ni le contrat, avant que vous ayez compté l'argent.

KASTCHEY

C'est une autre affaire; mais vous fiez-vous à moi?

DORANTE.

Oui, monsieur, je me fie à vous. Au surplus, votre nièce sera témoin.

KASTCHEY.

Le témoignage des femmes est inadmissible. Ne m'expose pas à tomber, à mon âge, dans quelque tentation, le crime rejaillira sur toi dans ce cas, parce que tu n'as pas voulu veiller sur ton argent. Je pense qu'il serait assez sage de prendre quelque précaution pour garantir mon ame du péché; il faut, tant qu'il est possible, être sur ses gardes pour ne pas se laisser séduire.

DORANTE.

Etes-vous faible à ce point?

KASTCHEY.

Ne suis-je pas homme et composé de chair?

DORANTE (*à part, à Isabelle.*)

A coup-sûr, il n'a point de chair; son corps n'est composé que d'os et de nerfs. (*à lui.*) Je laisse les sacs avec l'argent à Isabelle; et pour que vous ne soyez point tenté en le comptant, je donne la surveillance à sa servante.

ISABELLE.

Fort bien.

KASTCHEY.

Rien de mieux. Où est l'argent? Qu'on l'apporte ici? Claire! Claire!

SCENE V.

KASTCHEY, DORANTE, ISABELLE, CLAIRE.

KASTCHEY.

Ma petite Claire, appelle les domestiques, prenez l'argent qui est dans le vestibule, et portez-le dans ma chambre à coucher; reste enfin auprès de lui jusqu'à ce que je vienne moi-même: garde-le bien, ma fille, ne le quitte pas un instant; tu sais que quand la sentinelle abandonne son poste, d'après le réglement militaire, elle est punie de mort.

CLAIRE.

Je ne suis pas, un militaire, monsieur; cependant, après avoir reçu votre argent, je le garderai.

KASTCHEY.

Ne te laisse pas surprendre par le sommeil.

CLAIRE.

Il n'est pas encore assez tard pour cela.

KASTCHEY.

Le lit sera devant toi, le sommeil peut bien n'être pas loin.

CLAIRE (*à part.*)

Le sommeil fuira toujours celui qui regardera ton lit; les punaises ne sont pas si dégoûtantes que toi.

KASTCHEY (*à Dorante.*)

Tes gens lui donneront-ils l'argent ?

DORANTE.

Je leur parlerai, (*il dit par la fenêtre,*) donnez l'argent à cette fille.

KASTCHEY (*à Claire.*)

En le portant, prenez bien garde que les sacs ne se déchirent; il faut porter l'argent comme un tendre enfant: sur-tout ne le laissez pas tomber, ne le laissez pas tomber. (*à Dorante.*) Quand aurez-vous la bonté de venir me voir?

DORANTE.

Je ne tarderai pas à avoir cet honneur.

KASTCHEY.

Laisse tes effets passer cette nuit chez moi ; laisse-moi le plaisir de penser qu'ils y sont encore.

ISABELLE.

Ce qui tire à sa fin vaut toujours mieux.

KASTCHEY.

Donc, selon ton opinion, je vaux davantage parce que je commence à devenir vieux et que je tire à ma fin ; et je dois me réjouir de la voir arriver ?

ISABELLE.

C'est, monsieur, une affaire différente ; quitter la vie est une chose très-importante.

KASTCHEY.

Les chiens aussi quittent la vie ; mais l'homme seul se sépare de son bien..... Adieu, jusqu'au revoir.

DORANTE.

Votre obéissant serviteur.

SCENE VI.

KASTCHEY (*seul.*)

Il lui baisait la main : cela signifiait-il qu'il était d'accord avec elle, concernant mon affaire, comme je l'ai cru d'abord, ou bien serait-il devenu amoureux d'elle ?... Que dis-je ? avait-il eu seulement le tems d'y penser ? quand il est question d'argent, l'homme peut-il s'occuper d'amour ? mon inquiétude est sans fondement ; tout animal éprouve l'amour et s'accouple, l'homme seul pense à s'enrichir. Qui pourrait redouter la mort s'il y avait de l'argent dans l'autre monde ! qui voudrait détourner sa fin ! Ah ! si dans le ciel il n'y a point d'argent, quelle sera donc notre récompense, à nous autres honnêtes gens ? O Dieu juste, que tes décrets sont incompréhensibles !

SCENE VII.

KASTCHEY, LÉANDRE.

KASTCHEY.

QU'AVEZ-VOUS de nouveau à me dire?

LÉANDRE.

Beaucoup de choses, monsieur, et qui datent de vieux.

KASTCHEY.

Tu veux encore parler de mon village?

LÉANDRE.

Oui, de mon village.

KASTCHEY.

Sur quels titres te fondes-tu? il m'a été adjugé par la justice. Est-ce que tu ne connais pas les lois?

LÉANDRE.

Vous savez très-bien comment cette ad-

judication s'est effectuée ; il fallait qu'on vous adjugeât la moitié du village qui appartenait à ma tante, selon son hypothèque, et, par inadvertance, on vous l'a adjugé en entier, quoique cette moitié fut l'appanage de ma mère. Le commis ivre qui exécuta la décision du tribunal, ignorait sa faute, mais, vous, vous en étiez instruit. Dites-moi, tout le village, d'après l'hypothèque, vous appartient-il ou non ?

KASTCHEY.

Je suis en possession depuis nombre d'années : je ménageais les paysans comme un père ménage ses enfans ; je ne percevais que le double de ce que je tirais de mon bien paternel, ayant toujours devant mes yeux le moment de la mort, et le jugement terrible de Dieu.

LÉANDRE.

Il vous suffit que je n'exige rien de tout ce que vous en avez retiré injustement.

KASTCHEY.

C'est moi, au contraire, qui dois exiger de vous de fortes indemnités. Ces paysans

m'ont coûté plus cher que si je les avais achetés, parce que j'ai été obligé de les nourrir dans les tems de stérilité. Peu m'importe à qui est le village qu'on m'a adjugé: qu'on m'adjuge Cachire même, j'en prendrai possession; et Cachire, vous le savez, appartient à la couronne.

LÉANDRE.

Mais le village, monsieur, est à moi.

KASTCHEY.

Pourquoi donc depuis si long-tems n'en avez vous pas réclamé la restitution?

LÉANDRE.

Parce que j'étais alors très-jeune; j'ai resté long-tems au collège; enfin j'ai été à l'armée avec laquelle j'ai fait plusieurs campagnes.

KASTCHEY.

Je vais vous envoyer Isabelle qui vous fera entendre raison mieux que moi; elle sait très-bien s'y prendre pour cela; vous n'avez pu lui échapper, et il a fallu payer les quatre cents roubles: je crois qu'elle est votre amie.

LÉANDRE.

Sans doute, et je m'en fais honneur.

KASTCHEY.

Informez-vous, on vous dira ce que c'est qu'Isabelle.

LÉANDRE.

Je le sais très-bien, monsieur, elle est une très-estimable demoiselle. Tout le monde fait l'éloge des admirables qualités de son cœur, malgré que Coltchoulay déchire sa réputation.

KASTCHEY.

Coltchoulay est un coquin.

LÉANDRE.

Vous me dites ce que tout le monde sait très-bien : sans doute, c'est un scélérat ; il la calomnie, parce qu'elle n'a pas voulu lui faire épouser son bien, et ne lui a pas, en outre, abandonné sa personne.

KASTCHEY.

Moi, j'aurais donné ma nièce en mariage à Coltchoulay!

LÉANDRE.

Il se le persuadait.

KASTCHEY.

A un chicaneur, à un voleur!

LÉANDRE.

C'est justement parce qu'il est tel qu'il la recherchait.

KASTCHEY.

Qui expoliait jusqu'aux animaux!

LÉANDRE.

C'est.....

KASTCHEY.

Qui, pendant le tems que dura son commandement, volait tous les chevaux de remonte!

LÉANDRE.

C'est.....

KASTCHEY.

Qui ne s'occupe qu'à t'appisser les murailles de libelles!

LÉANDRE.

C'est....

KASTCHEY.

Qui, en faisant le procès aux criminels, exigeait d'eux du sucre, des raisins et des figues, en leur promettant de les sauver du supplice, qu'ils avaient mérité par leurs forfaits!

LÉANDRE.

Il....

KASTCHEY.

Qui, au milieu de la rue, en sautant dans sa voiture, osa enlever du doigt d'une demoiselle une très-belle bague!

LÉANDRE.

Il....

KASTCHEY.

Qui devient tous les jours passionné pour l'argent de demoiselles honnêtes, desquelles il dit avoir reçu des déclarations, quoique celles-ci n'y aient jamais pensé, et qui ose appuyer ces déclarations du témoignage des plus respectables et vertueuses dames, et des filles des plus recommandables pères.

LÉANDRE (*à part.*)

Par une pareille conduite, il s'est rendu

aussi odieux à la société, que tu l'as fait par ton avarice.

KASTCHEY.

Qui.....

LÉANDRE.

Qui devrait, depuis long-tems, être dégradé, cassé et marqué.

KASTCHEY.

Je ne veux plus entendre parler de lui; quant à ton village, je ne veux pas même y penser.

SCENE VIII.

LÉANDRE (*seul.*)

Il y a très-long tems que tous les deux vous avez mérité la potence, lui pour ses escroqueries et ses autres fourberies, et toi pour l'usure que tu exerces, et pour tes autres actions abominables. Il faudrait exterminer ces créatures qui sont plus pernicieuses à la société et à l'honneur de tous, que ces reptiles venimeux qui infectent tout ce qui les entoure par le poison qu'ils répandent.

ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

CLAIRE (*seule.*)

MONSIEUR DORANTE n'est pas encore venu, et l'argent va être bientôt compté. Chacun, je le vois, tire ses jouissances de ses goûts. Kastchey se réjouit de la générosité de Dorante, et Isabelle de la tendresse que celui-ci a pour elle; chacun pense à ce qui le flatte, et chacun trouve important ce dont il a besoin; en un mot, chacun parle avec enthousiasme d'après la passion qu'il éprouve : les militaires ne s'entretiennent que de guerre, les magistrats que de jurisprudence, les savans que des sciences, les artistes que des arts, et les élégans et les élégantes que de parures. Il me paraît pourtant que personne ne parle et ne s'occupe autant de ses goûts que Kastchey le fait de son argent; il en parle même en dormant.

SCENE II.

PASQUIN, CLAIRE.

PASQUIN.

Annonce, ma fille, à ton maître que le mien m'a envoyé chercher ses effets.

CLAIRE.

Et tu crois qu'il rendrait à toi les effets?

PASQUIN.

Pourquoi pas?

CLAIRE.

Parce qu'il ne les confiera à personne qu'à Dorante, et encore en présence de témoins.

PASQUIN.

Je lui livrerai un reçu signé de mon maître.

CLAIRE.

C'est autre chose.

PASQUIN.

Mon maître a confiance en moi.

CLAIRE.

Notre Kastchey n'est pas de même pour ses domestiques, il les regarde comme de vils animaux.

PASQUIN.

Est-il possible?

CLAIRE.

Oui, il croit que ses domestiques et ceux des autres seigneurs sont ce qu'il y a de plus méprisable parmi les créatures; il se persuade qu'ils n'ont pas une ame pareille à celle de leurs maîtres. Chaque fois qu'il leur parle, il leur dit: Race de Cham, vous êtes des scélérats, ennemis de mon bien et de moi. Voilà comme il les traite.

PASQUIN.

Les paysans et les cultivateurs, quoique d'une condition inférieure à la nôtre, ont une ame comme lui. Et comment ose-t-il les appeler de vils animaux, un cultivateur est plus respectable qu'un usurier!

CLAIRE.

A propos, as-tu apporté l'argent destiné pour l'indemnité de celui qu'il a reçu en cuivre?

PASQUIN.

Il est ici.

CLAIRE.

Quand il reçoit de l'argent, il est extrêmement exact. Ayant prêté, il y a quelque tems, à son frère et à un autre de ses plus proches parens, cent roubles à chacun, il prit sur cette somme vingt pour cent d'intérêt, et exigea un nantissement qui vallait dix fois la somme prêtée; il les tourmenta ensuite tant, lorsque le terme fut expiré, qu'il envoyait chez eux quatre fois par jour, et il croyait les obliger beaucoup en ne portant pas sur le compte les souliers que son domestique a usé en allant et revenant; enfin quand il reçut l'argent, il leur dit qu'il leur prouvait qu'il était bon frère et ami sincère, puisqu'il n'avait pas exigé aucune indemnité, ni pour l'attente après le terme, ni pour les peines et les souliers de son domestique.

PASQUIN.

Quelle abomination !

CLAIRE.

Il a marié une de ses filles à qui revient la troisième partie du bien de la mère, qui doit être partagé avec ses deux sœurs. Après avoir gagné des sommes considérables en faisant valoir ce bien, et quoiqu'il ait marié cette fille avec un très-honnête homme, au lieu de l'assister, tant à cause de son honnêteté que de l'attachement que ce dernier porte à sa fille, car il n'est pas riche, il lui a soustrait les intérêts de la dot, en disant qu'il n'était pas dans l'intention de marier sa fille cette année là, et que, par conséquent, d'après tous les droits divins et humains, les intérêts lui appartenaient. Il me paraît qu'une pareille chose n'est pas arrivée depuis que le monde existe ; un père a-t-il jamais retenu les intérêts de la dot de sa fille, qui provient du bien de la mère ? Il a condamné ses deux autres demoiselles à rester dans le célibat. Les pauvres ! elles mènent chez lui une vie que je ne puis te peindre ; oui, les galériens sont plus heu-

reux qu'elles ! Sa nièce souffre aussi beaucoup, quoiqu'elle n'ait besoin ni de son assistance, ni de son appui.

PASQUIN.

A-t-on vu un animal plus dégoûtant !

CLAIRE.

Quand il prête de l'argent, il fait mettre sous les yeux du créancier un tronc, comme celui des églises ou des maisons de charité, et il exige de celui-ci qu'il y mette deux roubles par mille et quelquefois davantage, en disant que c'est pour le profit des domestiques ; mais cet argent entre toujours dans ses coffres.

PASQUIN.

Quelle créature inconcevable et dénaturée ! Comment est-il possible qu'elle ait existé jusqu'à présent ! comment personne n'a-t-il point osé dénoncer aux lois son usure criminelle ?

CLAIRE.

C'est ce que je ne puis concevoir moi-même.

SCENE III.

KASTCHEY, CLAIRE, PASQUIN.

KASTCHEY.

La somme n'est pas entière, elle n'est pas entière.... Que viens tu faire ici?

PASQUIN.

Je suis venu pour chercher les effets.

KASTCHEY.

Les effets? Ha, ha, ha!

PASQUIN.

Qu'y a-t-il si étonnant à cela?

KASTCHEY.

Tu voudrais que, je te les confie? Ha, ha, ha!

CLAIRE.

Quand il compte de l'argent, il n'a pas même confiance en lui-même, il lui faut

des témoins ; et on veut qu'il confie les effets ! Ha, ha, ha!

PASQUIN, (*à part.*)

Quel monstre, quel animal, quel avare sans exemple ! Ha, ha, ha !

KASTCHEY.

De quoi ris tu ?

PASQUIN.

Je ris, monsieur, de voir que votre excellence, quoique dans une profonde vieillesse, soit si fortement attachée à cette vie; vous agissez comme si vous ne deviez jamais mourir, cependant vous êtes sec comme un squelette ; mais je crois que vous n'êtes pas un avare ordinaire, mais un avare immortel.

KASTCHEY.

Hélas, mon ami ! on n'évitera pas la mort; oui, tout est vanité dans ce monde. Les maisons, les villages, l'or et l'argent, les perles, ainsi que les pierres précieuses, tout cela doit être abandonné ; il faut faire ses adieux à tout, et arroser avec des larmes amères les coffres forts, enfin regarder pour

la dernière fois les sacs scellés et remplis d'argent. Mon cher argent, bientôt, je ne te verrai plus !

PASQUIN *et* CLAIRE.

Ha, ha, ha,... Ha, ha, ha,... Ha, ha, ha!

KASTCHEY.

Riez insensés, moquez vous de l'afflixion de mon cœur... dans quatre cents roubles, il manque vingt sous.

PASQUIN.

Voilà, Monsieur, une pièce de vingt-cinq.

KASTCHEY.

Prenez cinq sous, je ne veux pas le sur-plus.

PASQUIN.

On m'a dit que le mot sur-plus dérive de celui usure, et l'usure comme vous savez est un péché mortel.

KASTCHEY.

Sans doute elle est un grand péché; péché fatal à l'ame, péché qui crie vengeance au

ciel ; voler et prendre plus qu'il ne faut c'est la même chose. A quoi me serviraient vos cinq sous ? prenez-les, mon ami, et profitez-en ; jamais mon cœur n'a senti de l'inclination pour le bien d'autrui. Je ne demande que ce qui m'appartient, cela me suffit. Voilà comment on se comporte..... Nous avons stipulé qu'aux quatre cents roubles il en serait ajouté vingt, c'est-à-dire cinq sous par rouble, et aux vingt roubles cinq sous par rouble, ce qui fait un rouble, et à celui-ci encore cinq sous : quant à l'intérêt de ces cinq sous, qui est une petite bagatelle, je te le laisse pour que tu le distribues aux maisons de charité, afin qu'on prie Dieu pour mon ame.

PASQUIN.

C'est entendu.

KASTCHEY.

Que Dorante vienne lui-même ; je ne te confierai pas les effets.

PASQUIN.

Voilà son reçu.

KASTCHEY.

Où est l'argent ?

PASQUIN.

Dans le vestibule, sous la surveillance de votre trésorier.

KASTCHEY.

Toujours dans le vestibule! dans le vestibule! Geltoreze!

(*Geltoreze entre.*)

SCENE IV.

KASTCHEY, CLAIRE, PASQUIN, GELTOREZE.

KASTCHEY.

Scélérat, n'as-tu pas déjà volé quelque chose dans ces sacs?

GELTOREZE.

Comment, monsieur, voler, ils sont cachetés!

KASTCHEY.

Vous êtes très-habiles pour lever les ca-

chets. (*à Pasquin.*) Et ces vingt roubles, ainsi que les cinq sous ?

PASQUIN.

Les voici, et en monnaie d'argent.

KASTCHEY.

Tu sais que nous sommes convenus de prendre ce qui me revient pour la monnaie de cuivre.

PASQUIN.

J'ai l'ordre de ne vous contredire en rien.

KASTCHEY (*à son valet.*)

Animal, pourquoi es-tu sans souliers ?

GELTOREZE.

Ils sont tout-à-fait usés ; ils ne tiennent pas à mes pieds.

KASTCHEY

Que ferai-je avec vous, race de Cham ? pourtant j'ai ajouté, cette année, douze sous à ta paye.

GELTOREZE.

Nous nous ruinons, monsieur, en achetant du bois.

KASTCHEY.

Qui vous a ordonné d'acheter du bois?

GELTOREZE.

Comment, monsieur, pourrions-nous faire cuire notre dîner sans cela, vous ne nous en donnez point.

KASTCHEY.

Vous ne pouvez pas, par vous-mêmes, trouver du bois.

GELTOREZE.

Où le trouverions-nous, monsieur?

KASTCHEY.

N'y en a-t-il pas assez sur les bords de la rivière? dis-leur encore où; est-ce que je dois vous dire tout; où on doit le prendre, et comment il faut le prendre?

GELTOREZE.

Par-tout, monsieur, il y a des gardes.

KASTCHEY.

Est-ce que les gardes ne s'endorment jamais? quel animal! quel butor! quelle statue! Fou que tu es, apporte l'argent dans ma chambre à coucher, et prends-y mes vieilles pantouffles, entens-tu, celles qui me servaient il y a quatre ans pour aller au bain. Suivons-le pour faire notre compte.

SCENE V.

PASQUIN, CLAIRE.

PASQUIN.

De ma vie je n'ai vu de pareilles horreurs.

CLAIRE.

Eh bien! tu vois qu'il n'y a pas dans le monde son pareil.

PASQUIN.

Après cela, rien de lui ne doit étonner. Vous devez être témoins de singulières scènes.

CLAIRE.

Je t'en réponds : chaque jour en amène de plus bizarres.

PASQUIN.

Comment se peut-il que, jusqu'à présent, personne ne se soit avisé de l'attaquer par le ridicule.

CLAIRE.

C'est vrai qu'il le mérite pleinement, et ce serait bien le punir, car il a la même horreur pour la satyre que pour la mort.

PASQUIN

Je donnerais bien une partie de mes profits à quelqu'un qui voudrait lui en faire une digne de lui, et où on le traiterait sans pitié.

CLAIRE.

Avoir pitié pour lui, ce serait en avoir pour le crime même.

PASQUIN.

L'autre jour, quelques seigneurs disaient, qu'autant les éloges et les récompenses affer-

missent la vertu, autant l'abjection et la punition déracinent les vices: il me paraît qu'ils avaient raison.

CLAIRE.

Jamais on ne pourra corriger ce misérable et dégoûtant usurier; le ridicule, la satyre et la potence même n'y parviendraient point. Tu ne sais pas qu'il est encore plein d'orgueil, calomniateur, perturbateur, un vrai tyran.....

PASQUIN.

Ainsi donc, il est enclin à tous les vices.

CLAIRE.

Jamais le soleil n'a éclairé une ame plus cruelle: il met aux fers ses domestiques pour cinq ans, sans qu'ils soient coupables d'aucun crime. Quand il parle de la question, il la représente si vivement que les cheveux se dressent sur la tête. Il se plaît à raconter devant les dames ce qu'il a fait souffrir à ceux-ci, et si elles lui témoignent de la répugnance à l'écouter, il les gronde en disant qu'elles n'aiment à parler que de leur parure: des propos qui font frémir la nature lui paraissent

des choses agréables, et plus importantes pour faire le sujet de la conversation.

SCENE VI.

KASTCHEY, PASQUIN, CLAIRE.

KASTCHEY.

Où est le reçu?

PASQUIN.

Et les effets et le contrat, où sont-ils, monsieur?

KASTCHEY.

Vos effets ne se perdront pas.

PASQUIN.

Le reçu ne se perdra pas non plus.

KASTCHEY.

Donne-le moi d'avance, voici les effets et le contrat.

PASQUIN.

Voici le reçu.

KASTCHEY.

Donne-le moi donc ?

PASQUIN.

Donnez-moi, de votre côté, les effets et le contrat.

KASTCHEY (*en tirant de sa poche un petit sac et un papier.*)

Cela ne va pas comme je le pensais ; mais qu'y faire, il faut se résigner. Les voilà.

PASQUIN (*tendant la main.*)

Je vous prie....

KASTCHEY (*tendant aussi la main.*)

Le reçu. (*Il prend le reçu, mais il ne donne ni les effets, ni le contrat ; il les remet dans sa poche. Il examine le reçu, l'ayant ensuite mis entre ses dents ; il retire les effets, en ouvrant le petit sac, il les considère, et dit en les baisant :*) Adieu, mes tendres affections. (*à Pasquin*) Retire-toi à présent d'ici, n'importune plus ma vue par ton insolente présence.

SCENE VII.

KASTCHEY, CLAIRE.

KASTCHEY.

Tu vois, ma petite Claire, que tout est instabilité dans ce monde : il y a un instant que les effets étaient chez moi, et cet instant est passé : tout est songe, tout est fantôme dans la vie. La tabatière garnie de brillans, la montre et la bague éblouissante réjouissaient, et ma pensée et ma vue; eh bien! leur beauté s'est éclipsée à mes yeux; elle ne m'a laissé qu'un triste et douloureux souvenir; enfin je suis privé de l'espoir le plus doux. Je me flattais que Dorante ne rétablirait jamais ses affaires, et ne payerait pas sa dette, et que ses bijoux *trouveraient leur tombeau chez moi ;* cependant je suis trompé dans mon espoir et dans mes desirs.

CLAIRE.

Quelqu'un vient d'arriver.

KASTCHEY.

C'est sans doute Dorante ; il vient me remercier des bontés majeures que j'ai eu pour lui.

CLAIRE.

C'est lui même : il est accompagné d'un autre homme que je ne connais pas.

KASTCHEY.

Il amène quelqu'un pour emprunter de l'argent : qu'il creve plutôt que de recevoir de moi un *poluski* (1) à moins de vingt-cinq pour cent.

CLAIRE.

Je nai rien à faire ici.

SCENE VIII.

KASTCHEY. (*seul.*)

S'IL prend du cuivre pour de la monnaie d'argent, on pourra s'arranger à vingt-cinq ;

(1) Le poluski est une petite pièce de monnaie, qui équivaut à un liard de la nôtre.

mais s'il veut de l'argent, il ne l'aura pas à moins de trente. O argent, argent, tu es ma vie ; même en rêve, tu verses la consolation dans mon cœur! Il faudra cependant nous quitter; quand mon ame se séparera de mon corps, les jouissances que tu m'offres s'évanouiront. O séparation, cruelle séparation ! Mais avant ce terme fatal, ne troublons pas mon esprit par cette terrible pensée.

SCENE IX.

KASTCHEY, DORANTE, LÉANDRE.

KASTCHEY.

Que voulez-vous, monsieur? Suis-je toujours condamné à parler avec vous en pure perte? Il me paraît que le maître de cette maison doit avoir à lui un peu de repos. Vous m'avez escroqué la bague, la tabatière et la montre, vous voulez apparemment en faire autant du village ; mais vous vous trompez, retirez-vous ; vous n'avez rien à faire chez moi.

DORANTE.

Ecoutez moi, je vous prie, je suis venu chez vous pour une affaire d'une importance plus grande.

LÉANDRE.

Je viens moi-même pour cette affaire, d'après son invitation : nous avons jugé que, réunis, il nous serait plus facile d'exécuter son entreprise.

KASTCHEY.

Je te dis, Dorante, que tu ne verras pas cela.

DORANTE. (*à part.*)

Sans doute Isabelle s'est expliquée avec lui.

KASTCHEY.

Je ne puis me rendre à ta demande : non, monsieur ; je vous prie de ne pas persister dans de pareilles absurdités.

LÉANDRE.

Qui est-ce qui peut y mettre des obstacles ? Ce qui est mien est mien, et non pas tien.

DORANTE.

Cela peut être pour lui un certain tems, mais il peut devenir ma possession à jamais.

KASTCHEY.

Si je te le donne.

DORANTE.

Et pourquoi ne pas me le donner?

KASTCHEY

Bon homme! tu prendrais plutôt la lune avec tes dents, que de m'arracher jamais ce qui est à moi.

DORANTE.

Je n'arrache rien de vos mains, je vous en fais la demande avec toute l'obéissance possible.

KASTCHEY.

Je suis ton très-obéissant serviteur. Mais dis-moi ce qui t'y porte.

DORANTE.

L'amour seul; il n'y a point d'autre considération.

KASTCHEY.

Quelle sotise : se passionner pour l'argent d'autrui !

DORANTE.

Pour quel argent, monsieur!

KASTCHEY

Est-ce que la monnaie de cuivre n'est pas de l'argent?

DORANTE.

Monsieur, je ne parle ni d'argent, ni de monnaie de cuivre.

KASTCHEY.

De quoi parles tu donc ?

DORANTE.

Je parle, monsieur, de votre nièce.

KASTCHEY.

Ha, ha, ha, ha, ha, ha !

DORANTE.

Je ne crois pas que cela soit si risible.

KASTCHEY.

Ha, ha, ha, ha, ha, ha !

DORANTE.

Ce que je propose n'est pas ridicule.

KASTCHEY.

Comment, ce n'est pas ridicule ? Tu vois ma nièce pour la première fois, et tu deviens aussi-tôt fou : il faut l'être pour penser de suite au mariage. (*à part.*) Ah ! si j'avais pressenti cela plutôt, je te réponds que je t'aurais fait arracher par elle jusqu'à la dernière maille ; mais, malheureusement, ceci vient comme la moutarde après dîner (*à Dorante.*) Tu crois qu'elle voudrait épouser un dissipateur, qui engage ses tabatières, ses bagues et ses montres ?

DORANTE.

Ce n'est pas, monsieur, l'inconduite qui m'y força ; mais le besoin.

KASTCHEY.

Non-seulement toi, mais aucun autre ne doit espérer de l'épouser : elle prendra, le voile, car je le lui conseillerai ; cette vie

passagère et le monde entier ne sont qu'une ombre.

DORANTE.

Je ne desire autre chose de vous, que votre consentement à ma proposition.

KASTCHEY.

Je te donne Dieu pour garant que je te l'accorde en mariage, si elle y consent; mais je suis sûr qu'en apprenant ton projet, elle se pamera de rire. Isabelle! Isabelle!

SCENE X *et dernière.*

KASTCHEY, DORANTE, ISABELLE, LÉANDRE, CLAIRE.

KASTCHEY.

AS-TU entendu une nouvelle plus étrange? Il est devenu amoureux de toi, comme on ne peut le dire, et il demande à t'épouser. Ha, ha, ha!

ISABELLE.

Il vous paraîtra peut-être plus singulier encore d'apprendre que je l'aime à mon tour.

KASTCHEY.

Elle veut badiner avec toi.

DORANTE.

Je ne le crois pas, monsieur.

KASTCHEY.

Tu ne le crois pas, et moi j'en suis sûr. Ma petite Claire, y pense-t-il? vois, s'il a le sens commun: cependant, il fait le brave comme s'il avait la certitude du succès. Ha, ha, ha!

CLAIRE.

Ha, ha, ha!

KASTCHEY.

Ha, ha, ha!

CLAIRE.

Ha, ha, ha!

KASTCHEY et CLAIRE.

Ha, ha, ha! Ha, ha, ha! Ha, ha, ha!

KASTCHEY (*en montrant Dorante.*)

Voyez sa figure! quel monstre!

CLAIRE (*en montrant Kastchey.*)

Quel monstre!

DORANTE.

Vous m'avez donné Dieu pour garant que vous ne contrarieriez pas sa volonté, et que si elle veut m'épouser, vous ne l'en empêcheriez pas.

KASTCHEY.

Oui, et je le confirme encore.

ISABELLE (*ôtant son anneau de son doigt, le donne à Dorante.*)

Voilà, monsieur, le gage de mon amour et de ma fidélité éternelle.

KASTCHEY.

Isabelle, as-tu perdu la raison?

ISABELLE.

Point du tout, monsieur.

KASTCHEY.

Je ne veux pas cela.

ISABELLE.

Mais c'est moi qui le veux; et vous, après

avoir donné Dieu pour garant, vous ne pouvez vous y opposer.

KASTCHEY.

Je n'ai pas donné Dieu pour garant dans ce sens-là.

ISABELLE.

Dans quelque sens que ce soit, vous ne pouvez pas enfreindre votre promesse, sans que vous ne soyez responsable devant l'Etre-Suprême que vous avez pris à témoin.

LÉANDRE.

Ayez, monsieur, la bonté de lui accorder sa promise, et celle de me restituer, à moi, mon village.

KASTCHEY.

Puisque cela est ainsi, donnez-moi le tems de me préparer à la mort.

LÉANDRE.

Par considération pour mon ami, je n'exigerai point de vous tout ce que vous avez tiré de mon bien, en argent, depuis le grand nombre d'années que vous en jouissez injustement.

ISABELLE.

Et moi, je vous abandonne l'intérêt de mon argent, qui est entre vos mains, c'est-à-dire six pour cent, conformément aux lois, et vous savez que sur cinquante mille roubles, c'est la somme de trois mille.

KASTCHEY.

Ils me volent, et ils veulent que je les remercie encore. Dieu juste, sois le vengeur de l'innocence, punis leurs forfaits !

ISABELLE.

Je vous remercie, mon oncle, des soins que vous avez eus pour moi ; j'oublie tout mauvais procédé de votre part, je souhaite que vous soyez plus tranquille, et que votre fin soit digne d'un honnête homme, car vous n'avez pas long-tems à vivre.

KASTCHEY.

Et moi, je souhaite à toi, à ton promis et à son ami, toute sorte de malheurs ; que la terre vous engloutisse tous ensemble !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

ALEX. SOUMAROCOW.

NOTE.

LEFORT, Libraire, petite rue du Rempart Honoré, No. 961, dans l'enfoncement, à côté du Cordonnier, à droite par la rue de la Loi, à Paris.

Vend, achete et envoie par commission et aux rabais annoncés sur les catalogues et les journaux, tous livres classiques et autres, anciens et modernes, français et étrangers.

Il fait aussi les abonnemens aux feuilles périodiques, se charge de la reliure et de l'impression, et traite avec les auteurs, pour leurs manuscrits, aux conditions les plus avantageuses pour eux.

Les principaux ouvrages qu'il a de fonds et d'assortiment, sont :

Conseils sur l'Education physique et morale des enfans, par le cit. Mouquet, officier de santé, 2e. édition, brochure *in*-8°., 1 fr. 20 cent. et 1 fr. 80 c. par la poste.

Eugenio et Virginia, très-joli roman, avec de très-belles gravures, 2 vol. *in*-12, 3 fr. et 4 fr., franc de port.

Melchior Ardent ou les Aventures plaisantes d'un incroyable, roman qui mérite bien son titre, par madame de S***, 1 vol. *in*-12, avec fig. 1 fr. 50 cent. et 2 fr., franc de port.

Répertoire ou Almanach historique de la révolution française, contenant la citation simple et par dates bien exactes, des principaux événemens, et des lois les plus utiles, rendues depuis le 21 février 1787.

C'est le meilleur ouvrage pour connaître en très-peu de tems la révolution toute entière. Les tables alphabétiques procurent le moyen de trouver en un instant les articles qu'on veut voir, et les noms des personnes dont il est parlé dans ledit ouvrage. Ce travail lui donne un grand intérêt et présente un avantage et un agrément précieux.

Théorie pratique ou Principes d'Equitation, par le cit. Bertin, ancien instructeur de cavalerie, et actuellement chef de brigade, brochure *in*-8°., 1 fr. 20 cent. et 1 fr. 80 cent., franc de port.

L'Affrique et le Peuple affricain considérés sous tous leurs rapports avec notre commerce et nos colonies, par le cit. Lamiral, ancien agent de commerce en Affrique, 1 vol. *in*-8°., 6 fig. en taille douce, et une carte géographique, 4 fr. et 5 fr. 30. cen. fr. d. p.

Le Maréchal de Poche ou manière de traiter un cheval en voyage ainsi que les bêtes à cornes et les moutons, traduit de l'anglais par T. Hammond, 2 part. en 1 vol. avec plu. pl., 3 fr. et 3 fr. 60 cen. franc de port.

Tyrannie Exercée sous le Protectorat de Cromwel, suivie du rétablissement de la monarchie anglaise, 1 vol. *in*-8°., 3 fr. et 4 fr., franc de port.

Dictionnaire des Arts et Métiers, 19 vol. *in*-4°, reliés avec toutes les planches.

— des Grands Hommes, par une société de gens de lettres, 8 vol. et le 9e. en supplément reliés 45 fr.

— Historique, par Bayle, édition de 1740, 4 vol *in*-f°. veau fauve, filets, très-bel exemplaire. 48 fr.

Le Grand Dictionnaire géographique, par Lamartinière, der. édition, 6 vol. *in*-f°. rel. en veau 60 f.

Grammaires et Dictionnaires anglais, arabes arméniens, chinois, espagnols, français, grecs, hébreux, hollandais, italiens, latins, perse, russe, syriac, turques et autres, enfin une collection nombreuse de livres qui ont rapport aux langues en général.

Le Grand Vocabulaire fr., 30 vol. *in*-4°. rel. 120 f.

Mémoires et Histoire de l'académie des inscriptions et belles-lettres, 100 vol. *in*-12, rel. 132 fr.

OEuvres complettes de Buffon, avec fig. coloriés, 54 vol. *in*-12, veau filet, tranc. dorée, sup. ex. 175 f.

— de Mollière, édit. de 1773, 6 vol *in*-8°, reliés en maroquin verd, large dentelle, très-bel exem. 72 fr.

Voyage au Bengale, suivi de notes critiques et politiques, d'observations sur le Japon, etc. par le cit. Charpentier Cossigny, auteur du Voyage à Canton, etc., etc., 2 vol. *in*-8°., avec cartes, 6 fr. et 8 fr. franc de port.

Vie de Voltaire, par Condorcet, 1 vol. 8°. bro. 4 fr. et 5 fr., franc de port.

Opuscules philosophiques et littéraires, la plupart posthumes et inédites, 1 vol 8°., papier vélin, broc. 3 fr. et 4 fr., franc de port.